AINSI SOUFFLA LE VENT...

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

*Le Rêve de Suzy. 81e édition..... Un vol. in-16.
*Cœur de sceptique. 103e édition..... Un vol. in-16.
(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)
*Rêve blanc. 69e édition..... Un vol. in-16.
*Mon Cousin Guy. 183e édition..... Un vol. in-16.
*Renée Orlis. 90e édition..... Un vol. in-16.
*Un Conte bleu. 55e édition..... Un vol. in-16.
*L'Heure décisive. 64e édition..... Un vol. in-16.
*Seule. 131e édition..... Un vol. in-16.
*Les Vacances de la famille Bryce. 30e mille..... Un vol. in-16.
*Au Retour. 65e édition..... Un vol. in-16.
*Tout arrive. 68e édition..... Un vol. in-16.
*Il faut marier Jean! 90e édition..... Un vol. in-16.
*L'Été de Guillemette. 71e édition..... Un vol. in-16.
*Le Mal d'aimer. 127e édition..... Un vol. in-16.
L'Étreinte du passé, 110e édition..... Un vol. in-16.
La Nuit tombe. 106e édition..... Un vol. in-16.
L'Absence. 67e édition..... Un vol. in-16.
La Faute d'autrui. 68e édition..... Un vol. in-16.
L'Aube. 95e édition..... Un vol. in-16.
Le Chemin qui descend. 94e édition..... Un vol. in-16.
Le Feu sous la cendre. 108e édition..... Un vol. in-16.
L'Appel souverain. 90e édition..... Un vol. in-16.
L'Imprudente aventure. 94e édition..... Un vol. in-16.
Les Ames closes. 98e édition..... Un vol. in-16.
Ève et le serpent. 34e mille..... Un vol. in-16.
Faiblesse. 30e mille..... Un vol. in-16.

La Petite Moune. (Chez Fayard.)

Les volumes dont le titre est précédé d'un astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1934.

28546

HENRI ARDEL

AINSI SOUFFLA LE VENT...

B341463

Matilda M. Mora

191812

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

DONAȚIA

MATILDA și MIHAIL MORA

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

840-31

1901
1956
BIBLIOTECA TARA
Cota 28546
Inventar 191812

A MIMI LEFOUR

pour plus tard...

Souvenir très affectueux de son grand ami

HENRI ARDEL,

Bains-les-Bains, août 1934.

B.C.U. Bucuresti
C191812

Copyright 1934 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

RC 365/06

AINSI SOUFFLA LE VENT...

PREMIÈRE PARTIE

I

Comme une flèche blonde, un jet de soleil filtra à travers la cretonne à grandes fleurs qui, devant la vitre écartée, frémissait au souffle encore tiède du matin de juin. Instinctivement, les yeux de Sylvie — Sylvette, comme l'appelaient ses proches et ses amies — s'ouvrirent un peu sous le voile des paupières. A l'ombre des cils bruns, ourlés d'or, les prunelles apparurent brillantes, enserrées dans l'iris bleu sombre, des prunelles de créature heureuse qui regardait la vie avec une joie confiante, mais aussi avide et curieuse. Ses lèvres aspirèrent le souffle matinal tout

imprégné de la senteur du jardin en fleurs ; un jardin pas bien grand, entretenu avec un soin minutieux, où régnait un magnolia superbe, dressé sur les parterres odorants de la griserie des premières roses de juin, toutes fraîches épanouies.

Sylvette huma la brise chaude, sans bouger, paresseusement allongée sous le drap qui enveloppait sa forme jeune. La tête abandonnée sur l'oreiller, elle rêvassait, tout au plaisir encore neuf d'en avoir fini avec le temps où, chaque matin, dès l'aube, par les maussades jours d'hiver, comme dans la brûlante splendeur de l'été, il lui fallait aller vers le couvent des *Épouses de Jésus*, où étaient élevées les jeunes filles de la bonne société de N...

Maintenant, y allait seule, sans révolte aucune, sa jeune sœur Martine, douce et raisonnable, après qu'elle-même, grâce au renfort des cours du Lycée, eût brillamment passé le baccalauréat devenu à la mode pour les jeunes personnes qui n'étaient pas totalement incapables d'y parvenir.

Oui, c'était bon ce réveil flâneur, ces quelques minutes de paresse, alors qu'elle rêvassait encore un peu, son bras replié sous l'envolement de ses boucles courtes,

d'un blond chaud de châtaigne brûlée.

Vaguement, elle songeait aux occupations probables qui rempliraient sa journée, et une ombre palpita une seconde sur sa joie de vivre et d'avoir dix-huit ans à peine sonnés, devant la vision trop nette de l'inévitable monotonie de l'existence dans la ville de province où, pour le moment du moins, elle était appelée à vivre. Non qu'elle s'ennuyât. Pour cela, il y avait en elle trop de vie intense : mais de ce foyer même, jaillissait le besoin frémissant d'une manne plus substantielle que celle qui lui était offerte dans le milieu dont, en somme, s'accommodaient très bien sa mère et ses amies. Pourquoi cette espèce de méfiance à l'égard du mariage qui, selon toute probabilité, pourrait être le sien, à N..., après qu'elle y aurait joué quelque temps son personnage de petite fille sans grande fortune, mais d'excellente famille, dont le père avait rempli une très honorable figure d'avocat ultra-occupé.

D'où lui venait ce désir grandissant — un peu effrayant, elle en prenait conscience — de connaître d'autres horizons, de respirer un air plus vivifiant qui répondrait mieux à l'avidité de son jeune être altéré toujours

de voir, de sentir, de comprendre? Si bien que pour cela, dans le tréfonds d'elle-même, elle regrettait un peu sa vie d'écolière qui, chaque jour, lui apportait les aliments dont sa jeunesse avait toujours soif.

Par chance, elle avait pour la distraire, avec son attirance aiguë pour l'étude et le goût des sports, un amour passionné de la musique ; et le Ciel lui avait octroyé le don d'une voix merveilleusement pure, un timbre chaud, si prenant, que tous ceux qui en avaient la révélation étaient d'accord à trouver bien dommage que Sylvette fût tout bonnement une petite fille du monde dont l'art ne profiterait pas au théâtre ! Mais ceux qui en jugeaient ainsi étaient, bien entendu, désintéressés du bonheur à venir de Sylvette... Et en parlant de la sorte, ils déplaisaient fort à sa mère, nullement artiste, qui acceptait comme un fait évident, les dons rares de musicienne possédés par sa fille, comme aussi sa vive intelligence, mais avec une satisfaction beaucoup moindre, le triomphal éclat de ses dix-huit ans qui, peu à peu, la posait en rivale de la beauté maternelle.

« Votre fille est vraiment la vivante image

de ce que vous étiez à son âge, » disaient les amies, bien intentionnées ou non.

Car Mme Lucienne Herblay n'aimait pas du tout les rapprochements de cette sorte, habituée à l'admiration laudative de son mari qu'elle avait subjugué du jour où, la première fois, il l'avait rencontrée. Depuis lors, il demeurait inlassablement fier de ses succès de jolie femme dans le monde où elle plaisait par son élégance, son papotage joyeux, drôle ou énervant, selon les goûts, son entrain, son amabilité souriante et instinctive.

Cette beauté ! c'était le bien propre et précieux de Mme Lucienne. Le souci, toujours, l'en avait préoccupée si fort que, jadis, elle se dérobait avec effroi aux effusions de Sylvette, gamine ardente et tendre, dont les lèvres sans respect effaçaient la poudre artistement posée, ébouriffaient les cheveux coiffés avec art, froissant sans prendre garde les dentelles, soieries, étoffes légères dont sa mère avait le respect. Aussi, bien souvent, Mme Lucienne s'écriait après avoir subi les assauts caressants de Sylvette : « Cette enfant est insupportable ! un vrai cheval échappé ! » Cela, au temps où la petite ne

songeait qu'à l'aimer et à le lui montrer.

Mais Sylvette grandissante avait compris et s'était enfermée dans sa coquille dont elle n'était plus sortie, quelles que fussent ensuite les avances de sa mère, insatiable dans son besoin naïf de plaire, que la jeune sévérité de sa fille discernait trop bien.

En effet, à mesure que s'aiguisait le jugement de Sylvette, intransigeante comme les êtres qui ne savent pas, elle s'étonnait tout bas que son père, d'intelligence supérieure, s'arrangeât si bien de cette frivolité de la brillante et jolie femme qui voletait dans le monde autour de lui, épanouie dans la place de premier plan qu'il était si heureux de lui voir occuper et qu'elle acceptait avec une candide complaisance. De cela, Sylvette était choquée ; comme de la condescendance gentille avec laquelle Mme Lucienne voyait son mari consacrer ses rares loisirs, en manière de repos, à l'étude des tragiques grecs, pour lesquels il avait un culte. Aussi, obéissant et à sa tendresse pour son père, et au besoin de lui rendre la place qu'il aurait dû occuper dans un ménage où les qualités intellectuelles, la valeur morale étaient toutes de son côté, Sylvette s'était appliquée à devenir la jeune

compagne fervente, intéressée à ses études, où elle découvrait pour elle-même des sources vives qu'elle n'avait pas prévues, créatrices, entre elle et son père, de liens précieux à tous les deux.

Et quand brutalement, il lui avait été enlevé en quelques jours par une mauvaise grippe, elle avait été terrassée sous une sorte de vertige et la sensation d'être tout à coup précipitée dans un gouffre où, affolée de cette soudaine séparation, elle s'était sentie mourir aussi.

Et pourtant la jeunesse, peu à peu, avait fait son œuvre ; de subtiles racines insensiblement l'avaient rattachée à cette vie qui lui semblait impossible à poursuivre sans lui ; rejetée vers la mère de son père aussi atteinte qu'elle-même, et si absolument dévouée que, jamais, elle n'avait trahi la moindre jalousie pour l'amour exclusif que conjugalement, M. Herblay donnait à Lucienne, « son Unique » ! Puisqu'il en était heureux, tout était bien.

Si cruellement souffrit-elle par la mort de ce seul fils, elle avait pris à cœur de consoler le deuil farouche de l'enfant close devant le chagrin exubérant de sa mère qu'elle de-

vinait surtout désorientée de se voir dépouillée, tout à coup, de la protection amoureuse et adulatrice dont elle semblait ne pouvoir se passer. Or, Sylvette n'était pas flatteuse. Leurs épreuves trop diversement senties par leurs natures dissemblables ne les avaient pas rapprochées.

Par chance, pour elle, Mme Lucienne était de ces femmes destinées à être heureuses en la mesure du possible, en ce sens qu'elle portait un intérêt très vif à ce qui la concernait, quelle que fût l'importance du sujet. Tant que son mari avait existé, elle avait vécu épanouie dans l'admiration dont il l'entourait. Lui, disparu, tout à coup elle avait éprouvé l'impression de froid d'un être qui se voit soudain arraché à la flamme d'une affection toujours enveloppante.

Alors, instinctivement, elle avait découvert que pour combler le vide qui l'affolait, le seul moyen sûr était de se donner à elle-même ce que la destinée lui enlevait.

Et elle en voulait un peu à Sylvette, jadis tendre, jusqu'à l'excès, de ne la plus entourer de l'atmosphère de jadis ; agacée de sentir trop perspicace le regard de cette enfant qu'elle devinait si vive en ses impressions,

ses enthousiasmes, ses antipathies, lui échappant à un point qui l'irritait tout bas. Ainsi elle constatait, dépitée, la souveraine et docile affection que la jeune fille portait à sa grand'mère : plus profonde encore, depuis le même deuil qui les avait rapprochées dans la communion de leur même douleur. Oh ! oui, bien mieux, Mme Lucienne s'entendait avec sa seconde fille, Martine, qui ne lui ménageait pas un flatteur enthousiasme, trouvait parfait tout ce qu'elle faisait et disait ; cela, avec une sincérité qui l'enchantait, l'attirant vers cette petite fille douce, pondérée, raisonnable en ses désirs qu'elle n'avait pas la sottise de percher en des régions inaccessibles au commun des mortels.

Quant à son fils, Claude, de même race que Sylvette, il était joueur, indiscipliné et fougueux. Mais elle lui pardonnait tout, depuis le jour où elle et son mari avaient vu leur rêve réalisé par la venue d'un fils qu'ils n'espéraient plus.

II

Brusquement, Sylvie s'aperçut que résonnaient les bruits familiers de la maison dont sa mère, attentive et matinale, surveillait la résurrection. Sa voix trop claire montait du jardin et Sylvette eut la soudaine vision des allées sablées de poussière blonde sous la dentelle des branches que semblait faire palpiter quelque invisible et gigantesque éventail.

Alors, elle eut l'impérieux désir d'être dehors, de sentir sur son visage, ses bras nus, le souffle de l'été, et cette fois, elle bondit hors de son lit, enfila vite le peignoir aux larges manches qui laissait toute liberté au corps svelte, au cou jeune, que frôlait l'indépendante caresse des cheveux courts, ondés naturellement. Devant la glace, sans coquetterie aucune, elle examina sa silhouette, celle d'une petite fille bien de son époque, qui, avec délices, bondissait, jouait au tennis, au

golf, nageait, dansait, flirtait même parfois à l'occasion, en dehors des fortes études qui la captivaient sous leurs formes diverses.

Puis, en course, elle descendit l'escalier, luisant comme un miroir, qui inspirait aux dames de N... l'opinion flatteuse que Mme Herblay était une parfaite maîtresse de maison, son logis, « un vrai bijou ».

Sylvette, certes, en aimait les cuivres étincelants, les parquets remarquablement cirés qui, en sa prime jeunesse, l'incitaient aux glissades de patineuse, l'abondance de fleurs fraîches qui lui faisait accepter le goût de sa mère pour les fanfreluches, les petits tapis, les coussins, les menus bibelots, rarement artistiques, foisonnant sur tous les meubles susceptibles d'en recevoir.

A la porte de la véranda, ouverte sur le jardin, elle aperçut sa mère fraîche et pomponnée dans son kimono à fleurs, si absorbée dans l'examen des catalogues apportés par le courrier de Paris, source pour elle d'un évident intérêt, — comme jadis les tragiques grecs, chers à son mari, — qu'elle ne répondit même pas au bonjour correct de Sylvette... Celle-ci enchantée de l'apparition desdits catalogues, à point pour empêcher sa

mère de s'apercevoir qu'elle n'était pas encore habillée, comme elle devait l'être pour neuf heures. Mme Lucienne avait l'exactitude d'une pendule marchant sans faiblesses.

D'une bouche distraite, elle effleura le front que lui tendait Sylvie et lui passa le catalogue qu'elle étudiait, attentive.

— Regarde, Sylvette, la jolie et avantageuse étoffe indiquée ici. J'en aurais certes fait venir si je l'avais connue plus tôt, pour les rideaux du salon.

— Les rideaux du salon sont usés? Je ne l'avais pas remarqué, répliqua Sylvette un peu surprise, occupée à contempler la verdure neuve et aspirant la senteur des roses autour desquelles voletaient les papillons voyageurs.

— Usés! répéta Mme Lucienne indignée, bien entendu, ils ne le sont pas! Mais un peu fanés, oui, et le salon gagnerait à les voir remplacés, juste au moment où je vais avoir la visite du nouveau trésorier général. Il commence, paraît-il, sa tournée d'arrivée. Déjà hier, il est allé dans le quartier Saint-Edmond.

— Ah! fit Sylvette, indifférente en ce moment à tout ce qui n'était pas le frisson de

lumière épandu sur le jardin. Mais devant le silence de sa mère qui semblait appeler une réponse, elle continua :

— Maman, que peut bien vous faire l'impression produite par vos rideaux sur cet étranger qui, sans doute, ne les reverra pas, sa corvée de visites achevée...

— Qu'en sais-tu? jeta Mme Lucienne froissée. Très souvent les réflexions de sa fille lui produisaient l'effet d'une piqûre d'épingle sur un ballon fragile.

— Ma maison est, j'imagine, assez agréable et hospitalière pour qu'il ait le désir d'y revenir. En principe, je ne regretterais d'ailleurs pas qu'il en fût ainsi. Dans les temps difficiles que nous traversons, jamais on n'a trop de bonnes, d'utiles relations, surtout quand on est, comme moi, une pauvre femme veuve, chargée de trois enfants dont une fille bientôt en âge d'être mariée, pourvue d'une petite dot.

— Mariée ! Oh ! pas encore, nous avons le temps d'y penser, heureusement.

Mme Lucienne ne parut même pas l'avoir entendue et poursuivit :

— M. le trésorier est, paraît-il, étonnamment bien, mince, élégant, encore très jeune,

dit-on. Toutes ces dames sont subjuguées. Il va exciter bien des convoitises dans notre société car il est veuf, d'une femme de tout repos, très riche, et la chronique l'annonce assez disposé à la remplacer en prochaine occasion, car il déteste la solitude. Seulement, annoncent les gens bien informés, il voudrait que la deuxième édition fût plus séduisante que la première.

Encore une pause. Sylvette se demandait où sa mère voulait en venir.

— Si tu avais quelques années de plus, ma petite fille, je m'arrangerais pour te mettre sur les rangs.

— Moi! moi! jeta Sylvette abasourdie. L'idée de sa mère lui semblait tout ensemble ridicule et d'un comique invraisemblable.

— Mais maman, que voudriez-vous que je fasse, comme mari, d'un vieux monsieur qui pourrait être mon grand-père!

— Pas précisément ; à parler à tort et à travers, tu dis des sottises, Sylvette. M. le trésorier ne doit guère avoir dépassé la quarantaine. Ce n'est pas du tout un vieux monsieur! Et à son âge, c'est même très flatteur d'avoir été nommé à un poste aussi important. Je me rappelle que ton père, qui avait

été en rapports avec lui, l'appréciait fort.

— Pas comme mari ! Comme financier, soit. Plus de quarante ans ! Je trouve cela très vieux, insista Sylvette avec une conviction qui indigna sa mère.

— Sache, mon enfant, qu'une femme n'est jamais plus heureuse qu'avec un mari d'âge qui se fait une joie de la gâter à souhait. Je me souviens qu'après avoir lu, au couvent, un livre reçu en prix, *Clémentine de Liseville*, je ne rêvais plus, comme l'héroïne, que d'épouser un vieux général, tant je la voyais heureuse.

— Quelle bizarre idée ! marmotta Sylvie, nullement séduite.

Sa mère ne l'entendit pas. Les mérites de M. le trésorier lui trottaient encore dans la tête et elle déclara péremptoirement :

— Vois-tu, Sylvette, pour ta gouverne, rappelle-toi ceci : Dieu nous donne les noix, mais c'est à nous de savoir les casser pour en sortir l'amande, sans les laisser tomber en enfant insouciante ; donc, stupide autant qu'un bébé.

— Mais, maman, je suis prête, je vous assure, à casser toutes les noix que vous souhaiterez.

— Tant mieux, ma chère, mais tu n'as

pas l'air de te douter combien aujourd'hui il est difficile de se marier, à une fille de mince fortune !

— Vous me le dites assez souvent pour que je sois bien renseignée sur la question, c'est pourquoi, maman, je suis toute disposée à profiter de ma voix, à travailler pour le théâtre, ou les concerts, comme vous préférerez. Ce serait très intéressant.

Mme Lucienne lui lança un regard de courroux, si révoltée qu'elle laissa glisser à terre le précieux catalogue, sans même s'en apercevoir, au risque de le déchirer.

— Belle perspective à évoquer là pour une fille bien élevée, même capable de marcher sans trébucher fatalement dans la carrière difficile où les circonstances la jetteraient. Carrière à laquelle je ne consentirai jamais pour toi ! Ni ta grand'mère non plus, sois-en certaine. D'ailleurs, cette carrière, ta marraine l'a quittée pour le professorat et les seuls concerts, dès qu'elle l'a pu.

Sylvie inclina la tête.

— Et elle offre de me préparer à ce même avenir si vous le souhaitez, maman, glissa en douceur Sylvette, qui pensait toujours, comme à une terre promise, à l'existence in-

téressante, dans un milieu intelligent et artiste, que lui avaient révélée, l'année précédente, quelques semaines de séjour à Paris, chez Mme Contal, la cousine et amie d'enfance de sa mère.

Ici, Mme Lucienne heurta le parquet d'une pantoufle impatiente et coquette.

— Par bonheur, jusqu'à nouvel ordre, le Ciel te fait la grâce de n'être pas obligée de sortir du milieu où tu peux vivre parmi des gens de ton monde, de ton éducation. Sois-lui-en reconnaissante.

Et de nouveau la pensée de M. le trésorier s'ébattait dans la cervelle de Mme Lucienne, pêle-mêle avec la vision des rideaux neufs qu'elle souhaitait bien plus en réalité pour son agrément personnel que pour les yeux de M. le trésorier.

Cette fois, Sylvette n'insista pas, elle savait par expérience qu'elle et sa mère vivaient sur des terres orientées différemment, où pour continuer de se mouvoir en une sereine intelligence, il lui fallait ou approuver ou se taire. Sage constatation à laquelle elle obéissait sous l'influence de sa grand'mère, quand elle n'était — et c'était le plus souvent — ni taquine, ni combattive.

III

Sylvette eut vite fait de franchir le petit espace qui séparait la maison paternelle où elle vivait, de celle qu'occupait sa grand'mère et qu'il lui était permis de traverser seule ; car Mme Lucienne demeurait imbue des préceptes d'antan, à savoir que les jeunes filles de bonne éducation ne doivent pas « vagabonder » — ainsi s'exprimait Mme Lucienne — à travers les rues, fût-ce les plus solitaires que la Prudence voulût bien mettre à la disposition d'une mère de famille.

Correcte, Sylvette marchait d'autant plus vite que, comme toujours, devant son piano, elle avait laissé fuir le temps. Le résultat était qu'elle avait entendu l'horloge de la cathédrale sonner bruyamment les onze coups de l'heure. Arrachée à la griserie de la musique, elle s'était dressée, avait rejeté les cahiers de Schumann ouverts sur le pu-

pitre, planté à la diable sur ses cheveux ondés son canotier de paille et, tranquille, puisqu'elle savait sa mère absorbée à cette heure par le soin de sa toilette, elle avait filé dans la rue inondée de soleil ; n'ignorant pas que, bon gré mal gré, il lui fallait être de retour pour l'heure immuable où sonnerait la cloche du déjeuner. Elle avait été dressée par l'exactitude de sa mère.

Et tout en trottant sur les pavés pointus de la vieille rue, elle pensait avec un remords tendre :

— Grand'mère doit m'attendre et se demander ce qui a bien pu me retenir, alors que je lui avais justement dit hier que je viendrais de bonne heure !

Elle agita vivement le timbre dont elle connaissait si bien le tintement familier comme le bruit du cordon que tirait Amélina, la fidèle servante de Mme Herblay, dont l'allure restée primitive faisait le désespoir de son élégante belle-fille. Mais si Mme Herblay mère ne se mêlait jamais de ce qui se passait chez Mme Lucienne, avec une décision douce, elle entendait bien qu'il en fût de même chez elle. Sa belle-fille, très bien élevée, l'avait compris.

C'était là le vrai *home* de Sylvette, cette maison paisible où, dès le seuil, elle se sentait enveloppée d'affection, d'abord par la vieille servante qui l'avait connue elle-même quand elle était encore une petite chose volontaire et délicieuse dont Amélina subissait avec allégresse tous les caprices. Elle l'appelait aujourd'hui correctement « *not* demoiselle » devant les étrangers, mais dans l'intimité, disait volontiers : « Ma chère fille. »

A sa vue, la large figure un peu bougonne s'éclaira d'un sourire content.

— Ah ! voici *not* demoiselle ! Madame commençait à craindre que *not* Sylvette n'ait été retenue près de Mme Lucienne.

— Je me suis attardée à étudier mon chant, Amélina, fit alertement Sylvie. Grand'-mère ne s'est pas inquiétée?

— Pour sûr que non. Elle a sagement attendu. Ce matin, c'est le jour où arrive sa *Revue des Deux Mondes*, alors elle avait de quoi se distraire.

— Où est grand'mère?

— Sur la terrasse, à l'entrée du salon. *Not* fille l'y trouvera.

— Merci, Amélina. Je vais vite la rejoindre.

De son pas dansant, Sylvie traversa la vaste cuisine qui sentait bon le bois frais lavé de la table sur laquelle refroidissaient les confitures juteuses, mises en pots..., puis la cour aux murs enguirlandés de roses blanches et apparut au seuil du salon où, lisant, attendait Mme Herblay, immobilisée comme toujours sur sa chaise-longue, son tricot près d'elle. En effet, toute jeune encore, elle avait été gravement atteinte par un accident d'auto qui lui avait brisé les deux jambes, tuant du coup son mari, et depuis lors, elle était restée infirme, marchant à peine. Pourtant, peu à peu, dans sa détresse, elle avait su se créer une vie intérieure assez vaste pour ne pas se sentir à l'étroit dans son existence d'oiseau captif, aux ailes coupées.

Elle était toute menue, d'une distinction très fine, avec de beaux yeux d'un gris bleuissant sous la caresse neigeuse des cheveux qui lui donnaient un air de grande dame du temps passé. Mais le regard profond et doux avait trop pleuré pour n'en pas garder un éclat humide qui lui donnait une irrésistible attirance. Tout à fait dans son cadre, elle se trouvait dans ce salon désuet, aux

larges vitres quadrillées par les boiseries pâles, meublé de tapisseries délicieusement passées, toujours fleuri, vivant de livres, revues, journaux, des portraits de ceux qui lui étaient ou lui avaient été chers, désormais à jamais disparus.

Sylvette adorait la vieille maison où lui semblaient rayonner l'âme très haute, indulgente et tendre, l'esprit large, détaché infiniment, de cette femme dont les prunelles l'accueillaient si aimantes.

Câline, se laissant glisser sur un coussin, auprès de la chaise-longue, elle pria :

— Grand'mère, excusez-moi, je suis en retard.

— C'est vrai, tu t'es fait un peu désirer, petite enfant chérie, mais j'ai pensé que ta mère avait peut-être eu besoin de toi.

Sylvette secoua la tête et un pli malicieux courut sur ses lèvres.

— Le matin, maman est à sa toilette et surveille les soins du ménage. Et sur ce chapitre elle me tient pour une quantité négligeable. A Martine, elle se confierait peut-être davantage. De plus, elle avait reçu de Paris des catalogues nouveaux qui l'intéressaient énormément et lui donnaient

envie de renouveler les rideaux du salon.

Dans le regard de Mme Herblay, passa la même surprise que l'idée de Mme Lucienne avait fait luire un peu plus tôt dans les yeux de Sylvette, mais elle ne dit rien. Jamais elle ne blâmait sa belle-fille ce qui avait toujours rendu leurs rapports faciles.

Mais elle écoutait les confidences de Sylvette jugeant qu'il valait mieux connaître les remous de cette jeune pensée pour les diriger ; seulement, elle écoutait de telle sorte que Sylvette savait bien que le jugement de sa grand'mère serait toujours apaisant. Par son silence expressif, elle désapprouvait critique ou révolte. Sylvie expliquait :

— J'ai laissé filer le temps en travaillant mon chant parce que j'avais à étudier plusieurs morceaux. Maman, sur la demande de M. l'abbé Dufour, a voulu que je chante pour le salut de la Fête-Dieu et je dois répéter tantôt avec l'orgue.

— Alors, je réclame une audition particulière puisque je ne pourrai sans doute aller t'entendre.

— Bien sûr, grand'mère.

— Cela marche bien. Tu es contente?

— Il me semble toujours que ce pourrait être mieux !

— Allons, petite fille gourmande, contentez-vous de la richesse de voix qui vous a été donnée pour notre jouissance à tous. Quand je t'écoute, ma Sylvette, j'oublie tout ce dont j'ai été privée...

Les yeux de Sylvie furent un foyer de tendresse. Si sa mère avait surpris ce regard, elle n'aurait pu accuser de froideur, sa fantasque petite fille.

— Oh ! grand'mère, que vous êtes bonne de me dire cela ! Je voudrais tant mériter d'être ce que vous m'appelez : « votre petite Joie ! » Il n'y a personne au monde que j'aime et j'admire comme vous ! Je sais si bien que j'aurais été incapable de votre résignation et de votre courage ! Plutôt que d'être murée comme vous dans mon avenir, je me serais jetée par la fenêtre !

— Et puis après?...

— Après? J'aurais cessé de souffrir. Voilà ! jeta Sylvie passionnément.

— C'était en effet une solution, mais bien lâche ! Heureusement pour moi, j'ai pu arriver, peu à peu, à comprendre que le seul moyen de supporter notre destinée, c'était

de l'accepter telle que la décide la mystérieuse Volonté qui, mieux que nous, sait ce qui nous convient.

Quelques secondes Sylvie resta silencieuse, son regard devenu profond, plongeait dans celui de Mme Herblay.

— Et vous n'avez pas peur, grand'mère, de vous illusionner sur la sagesse de votre acceptation?... Ni vous, ni personne au monde ne sait rien, ne peut rien savoir sur cet inconnu. Les vrais sincères sont bien obligés de le reconnaître...

Mme Herblay à son tour ne répondit pas tout de suite, étonnée de la réflexion imprévue de cette petite fille, très spontanée mais qui d'ordinaire ne trahissait guère l'intimité de son jugement. Dans une clairvoyance de femme âgée, elle discernait l'éveil de la pensée, de la vie complexe que la jeunesse de Sylvie respirait avidement. Et, lente, elle dit, posant la main sur l'onde des cheveux légers :

— Eh bien, si je me suis trompée, du moins, mon illusion m'aura été bienfaisante. Petite fille, ne prétendez pas, en votre scepticisme, être plus sage que votre vieille grand'mère obligée à réfléchir au mystère de l'inconnu.

Sylvette leva vers elle des yeux ardemment interrogateurs, un peu inquiets :

— Vous n'êtes pas fâchée, n'est-ce pas? grand'mère. Avec vous, il m'est impossible de n'être pas absolument franche. J'ai besoin que mon âme se sente chez elle dans la vôtre, sûre d'y trouver toujours un asile qui jamais ne lui manquera.

— C'est bien ainsi... Mais tout de même...

Et Mme Herblay changea de ton :

— Tout de même, je trouve que ma petite Joie ressemble fort à un papillon fou dont les ailes battent et le révèlent tout prêt à s'envoler au souffle du vent.

Les lèvres de Sylvie s'entr'ouvrirent.

— C'est vrai, ici, maintenant que j'en ai fini avec les examens, j'ai l'impression de piétiner sur place et de m'enliser. Je me fais l'effet d'une pauvre bougie obligée de lutter pour échapper à l'éteignoir menaçant. C'est si désagréable de se voir mesurer la vie au compte-gouttes quand on a envie d'y goûter à pleines dents !

Mme Herblay dit, tendrement ironique :

— En somme, ma Sylvette, je commence à croire que ton séjour à Paris, l'an dernier, ne t'a rien valu !

Sylvette se dressa, sursautant :

— Grand'mère, comment pouvez-vous dire cela ! J'ai été si heureuse de ce séjour que vous, qui m'aimez, vous ne pouvez le regretter. Là, j'ai eu la révélation merveilleuse de ce qu'est la vie d'êtres intelligents, artistes, ouverts à toutes sortes d'idées comme marraine. Maintenant, je sais le bel emploi qu'une femme peut faire de son existence. Quelle chance pour marraine d'avoir épousé un monsieur qui l'a ruinée et obligée à tirer parti de sa voix !...

« Grand'mère, j'ai une envie folle d'écrire à marraine pour lui rappeler qu'elle m'avait promis un autre petit séjour près d'elle, cette année, afin de travailler mon chant... Et ce séjour, je l'attends comme la sœur Anne du conte.

— Le lui rappeler serait bien indiscret.

Sylvette eut une moue expressive.

— Vous croyez? grand'mère.

— Oui, je le crois. Et d'ailleurs, les vacances sont proches : bientôt ta mère va vous emmener en villégiature, comme tu le souhaites, petite fille avide.

— Oh ! les villégiatures de maman, je les connais et m'en méfie ! Si encore, c'était

pour nous conduire dans un vrai trou sauvage et délicieux où je pourrais, avec Martine et Claude surtout, vagabonder tout à mon aise, habillée à la diable ; courir dans les rochers et les petits chemins, sûre de ne pas rencontrer de promeneurs chics ! Mais maman, hélas, n'aime que les plages à Palaces où nos séjours ressemblent à des étoiles filantes. Vous vous rappelez, grand'mère, il y a trois ans, quand papa était encore avec nous, notre apparition à la Baule?

Et les yeux de Sylvie flambèrent une seconde de malice rieuse.

— Maman avait choisi elle-même notre gîte, puisque papa était resté près de vous. Alors, nous avons élu domicile dans un somptueux Palace. Seulement, au bout de quelques jours, maman a constaté que ses fonds devenaient très bas. Et impossible de déchoir ! Alors, maman a déclaré que l'air de la mer lui réussissait mal ; et sans pitié pour nos lamentations, à Claude et à moi, — Martine, à son ordinaire, était toujours sage ! — elle nous a ramenés déconfits, oh ! combien ! Depuis ce dernier séjour à la Baule, Claude et moi, nous redoutons les villégiatures d'été !

Mme Herblay souriait avec une indéfinissable expression.

— Ta mère est avertie, maintenant, et sera plus prudente : vous n'irez plus à la Baule.

— Non, il s'agit maintenant de Dinard ou Houlgate ; Mme de Sauville voudrait y attirer maman.

— Eh bien, tu y trouveras la compagnie de ton amie Yolande.

Sylvette bondit :

— Yolande, ou plutôt Yoyo, n'est pas du tout mon amie. Je la vois parce que maman la tient pour une des jeunes filles les plus élégantes de N... Même, elle n'est pas contente que je manque d'enthousiasme pour la rencontrer tandis que je fais mon possible pour voir les compagnes que j'ai connues au lycée, quand j'ai échappé au couvent... Des filles de professeurs très intelligentes, sans fortune, destinées à gagner leur vie, les bienheureuses ! qui bûchent pour s'instruire, lisent, réfléchissent, écoutent les leçons, les discutent !

Mme Herblay sourit, doucement taquine.

— A tort et à travers, je le crains, en petites créatures imprudentes qui jouent avec le danger des idées.

— Grand'mère, ne parlez pas comme maman qui les considère comme des tubes remplis d'explosifs dangereux ! Je vous assure qu'elles sont moins à redouter que les Yoyos et compagnie, qui sont, elles, des flacons précieux dont l'odeur est autrement malsaine !

Sylvette avait parlé avec tant de véhémence que Mme Herblay la regarda étonnée et un peu pensive, tandis qu'elle achevait :

— Oh ! non, je ne peux appeler Yoyo mon amie. Nous n'avons ni les mêmes idées, ni les mêmes goûts, ni rien de commun. Je déteste les livres, les conversations qu'elle aime ; et je suis bien sûre que vous seriez de mon avis, si vous étiez renseignée comme moi. J'ai passé l'été dernier avec elle, à la mer... et je n'ai pas envie de recommencer !

Le regard de Mme Herblay restait attaché sur la figure plus rose.

— Tu ne m'avais jamais rien dit de semblable, Sylvette.

— Grand'mère, c'était impossible ! J'avais été « honorée » de la confiance de Yoyo et de ses amies. Donc, je devais rester bouche close sur elle. C'était simple discrétion. Certes, moi aussi, je trouve délicieuses les flâneries sur le sable, brûlant à travers le

maillot... mais je voudrais être seule pour me les accorder... non pas avec une bande *de boys*, vautrés à côté de moi dans le costume de *Ben-hur!* regardant, tout autant qu'il leur plaît, mes jambes, mes bras nus, la ligne de mon corps que le jersey humide a l'indiscrétion de révéler hardiment à ceux que cela ne regarde pas, et dont les yeux ont une expression que je trouve blessante... Oh! Yolande ne pense pas comme moi. Elle est très bien faite — pas mieux que moi! d'ailleurs... — Alors elle juge flatteur que tous les garçons le sachent et puis le proclament, la célèbrent avec des détails qui me donnent l'envie de m'envelopper dans mon peignoir bien fermé et de m'en aller seule devant la mer, où le grand air du large est purifiant... Vous comprenez pourquoi je n'ai pas voulu emmener Martine dans cette bande; ce qui m'a valu les reproches de maman sur ma prétendue maussaderie.

— Tu n'as pas expliqué à ta mère?...

Sylvette eut un inconscient geste d'épaule.

— Maman ne voyait pas plus loin que Mme de Sauville. C'est effarant comme les mères de famille peuvent êtres aveugles! Si j'ai plus tard une fille, ce que je me mé-

fierai ! Du moins, je tâcherai.. Mais après tout, les générations successives se connaissent si peu, que peut-être, à mon tour, je me ferai rouler aussi...

Joyeusement Sylvette se mit à rire, mais elle s'arrêta, un peu désorientée par le visage pensif de Mme Herblay.

— Sylvette, Mme de Sauville n'est pas femme à permettre à sa fille des allures qui la feraient prendre pour ce qu'elle n'est pas.

— Bien entendu. Sa mère est une respectable dame, absorbée par les bonnes œuvres que lui confie Monseigneur et qui tient à être cependant de son époque, « à marcher avec son temps » comme elle aime à le répéter.

« Je pense tout de même qu'elle serait effarée de la tenue de sa fille, si elle la voyait avec les boys, à la pêche et dans les bars où toute la bande va se réconforter après le bain et le séchage au soleil. Mais je n'ai pas la prétention d'avoir plus raison que Yoyo. Toutes les filles ne jugent, ni ne sentent de la même manière et avec la même âme !

Une seconde, le regard de Sylvette fut intensément sérieux.

— A chacune la liberté d'agir comme bon

lui semble. Je trouve que c'est mon droit et le leur. Donc, vous ne pouvez me blâmer d'être ainsi, vous qui m'avez élevée, et me trouver « chipie »? Surtout, je compte sur votre discrétion de confesseur pour ne pas laisser deviner mes impressions de derrière la tête. C'est promis, n'est-ce pas? grand'mère.

— C'est promis, petite enfant. Je trouve que tu as raison. Et maintenant, sauve-toi vite : nous avons tant bavardé que tu risques d'être en retard. J'espère que le Ciel arrangera ton été pour le mieux. Embrasse-moi, chérie.

IV

Bravement, M. le trésorier poursuivait le cours de ses visites d'arrivée ; et comme il était d'humeur très sociable, l'exécution de ce devoir ne lui paraissait pas pénible à un degré exagéré. Il aimait le monde des gens bien élevés et il goûtait l'agrément d'être reçu avec considération. Si, de toute évidence, force lui était bien de constater que, dans le nombre, quelques-unes de ces visites étaient une vraie corvée, il pouvait, somme toute, accepter sans devenir enragé, le sempiternel défilé de salon en salon auquel il se soumettait avec une conscience de vrai fonctionnaire.

Ce jour-là, sur la liste, il avait vu indiqués des noms qui le remplissaient de courage, à commencer par celui de Mme Herblay *la jeune*, comme on disait à N... pour la distinguer de sa belle-mère. Or, les menus pro-

pos recueillis çà et là, et quelques fugitives rencontres dans la ville, lui avaient permis d'entrevoir cette Mme Henri Herblay : et ce fut d'un esprit allègre qu'il tira le timbre d'entrée, d'un éclat rutilant, qui lui fut une évidente révélation du bon ordre de la maison.

Et, approbatif, il pénétra dans le vestibule pareil à une serre, ouvert sur le jardin riche de plantes vertes, de fuschias, de géraniums devant le décor des faïences suspendues à la muraille, au-dessus des gradins fleuris.

Du premier coup d'œil, il jugea charmant l'ensemble de ce logis bien tenu, baigné de lumière sous la clarté chaude du store de coutil couleur d'or, et s'avança dans la galerie parée comme une église, un jour de noces, où l'accueillait une soubrette correcte et avenante.

Mais, surtout, il fut sidéré par le timbre d'une voix ardente et fraîche qui s'élevait, telle une merveilleuse gerbe de sons offerte aux visiteurs, à travers les boiseries qui dérobaient la chanteuse à toute vue.

Malgré lui, sans réfléchir que sa parfaite éducation devait lui interdire cette intempestive remarque, il murmura :

— Oh ! quelle admirable voix !

— C'est celle de mademoiselle, risqua discrètement la femme de chambre flattée de l'admiration qu'éveillait sa jeune maîtresse.

M. le trésorier, rappelé à lui-même, ne se permit pas d'ajouter un mot et se laissa introduire dans le petit salon, luisant et fleuri, digne du vestibule dont il avait goûté l'accueillante entrée.

— Je vais prévenir madame, et avertir mademoiselle que M. le trésorier est dans le salon.

— Bon Dieu, n'interrompez pas mademoiselle, protesta M. le trésorier, qui était sous le charme. Pour le moment, il désirait fort que la chanteuse ne fût pas avertie de sa présence, et que madame sa mère n'apparût pas trop vite.

Debout, dans la pièce coquette où il était demeuré seul, M. le trésorier continuait d'écouter la voix émouvante qui chantait une mélodie des *Amours du poète*, d'autant moins connue de lui, qu'il n'était pas du tout musicien. Mais la voix de cette invisible chanteuse remuait en son cœur d'homme vieillissant je ne sais quel monde enseveli.

Et peut-être, pour mieux entendre, fit-il

un mouvement qui, soudain, révéla sa présence : voix et piano se turent, la portière fut soulevée et M. le trésorier vit apparaître Sylvette, saisie, un peu fâchée d'avoir été entendue par un auditeur imprévu. Elle avait ainsi un aspect délicieux de Diane surprise, les lèvres entr'ouvertes par un vague sourire, les yeux encore pleins du rêve enchanteur où l'emportait la subtile puissance des sons.

« Sapristi, qu'elle est jolie ! » pensa M. le trésorier, tout remué du chant qui résonnait encore dans son cœur mûri par les années.

Et ses yeux connaisseurs enveloppaient la silhouette, le jeune visage où flottait maintenant un mélange de gaieté, d'étonnement, de dignité juvénile devant l'intrusion subite. Peut-être, aussi, elle devinait ce qu'il y avait dans les yeux arrêtés sur elle.

Mais M. le trésorier, ni elle, n'eurent le temps de rien trahir de leur impression car la porte du petit salon venait de s'ouvrir et Mme Lucienne entrait, très bonne à regarder encore. Ce que, en toute justice, pensa M. le trésorier ramené incontinent au sentiment des infranchissables distances creusées

par la jeunesse et l'abîme des années, franchies par lui, déjà.

Très homme du monde, il dit, sans penser que peut-être il trahissait un peu trop franchement sa vive admiration :

— Madame, j'allais m'excuser d'avoir eu l'indiscrétion d'écouter, à son insu, mademoiselle votre fille... mais je n'ai résisté à la tentation de profiter du plaisir que me valait le hasard.

— Ma fille a, en effet, la mauvaise habitude de chanter à tort et à travers, sans souci de l'heure, ni penser qu'elle risque d'accueillir parfois un peu bruyamment les visiteurs.

— Ils ne peuvent que lui en savoir gré et la remercier de l'aubaine, dit M. le trésorier, s'inclinant galamment, sans insister, discret, sur l'impression que lui avait produite le jeune éclat de Sylvie. Il garda pour lui seul son désir mal placé d'écouter encore un peu la musique avant de commencer ses devoirs de politesse.

Cette politesse, d'ailleurs, n'avait rien de pénible ; car, au demeurant, la maîtresse de la maison était, comme on le lui avait annoncé, encore très bonne à voir : tout à

fait affriolante même, pour peu qu'on eût la sagesse de ne pas la comparer à une petite fille de dix-huit ans, qui ne devait pas exister pour un trésorier en route vers ses quarante-trois ans. D'ailleurs la jeune femme avec qui, pour la première fois, il causait, était, en somme, un exemplaire un peu plus marqué de Sylvette ; parfaitement habillée, — ce que M. le trésorier appréciait fort, — plus blonde que Sylvette. Peut-être l'eau oxygénée avait-elle rempli son office?

Mme Lucienne était agréablement renseignée par la glace qui lui faisait face, sur la vision qu'elle offrait d'elle-même à ce visiteur de choix. Par chance, ce jour-là, elle était particulièrement bien coiffée et la robe d'été envoyée tout récemment du Printemps était vraiment seyante.

Contente, elle déversait le flot de ses propos, gentiment décousus, où défilaient dans un tohu-bohu joyeux, devant le décor des monuments de la ville, la silhouette de ses notabilités, en des croquis alertes, exacts, quant à la chronique, et elle les éclairait de réflexions discrètes et de potins, drôles sans méchanceté, qui excitaient la repartie amusée

de M. le trésorier, le révélant bien à la hauteur.

La seule ombre dans la satisfaction de Mme Lucienne était la présence de Sylvette dont elle connaissait l'aversion un peu dédaigneuse pour les potinages et la fâcheuse clairvoyance quant aux manèges de la coquetterie où sa mère se complaisait avec un naïf plaisir qui eût désarmé une créature moins jeune et moins intransigeante que Sylvette.

Comme elle était très spontanée — autant que Sylvette chez sa grand'mère — elle oublia dans son animation, le silence de sa fille et, très engageante, elle prononça :

— J'espère, monsieur, que vous commencez à vous plaire dans notre ville? A l'usage, vous verrez qu'elle est beaucoup plus agréable que peut-être vous l'avez jugé tout d'abord.

M. le trésorier s'inclina, courtois :

— J'aurais bien mauvaise grâce à n'avoir pas été conquis tout de suite par le gracieux accueil que j'y reçois ; seulement j'y arrive sous le coup d'un deuil qui a bouleversé ma vie, il y a dix-huit mois, et j'ai pu constater à quel point la solitude me fait horreur ; cela,

en m'installant dans la vaste demeure de la trésorerie, bien trop grande pour servir de logis à un homme qui doit l'occuper seul. Je vous envie, madame, la présence autour de vous, de beaux enfants qui sont comme un rayon de soleil ! Toute tristesse ne peut manquer d'en être éclairée.

Et le regard de M. le trésorier glissa vers la petite table où, près de lui, enserrés dans le cadre, Sylvette debout, semblait maternellement veiller sur Martine, assise douce et souriante auprès de Claude dont la silhouette se découpait, hardie, dans son *marin* bien coupé, les yeux rieurs comme la bouche frondeuse.

Mme Lucienne répondit d'un accent où il y avait tout à coup une sorte d'amertume saupoudrée de mélancolie, qui traversa en flèche, comme un remords, le cœur de Sylvette :

— Oh ! monsieur le trésorier, croyez-moi, le soleil après lequel vous soupirez est fugitif. Les enfants ne le font pas luire souvent sur nous autres parents ! Aujourd'hui, ils ne pensent qu'à courir le monde ayant tiré la révérence à leur lieu de naissance, surtout si c'est la province, car Paris seul existe pour eux.

— Paris, oui, c'est le séjour idéal des jeunes. Je me souviens de mes vingt ans... Mais bon gré mal gré, la vie nous assagit. Pour ma part, j'ai dû bientôt renoncer aux distractions de Paris, puisque j'avais choisi une carrière qui me fixait en province ; ce dont je ne me suis, en somme, pas mal trouvé pour mon bonheur, conclut, avec un sourire sage, M. le trésorier, sentant bien qu'il n'était pas du tout à l'unisson avec les dix-huit années de la vie frémissante que clamaient les prunelles levées un instant sur lui.

— Quoi qu'il en soit, je suis en ce moment très occupé à m'organiser dans ma trop vaste demeure ; et comme elle est pourvue d'un superbe jardin, je pense, étant moi-même très sportif, à y établir un tennis où je convierai la jeunesse de la société et les parents qui voudront bien se rendre à mes réunions dominicales cet été... En attendant que la belle saison, passée trop vite, hélas ! je puisse ouvrir les salons de la trésorerie à la musique, à la danse et au bridge.

Avec beaucoup plus d'intérêt, Sylvette considérait soudain ce Monsieur un peu grisonnant qui se révélait comme un Dieu bienveillant, distributeur de distractions im-

prévues. Mais, seule, l'expression de son visage trahissait que les perspectives éveillées par lui étaient plutôt agréables, car c'était sa mère qui se chargeait de répondre :

— Ma fille est toujours enchantée de bouger et certainement, monsieur le trésorier, elle sera ravie de profiter de votre bonne invitation.

— J'enregistre votre promesse, madame, et j'espère pouvoir vous en demander, très bientôt, la réalisation. Je puis joindre votre acceptation à celle de madame votre mère, n'est-ce pas? mademoiselle.

Le sourire de M. le trésorier devint un mélange de bonne humeur, de prière presque timide qui parut très amusant à Sylvette et agaçait un peu Mme Lucienne, car l'aimable trésorier achevait :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas trop d'être venu vous troubler dans votre chant qui m'a laissé si fort, je le confesse, le regret d'avoir trahi ma présence. Vous ne consentiriez pas à m'accorder le très grand plaisir d'entendre sans scrupule ce que j'ai surpris en contrebande?

Mais comme Sylvette, ahurie de la proposition imprévue, hésitait à répondre, il continua :

— Vous le permettez? madame,

— Bien entendu, décida aussitôt Mme Lucienne qui eût été bien en peine de préciser les sentiments un peu complexes qui se heurtaient confusément dans son cerveau. Je pense que ma fille répétait le chant religieux qu'elle doit faire entendre demain au salut de la Fête-Dieu.

— Non, c'était une mélodie de Schumann.

— Eh bien, puisque M. le trésorier désire t'entendre, redis-la devant lui.

Heureusement pour M. le trésorier, Sylvette chantait aussi naturellement qu'elle respirait, et, dès la flatteuse demande du visiteur, elle s'assit au piano, pensant avec allégresse qu'ensuite il lui serait permis de recouvrer sa liberté.

M. le trésorier, sportif et financier, mais non musicien, eût écouté avec la même incompétence et sans y comprendre goutte, une chanson chinoise ou javanaise, un chant liturgique ou une mélodie moderne. Mais, très sincère, il savoura le timbre pur et chaud, plus encore le frémissement des lèvres entr'ouvertes, l'expression ardente et contenue qui errait sur le visage en fleur, et vraiment, ce lui fut un effort, le lied achevé, pour ne pas dire un « encore »

d'enfant gourmand, quand Sylvette se leva du piano, jugeant qu'elle en avait assez fait pour l'agrément de cet inconnu. M. le trésorier, d'ailleurs, semblait tout à fait sous le charme et s'exclamait avec un enthousiasme dont la franchise tout ensemble flattait et impatientait un peu Mme Lucienne, habituée à se voir toujours offrir la première place.

Résolument, elle se lança à la traverse des phrases élogieuses que M. le trésorier continuait à exhaler, en disant à Sylvette de faire apporter quelque boisson fraîche, « vu la chaleur vraiment estivale qui, soudain, s'était abattue sur la ville, depuis la veille ».

Avant que M. le trésorier protestât, Sylvette, prestement, avait saisi le prétexte pour disparaître et Mme Lucienne point fâchée du départ de sa rivale ingénue, se lançait sur la question villégiature.

— Ah ! fit M. le trésorier, c'est une époque que je redoute car elle réveille tous les souvenirs des étés disparus, que je passais jadis dans le chalet de Paramé que ma femme s'était fait construire... Tellement *nôtre* que je ne me sens pas le courage d'y retourner seul et pas plus d'y introduire des étrangers en le louant ! Pourtant, pour sa bonne con-

servation, il serait bien utile qu'il ne demeurât pas inhabité...

En éclair, l'idée traversa l'actif cerveau de Mme Lucienne que, peut-être, ce chalet eût été bien son affaire ! Mais, sans doute, les conditions de location en étaient trop élevées pour son budget. Elle se souvenait de l'aventure de la Baule.

Enfin, la chose était à vérifier ; et, adroite, elle retint la conversation sur le chapitre soudain évoqué, se mettant à l'unisson avec son visiteur sur la tristesse de l'isolement pour ceux qui ont connu la douceur d'une vie riche d'affection... D'autant plus expansive et sincère qu'elle n'était plus troublée par la présence de Sylvette, si ombrageuse quand il s'agissait de l'évocation frivole de la chère mémoire de son père.

Et vraiment, Mme Lucienne et M. le trésorier n'étaient plus des étrangers, quand Sylvette, rappelée par sa mère qu'elle ne gênait plus, rentra pour offrir les rafraîchissements que M. le trésorier, très enchanté de sa visite, accepta servi par elle avec un plaisir non dissimulé. D'autant que sa bonne grâce et son goût pour le tennis avaient désarmé la réserve méfiante de la jeune fille.

V

Les paroles de M. le trésorier n'étaient pas, — révérence parlée, — de la « monnaie de singe » : autrement dit de vains propos destinés à s'évanouir, telle la fumée. Et tout au début de la quinzaine qui suivit l'achèvement de sa tournée de visites, toute la société de N... était agitée, réjouie, — ou le contraire, — selon l'âge et l'humeur, par l'invitation qui valait à son auteur, félicitations ou critiques, suivant que ladite invitation était accueillie comme un plaisir ou une corvée à remplir.

Pour sa part, Mme Lucienne en fut très satisfaite parce qu'elle adorait le monde et qu'elle considérait un peu M. le trésorier comme un bien mis à sa portée par une destinée bienveillante, dont elle ne précisait pas encore l'usage à faire. Mais dans les replis les plus profonds de sa fertile pensée,

elle savait bien que c'eût été stupidement du bien perdu de ne point saisir, ainsi qu'une proie précieuse, cet homme aimable et fortuné qui se morfondait en la solitude et semblait désireux d'en sortir. Et de son mieux, avec un juvénile plaisir, elle se prépara à faire aussi bonne figure qu'il dépendait d'elle, à la première réception de M. le trésorier.

Sa coquetterie était trop sagace pour ne pas lui faire discerner comme il lui fallait s'habiller pour ne paraître pas en rivalité avec le jeune éclat de sa fille. Elle savait très bien que, au demeurant, elle était encore une très jolie femme, une si jeune « mère », qu'elle jouissait surtout d'une apparence de sœur aînée.

Or, le matin même de la réception qui l'occupait si fort, arrivait une lettre qui, en autre circonstance, eût peut-être été moins bien accueillie et fait surgir maintes objections. Cette lettre venait de sa cousine, la marraine de Sylvette.

Un phénomène de télépathie avait-il révélé à celle-ci le désir qui s'épanouissait dans l'être avide de sa filleule?

Mme Contal écrivait :

« Ma chère Lucienne, il y a bien long-

temps, ce me semble, que je n'ai vu ma filleule et joui du charme de son visage de fleur fraîche éclose, du plaisir de suivre un moment cette pensée qui s'ouvre, des progrès aussi de la voix précieuse dont le ciel l'a gratifiée.

« Si tu n'as rien encore décidé pour vos vacances, si la présence de Sylvette ne t'est pas indispensable, ne pourrais-tu, non me l'abandonner, mais me la *prêter* quelques semaines? J'en serais ravie : je me vois obligée de faire une saison à Bex-les-Bains et il me serait bien agréable d'y emmener Sylvette qui ne s'y ennuierait pas, j'espère, car le pays est beau et j'y aurai des relations agréables. Il arrive un moment où mes contemporaines, comme moi, sentent le besoin de faire connaissance avec les eaux. Mais avant d'y entraîner la belle santé de ta fille, je voudrais que l'enfant profitât quelques jours de Paris. Je souhaiterais l'y promener et la distraire de mon mieux. Je n'ai pas voulu te l'enlever plus tôt, pendant qu'elle était peut-être encore la proie de ses études. Mais je suppose qu'elle est maintenant assez pourvue de science à ton gré, peut-être au sien, et je te demande, ma chère Lucienne, de me donner

un moment l'illusion que je suis une « maman », et me dédommager ainsi, pour quelques fugitives semaines, d'avoir été privée de cette joie... Quitte ensuite, peut-être, à sentir davantage mon dénuement. Les jouissances de l'art, du cerveau et l'indépendance ont un prix incomparable. Mais je suis sans doute trop exigeante, car il est un vide qu'elles ne peuvent combler... Surtout quand la prime jeunesse s'est écoulée, laissant aux lèvres un goût inassouvi et la soif de voir s'épanouir, dans des vies chères, tout ce que soi-même l'on n'a pas eu.

« Mais pardon de ces bien inutiles considérations ; et s'il est possible, sans ennui et de bon cœur, cède-moi Sylvette pour cet été, aux jours de vacances? Je vous en serai bien reconnaissante à toutes les deux.

« Je compte donc sur ta vieille affection pour répondre, s'il est possible, à ma demande, n'est-ce pas? chère Lucienne. »

Mme Herblay parcourut cette lettre un peu *à la va vite*, parce qu'elle était fort occupée par le dernier essayage de la robe envoyée de Paris pour la matinée de M. le trésorier. Elle avait jugé quelques rectifications indispensables ; et Mlle Pauline, à cet effet,

s'agitait autour d'elle. Pourtant, pendant que l'ouvrière fixait quelques points, elle appela :

— Sylvie?

Le piano et la voix emplissaient la maison d'une fraîcheur harmonieuse si souveraine qu'elle dût sonner pour que Sylvette pût s'entendre réclamée par sa mère.

Si la petite avait soupçonné pour quelle cause elle était mandée, elle eût plus vivement encore répondu à l'appel qui lui arrivait du cabinet de toilette. Prompte, en petite fille bien élevée, elle apparut, secrètement dépitée d'être troublée dans son étude sans doute pour quelque consultation de toilette. Devant l'armoire à glace, Mme Lucienne regardait voleter les doigts experts de Mlle Pauline. Elle fut arrachée à sa contemplation par la voix de Sylvette qui interrogeait :

— Vous m'avez appelée? maman.

— Oui, je viens de recevoir une lettre te concernant dont je dois causer avec toi, avant d'y répondre. Ma robe est bien, n'est ce pas? interrompit-elle, souriant avec bienveillance à l'image que renvoyait la glace. Oui, mademoiselle Pauline, ce serait mieux ainsi...

Sylvette, un peu curieuse mais résignée, attendait le bon plaisir de sa jolie mère, absorbée par le souci de son embellissement.

— Alors, maman, de quoi s'agit-il? hasarda-t-elle, voyant que les explications ne venaient pas.

— Ah! oui, j'oubliais. Eh bien, voilà, ta marraine...

Le cœur de Sylvette se mit à battre si fort qu'une flamme, soudain, empourpra ses joues.

— Ta marraine m'écrit pour offrir de t'emmener aux eaux, cet été, après un petit séjour chez elle à Paris, si nous n'avons aucun projet arrêté pour notre villégiature ; ce qui est le cas. Donc, il va falloir que nous causions ensemble de cette proposition qui au premier abord, ne me paraît pas à rejeter.

Une joie éperdue soufflait en rafale dans le cœur de Sylvette qui croyait rêver cette réalisation soudaine de son désir...

— Et alors? maman.

— Alors, mon enfant, nous allons devoir décider la réponse à envoyer à ta marraine.

Pour Sylvette, transportée, il n'y avait pas une hésitation sur la seule réponse qu'elle souhaitait ; mais elle connaissait trop bien

sa mère pour risquer d'éveiller en elle, par trop de franchise, et la susceptibilité et l'esprit de contradiction. L'expérience l'avait rendue diplomate et sans trahir son émotion, elle dit posément :

— C'est cela, maman, ce soir, quand nous serons revenues de chez M. le trésorier, vous me lirez la lettre de marraine.

— Cela ne t'ennuierait pas d'aller aux eaux avec elle, après un petit séjour à Paris, au lieu de m'accompagner sans doute à la mer avec les petits? Mme de Sauville insiste beaucoup pour m'entraîner à Dinard !

La joie vibrait toujours comme un chant enivrant dans le cœur de Sylvie : mais elle continua prudemment :

— Cela ne m'ennuierait pas du tout ! Vous savez que marraine est très bonne pour moi et me fait travailler mon chant mieux que personne. Vous n'avez pas besoin de moi, ayant les petits, ainsi que Mme de Sauville. L'ombre, c'est de laisser grand'mère que mes visites distraient...

Mme Lucienne eut un geste d'impatience. Elle savait à quel point Sylvette était sincère dans son regret de quitter la vieille femme à qui elle livrait le meilleur de son

cœur... Don que sa mère supportait mal et qui l'incitait à affirmer son droit indiscutable à la présence de Sylvette près d'elle, même pendant les vacances.

La question avait été, une fois pour toutes, réglée jadis et nulle des intéressées n'y revenait plus.

Avec impatience, Mme Lucienne jeta les yeux sur la dernière retouche de Mlle Pauline :

Ta grand'mère est trop raisonnable pour te priver d'un séjour près de ta marraine, qui pourra t'être profitable à bien des points de vue ; alors que, forcément, nos quelques semaines de villégiature, chaque été, t'emmènent loin d'elle. Pour le moment, laisse-moi finir mon essayage avec Mlle Pauline. Je suis très occupée.

Et, sans plus se soucier de Sylvette, elle la renvoya vers son piano, ne devinant guère pourquoi la voix résonnait en chant d'allégresse. Pas plus d'ailleurs, elle ne soupçonna la cause de l'éclat rayonnant du visage de sa fille quand, plus tard, elle l'emmena chez M. le trésorier.

Pourtant une secrète anxiété troublait encore l'espoir de Sylvette qui connaissait l'humeur versatile de sa mère.

VI

M. le trésorier s'était comporté en la circonstance, aussi savamment que l'eût pu faire une maîtresse de maison consommée. Tout d'abord, il avait fait établir un buffet, abondant et savoureux qui, tout de suite, fut apprécié à sa valeur... Puis, des tables de bridge dont s'emparèrent volontiers les joueurs de tout sexe et même de tout âge... Un salon de danse — et de flirt — ouvert à la jeunesse que le tennis n'attirait pas, un autre, destiné à la conversation pour les vieilles dames et même les jeunes, qui goûtaient le délice — mettons la distraction — des commérages de tout ordre, mêmes innocents.

Et à travers la foule de ses hôtes, M. le trésorier souriait, mince, élégant, alerte, promenant sa silhouette restée jeune et sa courtoisie pleine de tact qui lui valait cette exclamation, presque toujours sincère :

— « Quel homme charmant ! »

Mais, en son for intérieur, cet homme charmant savait très bien vers lesquelles de ses invitées féminines l'attirait tout d'abord son attention de célibataire, sans goût pour le célibat. Toutefois, il connaissait l'art de rester maître de lui ; et personne n'aurait pu se douter du plaisir avide qu'il avait à considérer de loin la jeune Sylvie qui ne s'occupait pas du tout de lui, toute au plaisir de lancer des balles au tennis, ses petits pieds blancs, lestes, dans l'envolement de sa jupe claire, avec un entrain qui rosait sa peau de pêche veloutée.

Elle n'avait plus du tout cet air absent qui errait sur son fin visage expressif le jour où il lui avait infligé l'ennui d'une longue visite — dont la durée l'avait accablé de confusion après coup, quand, trop tard, il en avait pris conscience.

Aussi, soigneux de ne pas retomber dans la même erreur, il se garda bien de se montrer un empêcheur de danser en rond, en s'arrêtant sur le *tennis court*, où l'élément le plus juvénile de ses hôtes jouait, flirtait, caquetait, s'agitait, dans l'orgueilleuse assurance de représenter l'avenir. Encore bien peu de

temps, et ces garçons alertes, ces gamines souples, déjà coquettes, soucieuses de triompher, seraient des hommes et des femmes, ayant bien d'autres ambitions que de gagner une partie de tennis. Ainsi, il en lisait l'inconsciente révélation dans les prunelles étincelantes de la petite Sylvette.

Impitoyable pour lui-même d'ailleurs, il se répétait que ce fruit tentateur n'était pas créé pour qu'il y mordît. Il eût été un vieux fou de succomber à l'espérance qui jette les hommes, comme les enfants, vers le régal savoureux. Il avait, certes, désir autour de lui d'une présence féminine, mais une présence qui pût être hautement avouable ; autant par un besoin souverain de propreté morale que par souci de son rang social qui lui eût rendu désagréables, à son âge, les à-côtés du mariage, le faisant incapable de s'en contenter.

Et conscient de ne pouvoir espérer mieux, il considérait, d'un œil sympathique, la femme encore très attirante, qui ressemblait à Sylvette comme une sœur aînée, d'âge évidemment plus à l'unisson avec le sien et dont tout l'élément féminin de N... remarquait, avec des sentiments divers, la parfaite élé-

gance, le bel été épanoui par le sentiment de son succès de femme, ce jour-là.

Et d'instinct, il évolua vers elle, content, le pauvre homme, que Sylvette ne semblât distinguer aucun jeune homme.

La partie de tennis venait de finir et, toute vibrante encore de l'animation du jeu, il la voyait campée sur le bras d'un fauteuil, devant Philippe Réval, le fils d'un riche propriétaire des environs de N..., un garçon tout frais émoulu du service militaire, pas beau, les traits rudement dessinés, mais très intelligent, travailleur obstiné, qui, si austère fût-il, respirait la vie radieuse de Sylvette comme une fleur dont le parfum était grisant.

De la voir si joyeuse, il disait, presque malgré lui :

— Comme vous avez l'air de vous amuser, Sylvie. Vous avez de la lumière plein les yeux !

— C'est vrai, je m'amuse. Vous savez, j'adore remuer et notre partie a été mouvementée à souhait ! Vous avez très bien joué, moi aussi, et nous pouvons être fiers de nous !

Il ne put s'empêcher de rire.

— Soyons donc fiers, mais je ne vous

savais pas si gourmande de gloire, Sylvie !

— Oh ! cette gloire-là...

Et du bout des lèvres, elle lança drôlement :

— Cette gloire-là, ce que je m'en f... ; comme de toute la gloire, du reste, ce n'est pas en son honneur que j'ai, comme vous dites, de la lumière dans les yeux, comme j'en ai plein le cœur. Parce que vous êtes pour moi un bon vieux camarade, je vais vous confier, en secret, la nouvelle qui m'enchante !

— C'est-à-dire?...

— Que je vais quitter N... sans doute.

Le visage sévère de Philippe s'altéra, comme si un coup l'avait frappé.

— Vous vous mariez?

— Me marier ! Quelle singulière idée ! Oh ! non, pas cela encore... J'ai tout le temps devant moi pour choisir à mon gré. Tout bonnement, ma marraine m'invite à passer l'été près d'elle, à Paris, d'abord, puis aux eaux, où elle souhaite de m'emmener pour lui tenir compagnie, ce qui sera exquis. Vous comprenez? Sortir de N... ! voyager, travailler mon chant, sous sa direction, éviter la stupidité des bains de mer chics où ma-

man m'entraîne sans pitié... Il me semble que je suis emportée dans un rêve merveilleux ! si beau que je n'ose en espérer la réalisation !

— Votre mère consent à vous laisser partir?

— Pourquoi non? Je ne lui suis pas indispensable !

— Mais, quand vous aurez goûté de la vie qui vous tente, vous ne voudrez plus revenir à N...

Elle rit et lança gaiement :

— Où la chèvre est attachée, il faut bien qu'elle se résigne à brouter. Et puis, vous le savez bien, ici, j'ai grand'mère qui est un aimant et m'y attire plus puissamment que tout autre. Surtout, Philippe, soyez discret, et ne dites rien qui éveille les susceptibilités de maman quant à mon envie de m'échapper un peu de N...

Il la contemplait avec une sorte de colère rageuse à laquelle elle ne prenait pas garde. Pour elle, Philippe n'était qu'un bon camarade à sa dévotion, qui prenait tout au sérieux, rebutant son humeur ardente et fantaisiste. Aussi peu la touchait son admiration évidente pour elle, que l'attention dont

l'honorait M. le trésorier, laquelle lui semblait plutôt comique.

— Comme vous avez envie de nous quitter ! Sylvie. Vous vous ennuyez à ce point, à N...?

— Je ne m'y ennuie pas autrement, mais j'ai grande envie de respirer un peu un autre air, d'entrevoir plus à fond les horizons que j'ai aperçus un instant, l'année dernière, chez marraine. Là, je goûterai des parfums inconnus qui me tentent, peut-être par leur inconnu ! et qui m'apporteront, c'est possible, une déception très vive !... Alors je reviendrai à N... et, sage autant qu'un vieux philosophe, je saurai écouter sans broncher, dans les salons de la ville, les nouvelles quotidiennes, l'échange des recettes, etc. Oh ! ce que j'aurai horreur de moi-même si j'en arrive là ! Mon vieux Philippe, ne me souhaitez pas une telle décrépitude, si vous avez un peu d'affection ou simplement d'intérêt pour moi !

De ses grands yeux étincelants, elle le regardait, rieuse, et il éprouvait la même sensation que si une flamme l'enveloppait, dévorant la gangue qui emprisonnait sa jeunesse studieuse de travailleur.

Elle continuait avec une conviction ardente :

— Oh ! Philippe, je ne comprends pas que, ayant vécu à Paris pour terminer vos études, vous n'ayez pas voulu y demeurer et acceptiez de fixer votre vie dans le domaine de votre père qui est, certes, très beau, mais vous y gardera prisonnier, comme un homme paisible qui s'endort sagement, les yeux clos, dans un confortable lit ; c'est terrible !

— Terrible? Oh ! non, si mon cœur y est retenu parce que je l'aurai donné...

Il s'arrêta un peu. Tout au plus profond de lui-même, son désir obscur soufflait éperdu. Sentant qu'elle ne le devinait pas, il se domina de sa forte volonté et continua :

— Vous me plaignez parce que j'aime infiniment la terre, la campagne, le bien qu'on y peut faire, n'étant pas absorbé par la fièvre ambiante de Paris, les préoccupations forcément absorbantes de l'existence des villes, qui, bon gré mal gré, en dépit des meilleures intentions, rendent fatalement égoïste...

Elle le regarda, désintéressée et amicale.

— Que vous êtes sage, Philippe, vous parlez aussi raisonnablement qu'un abbé ou

une bonne sœur ! Je vous admire de toute la profondeur de mon humilité, mais je ne suis pas à la hauteur.

Il eut un geste impatient pour l'arrêter.

— Taisez-vous, Sylvette. Vous savez que je n'ai que faire de votre admiration, ce n'est pas ce que je désire.

Elle ne répondit pas.

N'avait-elle pas entendu? Distraitement, ses yeux venaient, par hasard, de tomber sur un groupe dissimulé derrière les massifs non loin d'elle ; Yoyo, les joues brûlantes, livrait ses lèvres à l'appel de son flirt, le fringant Gérard Dausne, objet de toutes les coquetteries féminines de N...

Philippe, lui, ne pouvait voir la scène, et, humble, il prit pour lui l'inconscient pli de dédain qui soulignait tout à coup la bouche de Sylvie. Elle se levait, son regard détourné s'arrêtait sur un autre groupe : au seuil du grand salon, sa mère était assise, dégustant une glace, d'autant plus rayonnante qu'elle avait conscience de son succès auprès de M. le trésorier, empressé à la servir.

De ce succès, elle jouissait avec une franchise ravie que discerna aussitôt la pensée

perspicace de sa fille, traversée en flèche par une idée aiguë autant qu'une blessure.

« Comme elle est contente qu'il l'admire. Et il veut se remarier ! S'il lui demandait d'être une nouvelle trésorière, elle serait bien capable d'y consentir ! »

Et la crainte soudaine de voir son père remplacé lui fut si atrocement pénible — pour elle et pour sa grand'mère, — que d'instinct, elle se jeta en avant pour interrompre le tête-à-tête où M. le trésorier, souriant, s'immobilisait, attendant la coupe dans laquelle fondait la glace que finissait sans hâte Mme Lucienne.

La brusque apparition de sa fille ne put arrêter l'exclamation joyeuse dont elle l'accueillit :

— Imagine-toi, Sylvette, que M. le trésorier vient de me faire une proposition tentante, à ce point que je me demande si j'aurai la discrétion de ne pas y répondre...

— Laquelle? jeta Sylvette dont une inquiétude étreignit bizarrement le cœur.

— Celle de devenir, cet été, sa locataire à Paramé !

Ouf ! il ne s'agissait que de cela !

L'anxiété cessa de crisper le cœur de Syl-

vette qui écouta, indifférente, M. le trésorier continuer :

— Madame, je vous en prie, ne faites pas intervenir la discrétion où elle n'a que faire. Je vous serais, je vous assure, reconnaissant à un degré que vous ne soupçonnez pas, de voir cette maison, pleine de souvenirs pour moi, occupée par des hôtes amis. Ainsi me permettez-vous, j'espère, de vous considérer.

— Mais vous empêcher d'aller chez vous cet été, si bon vous semble...

— Madame, je n'y retournerai sûrement pas seul ; et si l'envie me prenait de revoir le pays, je trouverais de très bons hôtels à Paramé pour mes séjours passagers. Je m'y plairais certainement plus que dans une villa solitaire. Je vous ai déjà confessé que j'avais la faiblesse d'aimer autour de moi la vie et le mouvement ; et j'espère bien que vous me permettrez d'aller, de temps à autre, vous faire une petite visite aux « Géraniums ».

— Oh ! j'y compte bien. Mais vous me rendez confuse, monsieur le trésorier, je réfléchirai, finit d'un air sage Mme Lucienne qui, malgré sa diplomatie, avait bien de la peine à dissimuler sa joie, fière d'avoir si

bien manœuvré, pour amener M. le trésorier à faire ce qu'elle voulait. Il exultait discrètement devant la perspective de pouvoir espérer sa villa déserte ressuscitée par la présence de cette femme encore charmante et de l'éblouissante Sylvette surtout.

Se tournant vers elle, quoique importuné par ses devoirs de maître de maison, il prit encore le temps d'insister :

— Mademoiselle Sylvette, je compte sur vous pour décider madame votre mère à choisir Paramé comme séjour de villégiature. Je suis sûr que, vous aussi, vous vous y plairiez fort. Les bains y sont très agréables.

Instinctivement, Sylvette retint sur ses lèvres, la réponse trop franche qui s'y précipitait :

— Je suis désintéressée dans la question car je pense bien passer ailleurs mes vacances.

Elle se contenta d'une réponse vague qui n'engageait rien.

— J'aime, en effet, beaucoup les bains et la mer.

Ele ne soupçonna pas que, subitement, la décision de sa mère était prise, quant à l'acceptation à envoyer vers Mme Contal, amenée par l'évidente satisfaction que M. le trésorier

trahissait, de compter Sylvette parmi les hôtes de sa villa.

Sans qu'elle eût raisonné sa brusque résolution, poussée par un obscur sentiment, Mme Lucienne trouvait, qu'à tous points de vue, il serait excellent d'envoyer Sylvette là où elle ne manquerait pas d'être parfaitement. Ainsi, elle-même pourrait jouir en toute liberté, et pour elle seule, de l'attention charmeuse de M. le trésorier, sans craindre les yeux observateurs de sa fille, ni la rivalité constante de sa radieuse jeunesse.

Sylvette, qui ne pouvait pénétrer les mobiles de sa mère, eût été bien stupéfaite d'entendre, un peu plus tard, Mme Lucienne dire à Mme Herblay mère, chez qui elle était passée un instant, au sortir de la réception à la trésorerie :

— Sylvette, vous a-t-elle, ma mère, annoncé que sa marraine la demande pour les vacances? Je pense bien que toutes deux trouveront leur joie dans ce rapprochement passager. Je n'y mettrai pas d'entrave pour ma part, y voyant de réels avantages pour cette fillette, en dehors du facteur agrément.

— Et vous, Lucienne, où seriez-vous pendant ce temps?

— A la mer, j'imagine. M. le trésorier m'a gracieusement offert de me louer à Paramé sa villa qu'il ne veut pas occuper à la suite de son deuil et dans laquelle il redouterait d'installer des étrangers.

— Mais ce me semble que, pour lui, c'est presque ce que vous êtes encore, dit doucement Mme Herblay qui avait tout de suite discerné une vibration triomphante dans la voix de sa belle-fille. Si habituée qu'elle fût à son élégance coquette, elle remarquait le souci évident de se montrer en toute sa valeur aux yeux de la personnalité très puissante qu'était M. le trésorier.

Comme dans le feu d'un éclair, elle pensa à son fils, et la même angoisse la meurtrit qui avait étreint Sylvette en constatant l'accueil que sa mère faisait à l'empressement auprès d'elle de M. le trésorier.

— Et vous avez l'intention d'accepter la proposition?

— Si les conditions de la location me le permettent, peut-être, oui ; car j'aurai toute chance de rencontrer en M. le trésorier un propriétaire aussi agréable que je pourrai le souhaiter.

— Et pendant ce même temps, vous lais-

serez Sylvette aux eaux avec sa marraine?

— Oui.

— Et qu'a dit l'enfant de cette proposition?

— Je pense que le séjour commun aux eaux les enchantera également.

— Je le crois aussi.

— Le seul regret de Sylvie sera de vous quitter, ma mère.

Une obscure jalousie trembla une seconde dans la voix de Mme Lucienne qui continua :

— Mais il en serait de même, si elle me suivait à la mer.

— Où ce serait sa place trop naturelle pour que je puisse regretter de la voir partir.

Une fugitive rougeur courut une seconde sur les joues délicatement rosées de Mme Lucienne, comme si sa belle-mère eût pu deviner quel mobile inavoué la rendait si accueillante à l'éloignement passager de sa fille.

— Sylvette sait très bien que vous désirez toujours par-dessus tout son bien et son agrément.

— Et vous ne craignez pas, Lucienne, qu'après ce séjour dans le milieu très parisien de Mme Contal, Sylvette ne trouve (ce

à quoi elle n'est que trop disposée) la vie de province terne et monotone?

— Eh bien! auprès de Mme Contal qui voit beaucoup de monde, Sylvie trouvera peut-être un mari selon son goût.

— Oui, Mme Contal voit, je crois, beaucoup d'artistes, et les artistes sont des maris séduisants, à certains points de vue, mais très dangereux à d'autres.

— Vous serez là, ma mère, pour diriger son jugement, elle a si absolue confiance en vous!

— Le malheur, au contraire, est que je serai trop loin pour que mon opinion puisse avoir une réelle valeur! Aussi, je fais des vœux pour la voir fiancée plutôt ici, près de nous.

— Oh! ici, son établissement ne m'apparaît pas comme autrement facile. Sa dot est menue pour le temps présent, et dans notre ville, vous le savez aussi bien que moi, parents et épouseurs ont un sens pratique très développé, leur faisant accorder une piètre valeur à la gentille frimousse de Sylvette et à sa belle voix.

Et Mme Lucienne acheva avec une conviction de matrone d'expérience :

— Donc, j'estime raisonnable de mettre

toutes les chances de son côté ! Sans compter que sa marraine lui fera sérieusement travailler son chant et avec quel profit ! Sait-on, dans les temps incertains où nous vivons, quel avenir est réservé aux jeunes qui peuvent avoir besoin d'utiliser leurs talents !

— J'espère que l'enfant ne sera pas amenée à cette nécessité, dit Mme Herblay qui connaissait trop bien sa belle-fille pour ne pas la sentir — pour une raison inexprimée — tout à fait favorable au départ de Sylvette pour Paris.

Or, sans un motif grave et pressant, elle ne voulait pas entrer en discussion avec les résolutions de Mme Lucienne.

Et c'est ainsi que, brusquement, avec une facilité toute imprévue, sous l'influence de mobiles connus d'une seule personne, fut décidé le départ de Sylvette.

DEUXIÈME PARTIE

A PARIS. UNE LETTRE DE SYLVIE

VII

« Grand'mère, comme je vous l'avais promis, j'ai été rigoureusement correcte et envoyé à maman mon premier billet de bonne arrivée, sûre d'ailleurs qu'elle vous le transmettrait sans retard. Et puis maintenant, mes devoirs de déférence étant remplis, ayant bien le droit d'aller vous trouver, vite, je viens causer avec vous de tout ce que j'ai plein le cœur que vous occupez souverainement, sous le masque derrière lequel je blottis la vraie Sylvie, la vôtre, connue de vous seule, pour qui c'est un besoin impérieux — comme de respirer — de vous ouvrir sa pensée.

« La vérité *vraie*, grand'mère, quoique ahurie de mon dépaysement, n'était le vide de votre absence, je m'amuserais follement dans ma vie nouvelle que je grignote à la manière des bonbons anglais aux goûts variés, dont je suis si friande. Je m'aperçois que, vu mon âge trop juvénile, sans doute, je ne connais pas encore marraine. C'est un voyage de découvertes, combien délicieux ! que je fais en elle, depuis que les circonstances viennent de nous mettre face à face, de tout près, également curieuses l'une de l'autre, je le sens...

« De découvertes, minute par minute, pourrais-je dire, tant elle est fourmillante d'imprévu ; tour à tour selon les causes, spirituelle, profonde, drôle, mélancolique, amusante, toujours avec une sincérité et une intensité qui font qu'elle n'est jamais pas banale.

« Elle n'a pas votre belle sérénité, grand'mère, fortifiante comme un viatique, qu'on sent émanée d'une âme et d'une pensée très hautes, soutenues par un idéal qui n'est pas à la portée du commun des mortels.

« Il semble que la vie l'ayant trompée de façon radicale, elle ne lui demande plus rien et traite avec elle de puissance à puissance,

dominée par un *je m'en fichisme* illimité, un peu méprisant, curieux sans amertume, où, c'est vrai, elle paraît trouver, sinon la paix, du moins une sorte de détachement souriant dont elle s'accommode faute de mieux. Et ainsi, elle attire et retient autour d'elle une légion d'amis, d'admirateurs, de camarades, voire aussi d'adorateurs auxquels, avec une intuition qui est un vrai don, elle donne à chacun ce qu'il faut pour se l'attacher à fond.

« Si j'étais son mari, je ne me consolerais pas de l'avoir perdue par ma faute ; et pour la reconquérir, je deviendrais, je crois, capable de n'être plus joueur. Sans doute, il s'en juge impuissant ; sagement résigné à son sort, il se contente — je n'en croyais pas mes yeux — d'être reçu chez elle tout comme les autres, pas les privilégiés, bien entendu ! Tout de même, elle ne lui fait pas un accueil trop réfrigérant ! Mais si elle l'a aimé autant que je l'ai entendu dire, elle paraît bien guérie. Elle le traite comme un vieil ami de jadis avec qui l'on a de lointains souvenirs communs, ensevelis comme des morts qui, jamais, ne ressusciteront. Les liens sont coupés et pendent ainsi que les ficelles

d'un jouet cassé que les circonstances ballottent, au gré du hasard. D'un doigt distrait, peut-être, elle les frôle et perçoit alors un son d'autrefois qu'elle seule peut entendre. Il a dû être très beau. Maintenant c'est désormais un vieux monsieur chic, le visage strié par des rides qui doivent être dues — sauf jugement téméraire ! — plus à l'usure de nuits sans sommeil qu'à un travail opiniâtre.

« Tous les dimanches, après quatre heures, marraine reçoit sans invitation, son salon est ouvert à un défilé de visiteurs de toute sorte : gens du monde, artistes, écrivains, critiques, que sais-je encore? Il paraît que la saison étant finie au 15 juin et ouverte la période de villégiature, les visiteurs diminuent. Qu'est-ce alors en hiver ! Ils m'ont paru foule encore, en ce dimanche d'adieu, mais c'étaient des « intimes », je l'ai appris par leurs propos ; ils se réjouissaient de cette prétendue intimité, et s'exclamaient avec regret sur leur dispersion rendue inévitable par l'été.

« Il y avait, installée pour ces visiteurs de la dernière heure, une table de bridge, dans le charmant studio, où fraternisaient

les œuvres d'art, les plantes vertes, les fleurs, des portraits d'artistes et de compositeurs ; quelques photos, en costume, de marraine, dans certains de ses rôles les plus célèbres ; et, voisinant avec la table de lunch, le piano grand ouvert où, capricieusement, des artistes s'asseyaient au passage, chanteurs, pianistes... Entre temps, les visiteurs bavardaient, écoutaient, discutaient ; la conversation, en son cours fantasque, bondissant comme une chèvre indépendante en liberté.

« Le cadre où se déroulait la réception était harmonieux, ordonné, sans la rigidité dans les lignes que maman affectionne. Chez marraine, c'était presque aussi bien rangé, mais d'aspect plus souple, plus chaud, plus intime, les bibelots dispersés sans profusion...

« Bien entendu, moi, chétive, je ne sortais du coin où mon attention était dressée en éveil, que pour offrir les rafraîchissements, me laisser présenter, sur l'appel de marraine. Si occupée était-elle par le flot des visiteurs, elle se montrait si maternelle pour sa fille « d'occasion », que je ne me trouvais pas plus effarouchée de ma transplantation que si je m'étais sentie abritée par votre tendresse, grand'mère chérie.

« Et puis, c'était si amusant de se sentir frôlée par le flot de vie intense que trahissaient ces êtres divers, intéressés par tant de questions, d'idées, de préoccupations intellectuelles ou artistiques qui les faisaient vibrer, chacun à sa manière ; marraine toute la première.

« Aussi ai-je été stupéfaite de la voir, le dernier visiteur parti, se jeter sur son divan parmi ses coussins, avec un « Ouf ! » tellement expressif que j'en suis demeurée saisie tandis qu'elle répétait : « Ouf ! Ah ! que c'est bon la solitude et le silence ! »

« Elle paraissait à ce point sincère que j'ai dû, j'imagine, laisser échapper un signe de doute, car elle s'est mise à rire, m'a attirée et, avec une petite tape amicale, sur la joue, elle m'a lancé :

« — On dirait, petite fille, que vous ne me croyez pas ! Ainsi vous ne vous êtes pas encore aperçue que je suis une morte vivante? Rien ne m'est plus... Les événements m'ont glacée et enfermée sous une carapace frigide. C'est le plus grand bienfait qu'ils pouvaient désormais m'accorder.

« — Marraine, il m'est impossible de voir en vous, quoique vous le prétendiez, une

morte « vivante » ! Vos yeux disent tout le contraire de vos paroles et proclament indiscrètement que vous vous calomniez. Ce serait si horrible que rien ne puisse plus vous émouvoir !

« — Horrible de posséder la paix ! Ce bien par excellence. Méfie-toi, Sylvie, tu es trop gourmande ! Il ne faut pas, pour être heureuse, vivre les mains tendues, les lèvres avides, les yeux trop larges ouverts. »

« J'ai avoué, un peu confuse :

« — Vous me parlez comme grand'mère. Tant pis, je verrai bien ce qui m'arrivera... Mais c'est plus fort que moi. J'ai si fort le désir de sentir, d'éprouver, de boire à longs traits, ainsi que les gens altérés, près d'une source vive. »

« Marraine a haussé un peu les épaules. J'ai senti sur moi ses larges prunelles où tant de pensées, d'impressions, de sentiments, ont jeté leur clarté et elle a murmuré :

« — Oh ! petite enfant, qui ne sait pas, et ne prétend pas écouter les personnes d'expérience. Par bonheur, tu as près de toi ta grand'mère qui est une sainte, une créature que j'admire de toute mon âme, moi qui ne suis qu'une simple femme à qui, de force,

les circonstances ont révélé le bienfait du détachement. C'est là ma maigre sagesse. Ta mère, elle, est une privilégiée, elle a toujours su s'arranger pour être adorée et ne demander aux êtres et aux choses que ce qu'ils peuvent lui apporter. Sans le vouloir, elle t'a donné un bien dangereux exemple, que tu m'as l'air, petite Sylvie, bien trop disposée à suivre. »

« Je n'ai pas répondu tout de suite, songeant à tous les inconnus qui, de jour en jour, m'enserrent plus étroitement, avec une puissance de marée montante que je devine irrésistible..., dont sortira on ne sait trop quoi !...

« J'ai secoué la tête :

« — Avec maman, jamais nous ne nous faisons de confidences pour que nos idées ne se heurtent pas, si elles diffèrent trop !

« — Ah ! Ah ! Décidément, Sylvie, tu es une drôle de gamine ! Dans ta jeune cervelle, on devine une petite usine bouillonnante, en travail. Me diras-tu pourquoi tu nous considérais si attentivement, mon mari et moi, pendant son apparition dans mon salon? Peut-être trouvais-tu un peu choquant, qu'un mari et une femme séparés

puissent cependant se retrouver avec une telle apparence de bonne intelligence? »

« Vous ne vous étonnerez pas, grand'-mère, que j'aie senti mes joues s'empourprer. Prise au dépourvu, j'ai capitulé devant la vérité :

« — C'est vrai, marraine, je ne m'imaginais pas, surtout, qu'après une séparation aussi radicale, un mari et une femme, qui ont été l'un pour l'autre un univers... ai-je entendu dire,... puissent arriver à se retrouver avec tant d'aisance, de tranquille indifférence... »

« Elle répéta :

« — Être l'un pour l'autre un univers ! » Bah ! quand je pense à ce temps, j'en arrive à me demander si jamais il a pu exister? Tant de jours et de choses ont passé depuis lors, les refoulant dans le lointain des vieilles lunes mortes... »

« Nous disions tout cela, à l'heure du *chien et loup*, dans la pénombre, et marraine parlait de ce ton léger qui lui est habituel, comme si désormais son cœur était une demeure vaste et dévastée dont les innombrables fenêtres sont sans voile, pour laisser mieux passer tous les reflets, toutes les images qu'elle

contemple, observatrice, avec des prunelles si vivantes, qu'il est impossible de croire à son insensibilité.

« Ici, le domestique a annoncé le potage servi. Elle s'est soulevée, et, changeant de ton, m'a dit :

« — Pour me reposer, ce soir, tu me feras un peu de musique, veux-tu? Tu déchiffres très bien. Tu vois ces mélodies et cette partition qui m'a été envoyée à regarder? C'est l'œuvre d'un jeune qui me paraît avoir beaucoup de talent. Je pensais le voir tantôt et te le présenter parce que vous êtes des musiciens fervents et vous seriez bien entendus dans votre culte. Il aura été empêché. C'est partie remise. Je te conterai son histoire qui, sûrement t'intéressera. En attendant, allons dîner. »

VIII

Mme Contal, retenue par une course sans intérêt pour Sylvie, l'avait déposée au logis. Et bien vite, la jeune fille, usant de sa solitude, était allée s'installer dans le studio, dont elle aimait l'atmosphère, pour y faire de la musique, sans être arrêtée par la crainte de fatiguer Mme Contal, si facilement gourmande de silence.

Or, Sylvie était avide de revoir, tout à sa guise, les mélodies et les fragments de la partition envoyée à Mme Contal par son ami, le jeune maître nouvelle école. La veille au soir, toutes deux les avaient parcourus avec tant d'intérêt que les minutes s'étaient enfuies insaisissables, arrachant une exclamation contrite à Mme Contal quand elle s'était aperçue de l'heure avancée.

Dans son originalité, les harmonies de cette musique audacieuse, et pourtant d'une pureté

et d'une science classiques, chantaient encore dans le souvenir de Sylvie, qui s'assit au piano avec la jouissance d'une convive très en goût devant un régal savoureux. Elle enveloppa la pièce d'un regard d'amie, rejeta la couverture faite d'une ancienne chasuble pâlie, et préluda, tout de suite retombée sous le charme ; fourrageant parmi les feuillets beaucoup encore manuscrits, attardée sur les passages de la partition qui, la veille, lui avaient plu entre tous. Comme en la soirée précédente, elle laissa couler le temps. A peine, elle eut, tout à coup, la notion vague que la sonnette d'entrée résonnait comme un rappel fâcheux et lointain de la réalité. Un bruit de voix monta dans l'antichambre.

Était-ce déjà Mme Contal qui rentrait? Ou quelque importun visiteur qu'elle allait devoir accueillir? Puis, plus rien, le silence. Alors tout de suite, elle s'abîma de nouveau dans son étude passionnée, livrant toute sa voix limpide comme une source jaillissante, dans la sonorité chaude et profonde du timbre jeune que guidait un sens artistique inné. Mais soudain, elle s'arrêta net. Près d'elle, une voix montait disant d'un ton d'excuse :

— Je suis très indiscret de pénétrer ainsi sans cérémonie, parce que Mme Contal a la bonté de me traiter en ami, chez elle... et j'en abuse. Soyez très bonne et pardonnez-moi, madame... ou mademoiselle, plutôt...

— Mademoiselle, corrigea instinctivement Sylvie, intriguée, mais que tout imprévu amusait.

Le visiteur continuait en souriant :

— Je suis mal élevé comme tout enfant gâté ! par suite, trop habitué toujours à suivre mon désir et je n'ai pu résister à la tentation de savoir qui chantait et comprenait si bien une musique qui est mienne.

— Qui est vôtre? Vous êtes l'auteur du *Verger d'Amour?* Jean-Noël Daubert?

Elle eut sur les lèvres un aveu trop flatteur pour le prononcer. Ignorant sur quelle terre elle s'aventurait, elle dit simplement :

— Hier soir même, j'ai déchiffré le *Verger d'Amour* avec Mme Contal.

Il eut l'air enchanté.

— Et l'œuvre lui a plu un peu?

— Ce me semble.

— Et à vous aussi?

— Oh ! moi, je suis incompétente.

— Je ne le crois pas ! après vous avoir

entendue chanter et vous accompagner, il y a un moment. Vous êtes une élève de Mme Contal?

— Je suis sa filleule.

— Mais vous avez travaillé avec elle?

— Très peu seulement, hélas ! Je suis pour un moment en visite chez elle. Non, j'ai travaillé dans ma province avec le vieil organiste de la cathédrale que marraine avait décidé maman à me donner comme professeur, connaissant sa valeur. Il avait beaucoup chanté dans sa jeunesse, pratiqué la méthode italienne, les maîtres de chapelle d'autrefois et en était resté fanatique. Comme nous éprouvions le même culte fervent pour la musique, nous nous sommes très bien entendus, lui, pour me diriger, moi, pour l'écouter. Et voilà !

— Et puis aussi, vous étiez remarquablement douée, avec une voix rare. Et voilà !...

Ils se mirent à rire de cette entente imprévue, parce qu'ils étaient très jeunes l'un et l'autre. Dans sa courte expérience, Sylvette accordait vingt-cinq à vingt-huit ans à son visiteur inattendu.

Les yeux vifs de Jean-Noël demeuraient

fixés sur Sylvie sans hardiesse, mais avec un évident plaisir ; et ce fut elle qui, sous la flamme de ce regard d'homme jeune, eut un geste insouciant comme pour écarter la flambée dont il lui offrait l'hommage, tandis qu'il poursuivait, tranquille, suivant son idée :

— Vous êtes sûrement très bonne musicienne, bien au-dessus de la moyenne des artistes, même d'un âge très supérieur au vôtre.

Elle esquissa un petit sourire, sentant l'éloge venir d'un connaisseur ; mais, en même temps, il lui semblait plutôt comique d'être traitée par ce jeune homme en bonne élève qui reçoit des félicitations méritées.

Sa bouche expressive la trahit.

Jean-Noël se prit à rire de bonne humeur.

— Avouez, mademoiselle, que vous avez envie de vous moquer de moi et de mes espèces de compliments qui n'en sont certes pas. Vous pouvez m'en croire. Quand il s'agit de mon art, je suis incapable de n'être pas d'une sincérité... dangereuse, quelquefois. Excusez mon intrusion et permettez-moi de vous adresser une prière que j'ai une envie folle de vous voir exaucer.

— Une prière?...

— Une prière que je sais très indiscrète, venant d'un étranger qui ne vous est même pas présenté.

— Si, puisque vous êtes l'auteur du *Verger d'Amour* et de ces mélodies dont je sais, d'ailleurs, quelques-unes presque par cœur déjà, tant je me les suis répétées à moi-même, depuis que marraine me les a données à déchiffrer.

Sylvie était si spontanément vraie qu'elle n'avait pu taire son impression en dépit de sa méfiance pour la fatuité masculine. Mais Jean-Noël finissait drôlement avec un sourire qui implorait :

— Eh bien! je serais très heureux de vous entendre redire, pour moi seul, les mélodies que vous finissiez quand je suis arrivé et qui m'ont immobilisé, tant j'étais ravi d'être si bien compris. Je me demandais qui j'entendais, sachant bien que la voix n'était pas celle de Mme Contal. Moins de science, mais un timbre aussi prenant et une fraîcheur dont je ne me suis plus étonné quand je vous ai vue. Alors, je voudrais bien entendre mieux ma musique dans votre voix, si cela ne vous ennuie pas.

— Au contraire, cela m'intéressera beaucoup. Marraine m'a raconté les traverses qui ont rendu vos débuts difficiles...

— Ah! Mme Contal, une amie exquise! a eu l'occasion de vous dire...

— Qu'il vous avait fallu batailler pour avoir le droit de vous consacrer à la carrière que vous souhaitiez.

— C'est vrai. Mon père, qui a des usines très importantes et très nombreuses dans les Vosges, avait, de tout temps, décidé, dans sa volonté fort entière, qu'à l'âge voulu, je prendrais place près de lui, pour m'apprêter à le seconder, et à le remplacer. Or, le Ciel lui a joué le tour de me donner le goût impérieux de la musique et les dons nécessaires pour avoir le droit de suivre ce goût; plus une volonté obstinée, héritage paternel, sans doute! Alors vous comprenez qu'il y a eu conflits entre nous, discussions et brouilles pénibles!... Sans compter qu'étant fils unique, j'étais habitué à me voir très gâté, mon bon plaisir réalisé toujours sans grande difficulté. Heureusement cette époque troublée appartient maintenant au passé!

— La paix est faite? interrogea Sylvie, très intéressée.

— Oui, après que, sentant l'inutilité de nos discussions, j'avais filé sur Paris pour y travailler à mon gré, me contentant, comme un héros de roman, des subsides de pauvre diable auxquels me réduisait mon père. Par bonheur, maman m'aidait. C'est sa douce influence, toute-puissante sur mon père qui, peu à peu, adoucit les rouages difficiles de nos rapports, amenant mon père à se résigner de sa déception d'avoir un fils qui se refusait à livrer bêtement sa vie aux affaires dont il avait l'horreur... Aussi, j'ai pour elle une reconnaissance infinie ; comme aussi pour Mme Contal qui a bien voulu lancer, par son talent, mes œuvres de débutant, après que le jugement de mes professeurs avait aidé mon père à accepter sa déception. Aujourd'hui, tout va bien. Et maintenant, faites-moi la grâce que j'ai si fort envie de me voir accordée par vous. Chantez !

Sylvie se mit à rire.

— C'est vrai. Vous voulez bien ce que vous voulez ! Que désirez-vous que je chante?

— Quelques-unes de ces mélodies, et si vous en avez le temps, certaines pages du *Verger d'Amour*. Elles me paraissent telle-

ment dans votre voix, qu'il me semble vous avoir devinée en les écrivant.

Avec une avidité dont à peine il avait conscience, il contemplait le visage éblouissant qui souriait, les lèvres entr'ouvertes, les yeux enchantés, tandis qu'avec sa spontanéité simple, elle priait, si attentive que les redoutables griffes de la timidité ne l'effleuraient même pas :

— Surtout, ne soyez pas cérémonieux. Faites-moi autant d'observations que vous le jugerez bon et dites-moi de recommencer ce qui n'est pas à votre goût. Vous ne serez jamais plus difficile que mon vieux professeur.

Il inclina la tête d'un geste de remerciement et frappa les premiers accords. Alors de nouveau monta la voix précieuse et les minutes s'écoulèrent sans durée.

— Ceci... encore ceci... Voulez-vous recommencer ce passage?... Très bien. Cela encore ! Vous n'êtes pas fatiguée?

— Fatiguée? je ne le suis jamais quand je chante !

— Ah ! Quelle interprète vous seriez si je pouvais vous avoir le jour où je livrerai mon œuvre au public ! Je serais bien sûr de triompher !

Inconscients, ils échangèrent un regard d'entente. Le plaisir goûté avait fait monter une flamme sur la peau transparente de Sylvie et Jean-Noël ne pouvait se méprendre à l'extrême plaisir causé par son œuvre. Il allait dire sa gratitude quand la porte du studio s'entr'ouvrit et il aperçut Mme Contal qui, debout sur le seuil de la pièce, les considérait stupéfaite, une indéfinissable expression au fond des prunelles.

— Qu'est-ce que vous faites là tous les deux?... Eh bien! je ne me doutais guère que j'allais arriver au milieu d'un concert.

— Pas plus, marraine, que je ne prévoyais que le hasard me permettrait de vous l'offrir!

Elle s'était un peu écartée du piano et allait vers Mme Contal, reprenant pied, brusquement, après les minutes de vol dont elle semblait s'éveiller, les yeux encore ennuagés de rêve, les joues brûlantes du plaisir éprouvé.

Mme Contal, amusée, reçut son baiser et dit seulement à Jean-Noël :

— Je ne vous demande pas, jeune maître, si vous êtes content de votre interprète de rencontre. Vous ne vous attendiez pas à pareille aubaine, car cette petite fille, c'est vrai, a été gratifiée par le Ciel d'un don...

— Qui mériterait la célébrité du théâtre !

— Et à votre profit, n'est-il pas vrai? Rien que cela ! Mais voilà, grâce à Dieu, cette enfant n'a rien à démêler avec les épreuves de la scène ; et seulement pour son bonheur, elle fera profiter ses amis du talent que la nature lui a accordé.

— J'espère bien être du nombre de ces derniers ! fit vivement Jean-Noël.

— Il faudra le mériter, mon ami Jean-Noël, fit légèrement Mme Contal. N'est-ce pas? Sylvie. Dans le plus proche avenir, ce que je puis pour vous, c'est de vous convier à la dernière audition que je vais donner pour faire entendre quelques élèves valant la peine d'être écoutées par des amateurs choisis, et, du nombre sera cette petite, si elle a quelque chose au point... Mais notre prochain départ nous vaut tant de courses que le travail devient un mythe.

Jean-Noël écoutait avec la déconvenue d'un gamin qui voit son ballon rouge s'envoler, insaisissable, dans l'espace. L'imprévu savoureux de sa rencontre avec Sylvie avait jeté en lui le goût très vif d'une nouvelle réunion, quitte à aboutir à une déception. Il y a toujours chances à courir avec les récidives !

Par discrétion, cependant, il dut prendre congé, si peu qu'il en eût envie. Et Sylvie suivit Mme Contal dans son cabinet de toilette.

La jeune femme enlevait son costume de sortie, tout en causant, et jetait, un peu malicieuse :

— Eh bien ! petite fille, il me semble que Jean-Noël a su vous intéresser?

— Il a du talent, du *vrai*, ne trouvez-vous pas? marraine.

— Jean-Noël est très bien doué, et s'il continue à travailler sérieusement, sans être trop vite satisfait par les résultats déjà obtenus, il arrivera. Ç'a été pour lui un bonheur que l'opposition de son père qui l'a obligé à connaître le goût de la « vache enragée », alors qu'il avait contre lui le danger de s'enliser dans l'existence des garçons fortunés qui n'ont qu'à se laisser vivre. Il le reconnaît lui-même et il a *peiné* avec une bonne grâce et un entrain tout à son honneur.

— De cela, vous l'estimez, n'est-ce pas? marraine, fit Sylvie qui aidait Mme Contal à passer une robe de maison, ne désirant pas qu'une femme de chambre apparût en tiers pour arrêter la conversation.

— Oui, j'aime les convaincus et les braves...

— C'est pourquoi vous l'avez aidé. Il vous en est très reconnaissant.

Mme Contal eut un geste d'épaules.

— C'était si simple ! et je trouvais qu'il le méritait. Maintenant la route est aplanie devant lui. Reste à souhaiter, pour sa santé morale et le développement de son talent, qu'elle ne lui devienne pas trop facile...

Mme Contal s'arrêta une seconde et lissa l'ondulation de ses cheveux.

— Jean-Noël a, contre lui, les tentations inévitables que lui valent et sa grande fortune, son jeune succès, et le goût bien naturel des agréments que peuvent lui offrir les milieux très divers où il évolue. Comme tu m'as l'air, heureusement pour toi, d'être une petite fille sage...

Mme Contal s'arrêta une seconde et reposa son peigne sur la table de toilette.

— ...prends-le pour ce qu'il vaut : un très bon musicien, plein d'avenir, s'annonce-t-il, et qui a, pour lui, son culte reconnaissant pour sa mère. Un point, c'est tout. Quant au reste, un garçon très intelligent, volontiers flirt ; plutôt d'humeur vagabonde et fantasque, ceci avec preuves à l'appui, selon

DONATIA
MATILDA & MIHAIL MORA

les apparences ; auquel il est sage à une jeune fille de ne pas se fier. D'autant qu'il m'a l'air en plein dans la crise du « papillon » qui volette à sa fantaisie, sans velléité de se poser.

Un petit sourire, un peu étrange, courut sur les lèvres de Sylvie. Lointaine dans son souvenir, passait la vision du rude et austère Philippe Réval et d'autres jeunes hommes qui, à N..., volontiers, avaient tourbillonné autour d'elle. Et avec une pirouette, elle conclut drôlement :

— Soyez tranquille, marraine, on traitera Jean-Noël en le tenant, comme vous dites, pour ce qu'il vaut.

Mais, habituée à voir bien clair en elle-même, elle ne se souvenait pas d'avoir encore rencontré un garçon qui l'intéressât autant que celui-ci.

IX

— Une surprise pour toi, ce soir ! Sylvette.

Et Mme Contal eut un regard affectueux pour la jeune fille qui l'interrogeait, curieuse :

— Pour moi?

— Ne cherche pas, chérie, et va vite enfiler ta robe blanche décolletée. Murteaux m'a envoyé sa loge pour la « première » de Sarment, et, bien entendu, nous irons le remercier à l'entr'acte.

Sylvette jeta un chaud baiser sur le visage qui lui souriait :

— Quel bonheur ! marraine. Je ne connais pas les Français ; encore moins les loges d'artistes. Quelle bonne idée a eue Murteaux ! Est-ce que sa jolie petite femme sera là?

— C'est probable, dit Suzanne en train de s'habiller.

Sylvette, non plus, ne fut pas longue.

Vingt minutes plus tard, à peine, elle apparaissait dans la salle à manger aux meubles anglais d'acajou, dont la table était toujours fleurie, même dans l'intimité la plus stricte.

Suzanne regardait entrer la jeune fille dans sa robe claire tout unie mais de ligne si harmonieuse que, sans rien dire, elle pensa, contente :

« Quel éclat a cette gamine ! Elle est ravissante ainsi ! »

Une heure plus tard, toutes deux pénétraient dans le vestibule de marbre blanc familier à Suzanne, comme la foule panachée qui s'y pressait, comme le visage brun du contrôleur qui lui remettait en souriant le coupon de sa loge.

Lentement, elles montèrent le grand escalier : Suzanne l'allure souveraine dans son manteau lamé d'or, Sylvette, toute fine sous la petite veste de velours rose-thé, que l'impératrice Joséphine n'eût pas désavouée ; au passage, des regards les suivaient, jamais indifférents.

Mme Contal expliquait :

— Vois, Sylvette, ce médaillon du grand Mounet dans le rôle d'Hamlet... et ce portrait de Rachel... et...

Curieuse, Sylvette regardait, admirait ; mais la sonnette vibra éperdument et dans la loge, toutes deux s'immobilisèrent car le premier acte commençait.

Subtil, exquis, ce premier acte de Sarment. Sylvette écoutait toute droite, sans un mouvement, le regard attentif, l'âme conquise. Puis avec fougue, elle applaudit dans un enthousiasme juvénile qui amusait Suzanne. Pourtant, celle-ci l'interrompit :

— Viens, chérie, suis-moi chez Murteaux.

Et dans la foule, elle et Sylvette se frayèrent un chemin, saluées par les personnalités parisiennes qui connaissaient bien le masque expressif, l'allure rythmée de la grande chanteuse

Dans le foyer des artistes, régnait l'animation accoutumée des soirs de « première » : journalistes en tenue volontairement négligée — veston et col mou ; — mondaines en robe pour « bains de soleil », quant au buste ; acteurs du « deux » en costume, causant avec de simples petites camarades — ou élèves — en chapeau et en tailleur, voisinant avec les smokings et les habits noirs bien coupés ; tous riant, devisant, occupés voire même de la pièce, les yeux tournés pleins d'une

curiosité discrète vers l'auteur qui causait un peu à l'écart, dans le cercle de ses fidèles...

— Que c'est amusant, marraine, glissa Sylvette à Mme Contal, pendant que, rapides, elles grimpaient jusqu'à la loge de Murteaux.

Toute petite, cette loge, dans son harmonieuse tonalité grise : des rideaux de velours, des estampes, de belles gravures, des photographies nombreuses de Murteaux... Celle du grand Féraudy avec dédicace au maître de céans, son élève favori ; et sur la cheminée trônant en place d'honneur, un portrait de femme très séduisante.

Devant ce portrait, l'original en personne bavardait avec un interlocuteur masculin qu'elle abandonna sans scrupule à l'arrivée des visiteuses. Elle allongea un bond souple et embrassa chaudement Suzanne Contal.

— Oh ! grande amie, que c'est gentil d'être venue ! Je craignais tant que vous ne soyez pas libre.

Affectueuse, elle regardait Suzanne qui lui amenait Sylvette.

— Ma fille d'adoption et filleule que tu as vue, je crois, à mon dernier dimanche?

et qui est bien, bien contente d'être ici ce soir, grâce à ton mari.

Mais la porte de la loge s'ouvrait sur Murteaux lui-même qui remontait du *plateau*. Très courtois, il baisait la main de Suzanne, s'inclinait devant Sylvette :

— Qui a vu mademoiselle une fois ne l'oublie pas. Eh bien! êtes-vous conquise par Sarment? mademoiselle. Et que dites-vous de notre bonne vieille maison de Molière où vous pénétrez, je crois, pour la première fois?

Et, très simple, il se prenait à causer avec Sylvette, tout de suite intéressée par sa conversation intelligente.

Pendant ce temps, Brigitte Murteaux se rappelait une présence masculine abandonnée fort cavalièrement et, avec son sourire enjôleur, elle s'excusait :

— Daubert, que je suis malhonnête! Excusez-moi, mais j'oublie tout le monde quand Suzanne Contal arrive quelque part... Heureusement, vous ne m'en tenez pas rigueur. Travaillez-vous beaucoup, en ce moment? Le *Verger d'Amour* est-il achevé?

Le *Verger d'Amour!* Sylvette prêta l'oreille et regarda le jeune homme, immobilisé à

l'écart. La voix de Murteaux lui devint lointaine... Comment, ce visiteur masculin abandonné avec tant de désinvolture par Mme Murteaux, c'était Jean-Noël Daubert ! Quelle coïncidence ! — agréable, certes, si l'on en croyait l'éclair qui avait passé dans le sombre azur des yeux... Ainsi jugea Suzanne, observatrice.

Non, Jean-Noël Daubert ne s'était pas froissé : il attendait patiemment son heure d'audience pour saluer Mme Contal et sa radieuse petite amie.

Tout bas, il répétait la phrase de Murteaux :

— Qui a vu mademoiselle ne peut l'oublier !

Et il aurait même ajouté :

— Qui l'a entendue chanter a grand'soif de l'entendre encore.

Mais, correct, il prononça seulement :

— Chère madame, vous êtes mille fois trop bonne de ne pas oublier le *Verger d'Amour*. Il fleurira à son heure, prochainement, je l'espère. Mais mon regret est qu'il ne puisse avoir une interprète comme mademoiselle dont sans doute vous connaissez le talent.

Très intéressée, Brigitte Murteaux interrogea :

— Vous chantez ! mademoiselle. Oh ! combien je voudrais vous entendre ! Avec un professeur comme Suzanne et ayant l'approbation d'un « difficile » tel que Jean-Noël, vous ne pouvez être qu'une vraie artiste !

— Tu as raison, affirma Suzanne Contal, Sylvette mérite déjà d'être écoutée et je vous invite tous deux à venir vous en convaincre à ma dernière audition de juin, salle Debussy.

Brigitte battit des mains.

— Bien sûr, j'irai ! et Raoul aussi... et vous aussi, monsieur le compositeur?

Affectueusement, elle embrassait Suzanne qui prenait congé et elle disait à Sylvette, de sa manière spontanée et câline :

— Vous savez que votre marraine a été mon cher professeur de chant, au temps où, à dix-huit ans, je ne doutais de rien et jouais les commères de revues dans les casinos. J'ai depuis mon mariage un répertoire plus sérieux, — ici, un regard tendre dans la direction de son mari, — je fais les vieilles domestiques de curé, les petites bonnes bretonnes très bêtes, ou les femmes de chambre pari-

siennes fringantes... Je joue aussi la musique de scène dans la coulisse et les grandes coquettes qui ont un tout petit bout de rôle à dire et des robes chics à lancer... Grâce à cela, je suis de toutes les tournées de la Comédie-Française et ne quitte jamais mon mari !

— Un mari très aimé, conclut Suzanne. A présent, sauvons-nous car la sonnette du « deux » nous réclame !

Suivies de Jean-Noël, elles descendirent l'escalier, croisant des figures connues d'acteurs dont le regard s'attachait à Sylvette ; et rapidement, ils regagnèrent la loge. Au seuil, discret, Jean-Noël s'arrêta.

— Entrez, entrez, fit Suzanne, le deuxième acte commence et nous avons toute la place.

Sans se faire prier, il s'assit derrière les deux femmes et se prit à écouter. Le deuxième acte lui sembla infiniment supérieur au premier. Était-ce l'atmosphère de cette loge où un hasard bienveillant l'avait fait entrer? De sa place, il apercevait, de Sylvie, une ligne pure de profil, un col long bien attaché, un bout d'épaule ronde... Et, distrait de Sarment, il songeait :

« Quelle jolie créature, que cette petite !

et douée de ce don rare : une voix ! Quelle carrière, elle ferait au théâtre ! »

Mais, comme une réponse à sa pensée, les yeux bleus se tournèrent vers Suzanne, si limpides, que, *in petto*, il ajouta, sincère :

« Bah ! ce serait dommage ! Elle y aurait trop de succès, un trop dangereux succès ! Elle mérite plus et mieux qu'une vie d'aventures. »

Deuxième entr'acte : Jean-Noël ne pense plus du tout à regagner son fauteuil solitaire, et Suzanne Contal n'a pas la cruauté de le lui rappeler. Il cause avec elle ; surtout, il cause avec Sylvette quand la venue d'un visiteur, ami de la jeune femme, lui réserve un tête-à-tête dont il n'a garde de ne pas profiter.

Justement, Mme Contal s'exclame :

— Daubert, pendant que j'organise avec M. Dantenay mon concert du 8, voulez-vous montrer le foyer à Sylvette? Il s'y trouve, dans les vitrines, d'intéressants souvenirs de Rachel, de Coquelin aîné et de Mounet-Sully.

— Oh ! merci, marraine.

Et, docilement, Sylvette suit son mentor dont elle ne soupçonne pas l'intime plaisir.

Accompagner une jolie femme dans un lieu public est toujours chose agréable pour un homme. Et Jean-Noël se met en devoir de présenter à Sylvette les richesses promises dans les vitrines en question, puis, la célèbre statue en marbre de Voltaire, sans oublier le tableau très réputé d'*Une lecture à la Comédie-Française*. Il explique, commente, raconte, avec un entrain dont il sourit lui-même intérieurement. On l'eût bien étonné, quelques jours plus tôt, en lui annonçant qu'il passerait une charmante soirée en se faisant le cicerone d'une petite provinciale.

Sylvette eût-elle l'intuition de ce qu'il pensait? Un sourire malicieux flottait sur ses lèvres, tandis qu'assise sur la banquette en haut du grand escalier, le jeune homme debout devant elle, gentiment, elle prononçait :

— Quelle peine vous prenez pour moi! Je suis confuse, vraiment.

Très sincère, il dit :

— Tout le plaisir est pour moi. Vous ne regrettez pas votre première soirée aux Français?

— Oh! non, elle a été si intéressante, si variée! La pièce de Sarment me passionne et les Murteaux sont bien sympathiques.

Ils ont l'air de former un ménage parfait. Mme Murteaux est si séduisante !

Jean-Noël acquiesça.

— Oui, c'est une brave petite femme, aussi sûre que pourrait l'être n'importe quelle bonne bourgeoise dans une existence bien « pot-au-feu ». Elle suit partout son mari, lui fait répéter ses rôles, l'admire de tout son cœur ; mais en amie clairvoyante dont le jugement dirige toujours son effort vers l'art le plus parfait. C'est un trésor qu'une telle épouse !

Et, en manière de conclusion, il finit :

— Puissé-je un jour, dans ma carrière d'artiste, rencontrer une telle idéale compagne !

Sylvette sourit. Ce sourire avait une grâce extrême ; et l'idée saugrenue traversa l'esprit de Jean-Noël que la lointaine compagne de ses rêves aurait peut-être la grâce de ce sourire.

X

Cinq heures. Un beau jour d'été finissant.

Suzanne Contal et Sylvette descendirent de voiture dans la calme rue Daru, devant la porte de Pleyel.

Dans le vestibule, délicieusement frais après la chaleur du dehors, se pressaient les auditeurs, soucieux de ne pas manquer ce dernier cours de Suzanne Contal.

Elle, très simple, distribuait en entrant, amicale et souriante, des bonjours rapides ; reconnaissante à ce public de choix de sa fidélité à venir la trouver ; et ainsi, créant autour d'elle, la chaude atmosphère qui lui était nécessaire pour demeurer la chanteuse incomparable dont la diction et le style avaient jadis conquis Paris.

Sylvette, toute joyeuse, notait cet effluve de sympathies ferventes. Elle aussi de tout son cœur admirait Suzanne, oublieuse toute

d'elle-même, et elle tressaillit presque d'entendre une voix amie au passage :

— Mademoiselle Sylvette, venez donc près de nous, je vous ai gardé une place. Voyez, Suzanne fait des miracles ! Pour l'écouter et connaître votre voix, j'ai été exacte et Raoul a écourté sa répétition.

Tout en parlant, Brigitte Murteaux la faisait asseoir entre elle et son mari séduit par la fraîche symphonie de verdure neuve qu'évoquait Sylvette en sa robe d'été.

Mais derrière Murteaux, un auditeur surgissait et Sylvette eut un imperceptible battement de cœur tandis que Jean-Noël se courbait devant elle.

— Quelle joie de vous entendre tantôt, fit-il simplement.

Mais une telle satisfaction vibrait dans son accent, que Sylvette devint toute rose. Avec franchise, elle avoua :

— Je trouve cela intimidant au possible, un public si connaisseur, tant d'artistes !...

— Bah ! décréta Brigitte, n'ayez aucune crainte. D'abord, vous êtes merveilleusement habillée : ce vert « jeune pousse » vous va à ravir. Alors, au premier regard, le public sera conquis ; ensuite, dès que vous entendrez

votre voix, vous serez rassurée ! Je connais cela ! Enfin ne sommes-nous pas là? Vous nous regarderez, nous vous ferons des petits signes et vous chanterez pour nous trois, voilà !

« Vous chanterez pour nous trois. » Est-ce cette conclusion désinvolte qui calme l'anxiété de Sylvette? Plus trace de l'inquiétude éprouvée un instant. Elle attend avec patience son tour et contemple le défilé des meilleures élèves de sa marraine.

Avec sa grâce enveloppante, Suzanne parcourt la petite salle, dit un bonjour aux uns, fait un sourire aux autres, s'assoit près de celui-ci, embrasse celle-là. De loin, en général, elle écoute la chanteuse avec une extrême attention ; puis elle se rapproche, parle de la mélodie interprétée, lui donnant toute sa valeur, en termes si justes d'un jugement si averti, que c'est un régal pour le public qui l'écoute... Public de femmes du monde, d'artistes connus, de compositeurs, de chanteurs étrangers, venus quêter son approbation et ses conseils.

Un instant, Suzanne est assise auprès de la célèbre artiste, Huguette Guibert, dont les yeux vifs, lumineux d'intelligence, suivent la leçon.

Mais la jeune femme qui termine *Harmonie du soir* de Baudelaire manque d'expression. Suzanne, avec son tact délicat, ses jolis gestes inachevés, commence la critique sobre qui doit éclairer l'interprète insuffisante. Celle-ci, loin de se froisser, boit docilement les paroles du maître. Suzanne Contal ne chante pas : elle redit seulement les vers de Baudelaire qui, au timbre émouvant de sa voix, évoquent soudain la couleur et la pénétrante émotion du soir. Alors Suzanne, emportée dans son élan d'enthousiasme, de s'écrier :

— Que c'est beau ! ce poème, que c'est bon d'aimer !

L'accent est si profond, — peut-être a-t-elle songé à l'amour de ses vingt ans ! — que les applaudissements redoublent.

Sa vieille amie, Lina Meliani, la grande cantatrice, la serre sur son cœur, dans une accolade fraternelle :

— Suzanne, on ne chante plus comme toi !...

Tout cela rapide, à peine esquissé, émouvant, comme le serrement furtif d'une main amie...

— Sylvie, à toi, maintenant.

La jeune fille lève les yeux et rencontre

le regard de sa marraine où luit encore le reflet de l'émotion ressentie...

Devant le piano à queue, Jacques Royer, le célèbre pianiste, se dispose à accompagner la chanteuse. Il prélude... et sous ses doigts, la musique de *la Grotte*, de Debussy, crée en quelques notes, l'atmosphère fluide, grisante, comme la senteur marine.

Cette griserie, Jean-Noël la ressent tout le premier, avec son tempérament de musicien. Il lui semble que la jeune fille un peu pâlie, dressée droite et fine devant lui, incarne la naïade fraîche, la sirène qu'a rêvée le maître, quand il écrivait *le Promenoir des Amants*. Elle en a le physique, à la fois chaste et troublant, la « voix d'or », et lorsque s'élève cette voix précieuse, Jean-Noël éprouve une sensation de complet ravissement. Il n'entend même pas Brigitte, subjuguée, lui murmurer :

— Cette petite est inouïe, n'est-ce pas? Daubert.

Sylvie, devant les applaudissements, s'incline ; si simple, si « jeune fille » qu'un flot de sympathie monte croissant vers elle. Brigitte et Jean-Noël lui font l'ovation qu'elle mérite... Suzanne lui sourit. Un instant, Syl-

vette les regarde ; dans ses yeux flotte la douceur de se sentir ainsi comprise...

Mais elle doit chanter encore le *Noël des enfants qui n'ont pas de maisons*. Cette fois, c'est son âme même — cette âme vibrante, tendre obscurément — qu'elle met toute dans les paroles qui pleurent avec Debussy.

— C'est bien, c'est très bien, murmure Suzanne, émue comme Brigitte qui a les yeux pleins de larmes ; et, à travers cette buée humide, observe Jean-Noël attentif.

Le public insatiable, applaudit toujours.

— Sylvette, chante l'air de Lulli, *Bois épais*, lance Suzanne, ravie du succès de sa fille d'élection.

Et la voix, encore une fois, pour la jouissance de tous, épand les belles sonorités apaisantes ; eau lustrale sur les nerfs frémissants, impression de grandeur et de pureté.

Sylvette enfin, dans le fracas des bravos, redescend le petit escalier de l'estrade, et spontanément se jette dans les bras de Suzanne.

— Marraine, marraine, que c'est bon de chanter ici, de chanter pour vous tous !...

« Chanter pour vous tous ! » Ces mots tintaient encore aux oreilles de Suzanne

quand, le concert fini, elle recevait les adieux de ses auditeurs qui, tous, — ou presque tous, — parlaient de Sylvette. Où était-elle, l'héroïne du jour?

Suzanne la chercha des yeux. Dans un coin de la salle, elle l'aperçut causant avec un jeune homme. Celui-ci fit un mouvement et Suzanne reconnut Jean-Noël qui la retenait sans souci de l'heure tardive. Il semblait que rien ne dût jamais interrompre le charme de ce tête-à-tête... Au hasard, les lèvres prononçaient des paroles banales ; mais en eux, frémissait le lien subtil que la musique avait tissé...

« Hum ! Hum ! pensa Suzanne, il est temps d'intervenir ! »

Et, du geste, elle appela Sylvette.

XI

Dans le salon de thé, à peu près désert, vu l'heure tardive de l'après-midi, Mme Contal entra ; et tout de suite, elle aperçut Jean-Noël, devant une petite table où reposaient deux tasses.

Il attendait, invité par son coup de téléphone ; et Mme Contal devina sa déception à la voir apparaître sans sa petite compagne. Tout de suite, il interrogea :

— Vous n'avez pas amené votre « fille », elle aussi cependant avait bien mérité un goûter réconfortant, après les émotions du concert, hier.

— Soyez en paix, elle goûte certainement en ce moment, à la maison ; mais j'aimais mieux vous voir entre *quatre-z-yeux* puisque, désormais, les instants nous sont comptés. A la fin de la semaine, nous filons à Bex-les-Bains ; et les occupations ne nous manquent

pas. Sylvie et moi nous sortons de la circulation, l'une aidant l'autre pour la corvée du départ et des bagages. Alors, vous comprenez?...

— Je comprends qu'il ne faut pas vous déranger et que ma visite, même d'adieu, serait importune...

Elle inclina la tête, et lui jeta, gentiment taquine :

— C'est ça même ! Versez mon thé, voulez-vous? Il doit être à point et les muffins refroidiraient. Je pourrais m'en tenir à ces déclarations suffisantes, par leur raison, mais, pour des motifs, non moins sages, me semble-t-il, je crois utile d'en agiter d'autres.

Il plongea sur elle le regard de ses yeux vifs :

— Eh ! bien, quoi?

— Eh ! bien, j'ai un peu *tiqué* quand je vous ai entendu, l'autre soir, dire que Mme votre mère allait sans doute, comme moi-même, faire une saison à Bex.

— Donc?... Vous n'êtes pas liée avec ma mère, c'est vrai, mais je vous assure qu'elle est une femme délicieuse et je suis sûr qu'elle vous plaira.

— Je n'en doute pas, et malgré l'humeur

sauvage qui s'abat sur moi, dès la période des vacances ouverte, je suis certaine de notre sympathie ; vous, d'ailleurs, mon ami, étant le lien entre nous.

— Alors tout va bien?

— Alors tout serait très bien si Mme Daubert et moi, devions seules vous retrouver à Bex... Mais vous savez que j'y vais en « mère de famille », cet été ; et, d'après vos propres paroles, vous avez l'intention, dont je vous félicite, car elle est tout à votre honneur, d'y tenir, plus ou moins longtemps, compagnie à Mme votre mère.

— Oui. Et puis, chère madame?... Vous avez le droit de me trouver un peu obtus ; mais j'avoue en toute humilité que je ne comprends très bien où vos paroles veulent m'amener.

Suzanne Contal leva des yeux pénétrants sur le visage du jeune homme où la curiosité n'était pas totalement sincère. Elle le devinait très bien...

— Vraiment? Alors je vais vous mettre tout bêtement les points sur les *i*, pour empêcher quelque équivoque malencontreuse entre nous. Donc, je pars ayant charge d'âme, une jeune personne m'est confiée. Eh bien,

cette jeune personne a une enveloppe très séduisante, elle est vibrante, ardemment attirée par le culte de l'art qui vous ravit aussi. Or, ce culte, jusqu'à preuve du contraire, je trouve prudent que vous ne le pratiquiez pas ensemble, mais chacun de votre côté, pour le bien de ma fille adoptive. Je me suis facilement aperçue qu'elle vous paraît charmante, ce que je comprends, et je ne voudrais pas qu'elle ait pareille opinion sur le compositeur du *Verger d'Amour*.

— Pourquoi? fit-il, l'humeur aussi combattive que le lui permettaient la politesse et sa reconnaissance affectueuse pour Suzanne Contal.

— Pourquoi?... En conscience, vous le savez aussi bien que moi!

Il n'osa dire « non »...

— Sylvie ne peut être pour vous, en ce moment, que le fruit défendu. Or, elle vaut beaucoup plus que le flirt que pourrait seulement lui offrir votre fantaisie, en cet instant du moins, pour son bonheur et pour le vôtre... Vous n'êtes pas du tout mûr pour le mariage ; et vous en êtes conscient bien autant que moi. Reconnaissez-le en toute honnêteté!

Il resta quelques secondes silencieux, dépité et furieux, sachant très bien que Mme Contal avait raison.

— Donc, je ne veux pas préparer peut-être un chagrin à cette « petite » qui mérite mieux que le maigre présent que vous pourriez lui faire. A votre âge, à vos débuts avides, il faut les chemins accidentés, riches d'imprévus, dans lesquels vous marcherez conduit par votre seul caprice, sans entrave, ni le poids d'aucune chaîne vous attachant à un autre être, que vos évolutions risqueraient de meurtrir aussi. Alors généreusement, passez votre chemin, sans vous arrêter à cueillir, comme une fleur poussée par hasard au bord du sentier, une petite fille que j'ai appelée près de moi pour son plaisir... non pour le vôtre, vous qui n'avez que l'embarras du choix !... ailleurs.

— Oh ! madame...

— A Paris, les circonstances et vos goûts vous ont rapproché de Sylvie. Comme je supposais le rapprochement fugitif, je n'y ai vu aucun inconvénient, mais vous allez sans doute être réunis dans l'intimité de la campagne tentatrice, donc dangereuse. Alors, je trouve nécessaire de vous crier « casse-

cou »! Ne donnez pas sciemment, ou non, des illusions à cette enfant qui, ensuite, pourrait en souffrir beaucoup. Amusez-vous sans elle ; vous en trouverez l'occasion tout à votre guise. Comme il me paraît à peu près impossible que vous vous cantonniez près d'elle dans un rôle de camarade, périlleux autant que la course sur une corde tendue..., par amitié pour moi, agissez en galant homme, vous faisant scrupule de rechercher Sylvie. C'est promis, n'est-ce pas et n'en parlons plus. J'ai votre parole?

Elle lui souriait, avec cette grâce qui lui donnait tant de puissance ; et lui, la regardait déçu et vaincu par l'appel à sa délicatesse.

— Ouf! quel sermon dont je ne me méfiais pas! Chère amie, vous êtes d'une sagesse terrible! Vous me jugez donc bien redoutable?

— J'aime Sylvie et je me souviens de ma jeunesse ; ayant, de plus, les leçons de l'expérience, aujourd'hui. Je pense que les petites de vingt ans qui s'élancent dans leur carrière de femme avec plein l'esprit et le cœur, de curiosités, d'espoirs, de désirs, d'ignorances, ne se doutent pas, les pauvres

gamines, de toutes les chances qu'elles ont de gâcher leur vie.

Les grands yeux de Suzanne Contal se posèrent attentifs sur ceux de Jean-Noël qui répondait, sincère, devant l'appel à sa loyauté :

— Qu'il en soit comme vous le voulez. Vous avez la promesse que vous réclamez, prudente madame.

Il se courbait sur la main qu'elle lui tendait, prête à partir, son thé fini.

— Bien ; et merci... de tout cœur... Maintenant, je retourne vite à mes bagages. Au revoir, Jean-Noël, ma porte est close désormais. Nous nous retrouverons à Bex.

Il implora :

— Tout de même, vous voudrez bien présenter mes hommages à Mlle votre fille?

— Je présenterai, soyez tranquille !

— De telle sorte que ma disparition ne lui fasse penser trop de mal de moi? Ce qui serait bien injuste, car ma vertu est rudement méritoire !

— Le ciel vous en récompensera à votre heure, soyez-en certain, mon ami.

Et Suzanne se détourna sur un signe amical.

Sur le seuil de la maison de thé, Jean-Noël la regardait s'éloigner. Puis, il eut un haussement d'épaules, un sourire à l'adresse de la malencontreuse promesse qu'il s'était laissé arracher. Et, à son tour, il partit.

TROISIÈME PARTIE

XII

BEX-LES-BAINS

QUELQUES LETTRES A Mme HERBLAY MÈRE

Première lettre.

« Comme vous l'a annoncé ma carte d'arrivée, grand'mère chérie, depuis trois jours, nous voici installées à Bex-les-Bains et, insatiable, je hume l'air incomparable de la montagne. Puisque, je le sais, mes lettres fréquentes apportent un peu de soleil à votre solitude, c'est pleine de joie que je vous les griffonne avec toute ma tendresse. Vous me réclamez des détails, je vous en envoie une moissonnée, bien volontiers. Vous êtes, d'ailleurs, la seule à m'adresser pareille demande.

Les distractions de Paramé absorbent maman ; et Martine, elle, jusqu'ici n'est pas curieuse. Je le suis pour tous les enfants Herblay !

« Notre gîte, vous en connaissez déjà un brin l'aspect d'après la carte que je vous ai envoyée, dès la première heure. Des croix vous indiquent nos chambres et le petit salon particulier de marraine dans le Royal-Palace de Bex-les-Bains. Marraine est comme maman, elle aime le confort ; et si simple soit-elle, brouillée avec le snobisme, elle a besoin d'être entourée de gens dont l'éducation et les habitudes sont en harmonie avec les siennes, très raffinées.

« Par delà un jardin des fées, foisonnant de roses, c'est l'épanouissement de notre petite ville d'eau, souriante, verte, paisible : ses vieilles et pittoresques maisons coiffées de tuiles rouges ; le jet des arbres qui hérissent la ligne onduleuse des montagnes proches. Tout près, la pointe effilée du clocher s'élance, d'un air important, au-dessus du pont primitif jeté sur le ruisselet qui mouille des pierres, pareilles à des dalles, de ses eaux lentes et basses où trempent *des reines des prés*. Vous voyez cela, n'est-ce pas? grand'mère.

« Et aussi pour continuer à suivre votre *petite*, vous entrez avec elle dans le parc qui enserre notre logis, somptueux parmi ses nombreux frères, tous hospitaliers avec ensemble, dans leur hiérarchie que respectent les connaisseurs.

« Les arbres, autour de nous, ondoient sur des massifs fleuris à miracle ; sur des allées sablées de rouge qui serpentent autour des pelouses, au pied de la terrasse où, à l'heure du thé, se pressent de menues tables enjuponnées de nappes à bouquets. Autour de ces tables, les convives nombreux, de tout âge et de tout sexe ; de belles dames dont les doigts lourds de bagues furettent à travers l'argenterie rutilante... De vieux messieurs, pères de famille ou mûrs célibataires, atteints, un tantinet, sinon davantage, par l'usure des années, qui, du fond de leur transatlantique, somnolent un peu sur les journaux, discutent les effets du traitement ou les qualités respectives des docteurs ; ceux-ci se surveillant avec une jalousie courtoise, discrète et souriante.

« Je suis sûre, grand'mère, vous vous demandez ce que peuvent bien faire dans ce milieu *d'âge canonique*, les jeunes personnes

de ma génération, n'ayant rien à voir avec la cure, qui sont ici des façon de mouches du coche, et certaines y demeurent sans enthousiasme, contraintes et résignées.

« Vous me connaissez trop bien pour me supposer de ces dernières. Vous savez que j'adore la campagne, les fleurs, les feuilles, l'herbe, et le reste, avec une attirance de petite bête sauvage, de ruminant, d'insecte... Quand je suis dehors, alors que sonne l'appel de midi, — heure du déjeuner, — il me vient une furieuse envie de me révolter devant cet ordre intempestif ; de demeurer, grisée d'air et de lumière, devant les pelouses saupoudrées d'ombres et de clartés, auprès des parterres devant lesquels s'affairent les papillons blancs, voletant solitaires ou par couples, — comme des fiancés qui font ensemble leurs courses pour noces, — se précipitant vers le petit gouffre odorant des calices inondés de lumière, que guignent aussi les gros bourdons veloutés et bedonnants.

« Cet été resplendissant est pour moi une aube de rêve. Je voudrais le respirer avec vous, grand'mère ; il me fait désirer un tas de choses un peu vagues, inconnues et délicieuses ; de ces choses dont on jouit surtout à deux, avec

un être plus cher que tous les autres. Et c'est mon cas, en ce qui vous concerne, grand'mère chérie.

« Ici, je ne suis encore qu'une exploratrice qui avance curieuse, dans un petit monde peuplé d'inconnus. Je ne sais si les Daubert vont apparaître ; mais jusqu'ici, nulle fugitive visite de Jean-Noël qui devait venir s'assurer de la bonne installation offerte à sa mère. »

Deuxième lettre.

« Grand'mère, vous connaissez le cadre et vous réclamez la présentation des oiseaux à figure humaine qui caquettent dans la volière.

« Notre colonie est variée à souhait, jugez-en. A commencer par les autorités : un très intelligent Monseigneur à barbe blanche dont les yeux sont pénétrants et bons, accompagné de son secrétaire à la preste parole, d'ailleurs obéissante à la sourdine que lui rappelle le sourire indulgent de Monseigneur.

« Celui-ci est la proie — une proie sachant bien se défendre — d'une des doyennes du Palace, Mme Charret, maigre silhouette très

bien habillée ; Française de naissance, cosmopolite par goût, philanthrope militante ; le manifestant, si j'en juge par le récit des conférences qu'elle disperse généreusement pour le bien de l'humanité et la satisfaction de son esprit très vif, original et primesautier. Presque aussi résolue et plus dogmatique dans l'expression de ses idées, est la très chic Mme de Brolles, dont l'élégance raffinée et pimpante ravirait maman. Elle prend les eaux comme son fringant mari, lequel ne s'amuse pas follement à Bex, selon les apparences, et paraît en goût de s'y créer toutes les distractions offertes à sa portée. Ils sont accompagnés de leurs enfants, deux jumelles de seize ans, plus un petit *tard venu*, Guy, qui fait avec entrain endéver son Anglaise, malgré les louables efforts de ses aînées pour éviter les collisions. Ces petites se révèlent si bien élevées qu'elles me pénètrent d'admiration pour leurs mérites et d'humilité, si je me compare à elles. Croyez-vous, grand'mère, que jamais elles ne grognent, vous entendez, *jamais*, malgré la pluie d'observations dont leur mère les asperge pour leur bien.

« Et, à ce régime, chose stupéfiante, elles ne sont devenues ni enragées, ni même in-

supportables. Ce sont de petites merveilles de sagesse, d'amabilité douce, d'humeur égale. De vraies « ang...elles » (féminin d'anges, créé à mon usage).

« Avec une bonne grâce souriante, elles font les trente-six volontés du jeune Guy. Leur mère, sans doute, avait dispersé toute sa science pédagogique sur ses filles, si bien qu'il ne lui en est pas resté pour Guy, qui pousse à son aise, avec la fougue d'un champignon, après une nuit mouillée d'orage. Elle le gâte outrageusement et le surveille beaucoup moins que son mari, toujours prêt à s'abandonner aux caprices du vent...

« Sous le regard attentif de sa jolie femme, profil de camée, affiné comme celui d'une médaille impériale, il joue volontiers au tennis avec ses filles et nous autres gamines. Surtout quand l'une des joueuses, par hasard, — elle n'est pas dans les ferventes, celle-là, — s'est décidée à descendre sur le *court;* l'incomparable Maryse, qui est une mazette quant à la science et à l'adresse, mais une si jolie mazette ! flirt avec art sans avoir l'air d'y toucher. Auprès d'elle, Yoyo est une pauvre écolière. Comme jamais je ne l'ai encore vu si bien faire, elle sait se servir

du pouvoir de ses beaux yeux veloutés, créés pour troubler les cervelles masculines. Elle en use sans jamais abandonner sa tenue de fille du monde, sous le regard bénévole de sa mère, beauté célèbre jadis, veuve de je ne sais quel personnage politique connu — peut-être un ministre ! — qui, aujourd'hui, pourrait être, si j'ose risquer cette irrévérence, qualifiée de *Levantine affalée*, tout comme le fut la mère d'André Chénier, par un désinvolte homme de lettres contemporain. Elle, Maryse, est effilée comme la mode l'exige, finement ronde sous les robes souples qui la déshabillent juste à point pour être tentante sans inconvenance. Elle est une merveille de tact, où elle se sait observée. Et Dieu sait qu'elle l'est ici avec une bienveillance très problématique !...

« Marraine, elle, la gratifie d'une indulgence amusée devant son aisance à accepter les goûters, promenades, excursions à pied ou en auto, que lui offrent à l'envi ses admirateurs, parmi lesquels M. de Brolles eût volontiers été au premier rang, si sa jolie femme n'y avait mis bon ordre. Il a dû céder la place à certain célibataire dont la trentaine est déjà loin mais encore de très

haute mine, Hugues de Pradon, qui est le plus avoué chevalier-servant de Maryse Mornay-Albrand.

« Bien entendu, à vous seule, grand'mère, je glisse ces confidences dans le creux de l'oreille. N'ayant rien de mieux à faire ces jours-ci à Bex, je regarde autour de moi et me distrais à déchiffrer les visages nouveaux que chaque jour fait surgir dans la colonie des baigneurs.

« Marraine a bien tort, dans sa sollicitude maternelle, de craindre, pour moi, l'ennui que j'ignore. Ici, surtout, j'ai bien trop à regarder, à penser, à lire ! d'autant que marraine me laisse picorer dans ses revues, et sa musique... Seulement, c'est vrai, cela m'aurait amusée que ce fût, comme à Paris, avec le fuyant Jean-Noël. Un secret encore que je vous confie-là, grand'mère. J'attends les événements, et par malechance... je déteste attendre !

« Entre temps, je pratique le tennis avec les « moins de vingt ans », parmi lesquels, un jeune savant sorti premier des Sciences politiques, et un charmant petit chimiste, Bob André, encore à l'âge bienheureux où les hommes ne comptent pas ; par suite, un

précieux camarade pour moi, frais émoulu des examens, pas empaillé du tout comme le jeune savant ; au contraire, gai, spirituel, la simplicité même et fertile en idées humoristiques qui se heurtent au petit bonheur avec les miennes. Ce qui nous *éjouit* follement tous les deux.

« Enfin, pour clore ma série de croquis, l'apparition, il y a quelques jours, d'un couple féminin que je croyais formé de deux sœurs. Pas du tout ! Il s'agit d'une mère et d'une fille ! La mère semble une toute charmante jeune femme. Elle en a la sveltesse, l'éclat, le sourire clair, mais une expression de femme très intelligente, de pensée ouverte ; résolument joyeuse, entourant d'une infinie tendresse sa délicate fille. Celle-ci, en retour, semble la couver avec une adoration jalouse. Sans relâche, un peu maladive, elle la suit des yeux ; nerveuse dès que Mme Albret se laisse un moment intéresser par quelqu'un. Alors, la bouche mobile de Jocelyne se contracte et devient douloureuse, ses beaux yeux ardents flambent dans sa mince figure.

« Je pense que cette Jocelyne, de santé frêle, a, depuis son enfance, été habituée à voir sa mère toute à sa dévotion, ne vivant

que pour elle. C'est pourquoi elle supporte si mal que cette mère, restée d'une invraisemblable jeunesse, s'avise de vivre enfin un peu pour elle-même, voyant se fortifier la santé de sa fille.

. . . . . .

« Du nouveau ! grand'mère, voici du nouveau ! Tout à l'heure, je rentrais du parc pour m'en aller jeter à la poste le courrier de marraine. Pressée par l'heure, je pénètre en tourbillon dans le vestibule et je me trouve nez à nez avec... devinez qui ! avec un voyageur jeune, qui venait de descendre d'auto, un grand garçon, d'allure très élégante, qui me regarde, me reconnaît, pousse une exclamation, — de l'amusement — et, me semble-t-il, du plaisir aussi plein ses yeux vifs... Vous avez très bien deviné, c'était bien lui, Jean-Noël !

« A ma vue, il cesse de considérer d'un œil charmé Maryse qui arrivait, tout habillée déjà pour le dîner, et, selon son habitude, charmeuse à souhait.

« Alors, brièvement, lui et moi, renouvelons connaissance. »

XIII

L'accueil de Mme Contal à Jean-Noël fut certes amical quand elle le vit surgir dans la salle à manger à l'heure du dîner. Mais son accent fut saupoudré de malice, d'ironie, et de quelque chose qui ressemblait à un regret, quand elle lui tendit sa main qu'il baisa...

— Alors, vous voilà ici !

— Vous n'en avez pas l'air autrement ravie, chère madame et amie, fit-il, dardant sur elle la flamme de ses vives prunelles où luisait une imperceptible lueur de triomphe.

Elle haussa les épaules, sourit un peu pensive et jeta d'un ton de badinage :

— Vous m'avez promis de ne pas me faire regretter votre venue. Je compte sur votre parole... toujours ! Et sur ce, je vous dis en toute franchise : Bonne arrivée !

« J'espère que vous vous distrairez à

votre gré dans notre petit pays. Vous y attendez bientôt votre mère?

— D'un jour à l'autre. Je suis venu à l'avance pour m'assurer qu'elle y sera bien installée selon ses goûts et les ordres donnés. Car il me semble y avoir foule ici !

— Foule, en effet, et vous pourrez, je pense, y trouver quelques-unes des distractions que souhaite votre jeunesse masculine. Nous avons de très jolies femmes !

— Je le sais déjà ! J'ai eu le plaisir d'apercevoir Mlle Sylvie dès mon arrivée... Et, après elle, j'ai entrevu, dans le hall, une très jolie personne qui me paraissait être aussi une hôte du Royal-Palace et m'a prouvé que je ne tombais pas dans un couvent ; heureusement pour moi !

De nouveau, le regard de Suzanne Contal fut indéfinissable, mais elle ne releva pas le propos du jeune homme et dit seulement :

— Nous nous reverrons tout à l'heure, au revoir. La cloche du dîner se fait impérieuse et ma « fille » m'attend !

Discret, sans insister, il s'effaça devant Mme Contal et gagna sa place, satisfait du résultat de son premier coup d'œil sur la file des convives parmi lesquels il considérait avec

satisfaction l'éblouissant petit visage de Sylvie ennuagée par la vaporeuse robe blanche, des roses glissées dans sa ceinture.

Mais aussi, il reconnut la jeune fille, ou jeune femme inconnue et, dans sa cervelle masculine, précisa :

« Mâtin, la belle créature ! Près d'elle on ne doit pas s'ennuyer. Et elle ne semble pas farouche... A défaut de la petite Sylvie, avec qui le flirt m'est interdit... Idiot engagement que je me suis laissé arracher là ! Pas bien sérieux, heureusement. »

Tout de suite, en sa qualité de nouveau venu et grâce à son allure de garçon chic, Jean-Noël éveillait une curiosité sympathique. Toute la première, Maryse lui déversait la sienne, confinée d'ailleurs dans une réserve de fille bien élevée.

Lente, avec une grâce parfaite de gestes, elle s'était assise à sa place, près de sa mère, promenant sur la foule des convives la caresse veloutée de ses yeux, le sourire de ses lèvres humides, sur les petites dents de chatte.

Une seconde, elle honora d'une attention souriante Hugues de Pradon qui la contemplait, émerveillé, comme tout le clan mâle,

d'ailleurs, effleurant du regard le nouveau venu. Celui-ci marquait si bien que tout de suite, sans en avoir l'air, Maryse se mettait en devoir de préparer ses batteries, ayant habilement manœuvré sa chaise, pour lui offrir le spectacle de ses épaules nacrées, à demi voilées par le rose tendre de sa robe.

Le repas fini, elle se leva, correcte à côté de sa mère, puis se rapprocha de Sylvie qu'elle honorait de sa sympathie, ayant constaté que cette singulière petite fille laissait le champ libre aux évolutions de sa coquetterie ; et elle lui demanda, sans prendre garde aux tentatives d'approche de Hugues de Pradon :

— Mademoiselle Sylvie, il fait si beau ! voulez-vous que nous fassions un tour de parc?

Un peu surprise, Sylvie dit : « Oui, » car elle s'amusait à observer les remous que dirigeait la science féminine de Maryse.

Celle-ci, tout de suite, avait revêtu un chandail *flou* de laine rose ourlé d'une ruche mousseuse, et s'éloignait entraînant Sylvie, hors des yeux de ses admirateurs déconfits.

Sans embarras, tout de suite, elle interrogeait :

— Le garçon chic arrivé ce soir pour dîner, c'est Jean-Noël Daubert, le compositeur, n'est-ce pas?

— Oui.

Sylvie avait senti où soufflait le vent.

— Vous le connaissez beaucoup?

— Non, peu, au contraire, seulement parce qu'il est un ami de marraine qui apprécie beaucoup sa musique.

— Vous aussi? sans doute.

— Moi aussi, car cette musique le mérite.

— Mais, musique à part, vous ne vous intéressez pas particulièrement à lui? Il n'est pas votre flirt?

— Mon flirt? Mais je n'ai pas de flirt!

— Le jeu ne vous tente pas? Quelle sauvage et vertueuse petite fille vous êtes! C'est vrai, vous êtes encore assez jeune pour vous permettre de vivre selon votre seule fantaisie!

Et, brusquement, avec une franchise imprévue, Maryse expliqua :

— Moi, hélas! il faut que je pense aux choses sérieuses; je suis votre doyenne, je ne peux attendre pour me pourvoir d'un mari. J'ai attrapé mes vingt-quatre ans au printemps. Ma dot est en somme plutôt

maigre, puisque nos principales ressources nous sont fournies par la pension faite à ma mère, comme veuve d'un ministre, dans les « cabinets » toujours culbutés ; et avoir figuré dans le monde politique, c'est aujourd'hui tout le contraire d'une recommandation !

Maryse s'interrompit avec un petit rire d'ironie. Sylvie écoutait, curieuse, sourdement choquée. La voix de Maryse résonna de nouveau dans l'ombre sereine de l'allée :

— Je sais très bien maintenant que je ne peux attendre de maman qu'un chaperonnage utile, mais que c'est à moi de me débrouiller, si je veux m'assurer l'avenir confortable et sûr dont j'ai besoin. C'est pourquoi j'ai pensé que c'était le bon destin qui amenait sur ma route, le riche Jean-Noël Daubert. Seulement, à son arrivée, je l'ai vu venir vers vous avec un empressement si évident que...

Une bizarre impression de plaisir passa sur le cœur de Sylvie mais elle ne se trahit pas.

— ...que j'ai eu aussitôt l'impression que ce serait bien imprudent à moi de me lancer peut-être sur vos brisées. Vous êtes très jolie, avec votre fraîcheur sans maquillage ; de plus, très musicienne..., une voix digne

du théâtre, si j'en crois la chronique ! Moi, je pianote tout juste comme une écolière de dernière catégorie et capable seulement de chanter des refrains d'opérettes, ou des scies de café-concert. Donc, si vous ne me dites en toute sincérité que la voie est libre, je ne tenterai pas ma chance.

— Votre chance... C'est-à-dire?

Tranquillement, Maryse expliqua :

— Je ne l'emploierai pas à séduire assez Jean-Noël pour me faire épouser. Voilà, c'est très simple.

— Il vous plaît?

— Comme vous tout à l'heure, je puis répondre : « Je le connais si peu ! »

Et Maryse laissa de nouveau tinter son rire léger qui s'égrena dans la nuit, avec une sonorité de cristal.

— Il est jeune, suffisamment joli garçon..., pourvu des rentes qu'il me faudrait. Alors si vous ne le gardez pas pour vous, si je ne dois pas vous causer de peine, je me mettrai tout de suite en campagne. Il faut bien, quand il s'agit de conquêtes en valant la peine, ne pas se montrer trop difficile sur les moyens d'atteindre le but voulu...

Sylvie ne répondit pas. Si friande fût-elle

de la révélation des âmes inconnues, un désir aigu s'élevait en elle de planter là Maryse et ses calculs matrimoniaux qui la dégoûtaient un peu et d'aller retrouver la candeur charmante des « Angelles ».

Maryse devina-t-elle cette impression? D'un mouvement souple, elle glissa son bras sous celui de Sylvie et dit drôlement — mais dans son accent, il y avait une sorte de prière mélancolique :

— Je vous en prie, ne soyez à mon égard ni sévère, ni méprisante, heureuse créature qui ignorez les misères de la chasse au mari !...

— C'est vrai, rien, je crois, ne pourrait me décider à en tâter...

— Parce que vous avez près de vous des êtres qui vous protègent et s'occupent de votre avenir ! Moi, moralement, je suis toute seule pour suivre un chemin hérissé de difficultés, de pièges et autres choses aussi peu agréables... Maman, certes, m'aime bien à sa manière, mais elle me juge d'âge à me conduire seule ; et, avant tout, elle est occupée de sa santé pour laquelle cet été nous sommes venues échouer dans ce petit trou de Bex... Si la « crise » le permet à nos finances, l'hiver prochain, nous chercherons

ma chance à Nice ou à Monte-Carlo. D'autant qu'à Paris, cette pauvre maman vit dans la crainte d'être assassinée, comme si c'était un danger courant. A l'écouter, nous ne sortirions jamais le soir, tant elle est affolée par la crainte des retours dans la nuit, s'attendant toujours à voir surgir quelque bandit, à l'affût dans notre appartement désert. Aussi, est-elle ravie de cette coutume, admise maintenant, que les jeunes personnes soient ramenées par leurs danseurs. Elle s'est d'abord insurgée ; puis l'habitude s'est prise et je m'en réjouis. C'est tellement plus commode ! et je sais si bien comme je dois me comporter pour que les choses aillent jusqu'au point seul que je veux. C'est peut-être même parce que je suis trop prudente, trop sage, — comme vous voudrez, — que je n'ai pas encore atteint le résultat qu'il me faut. Est-ce parce que j'hésite encore à risquer quelque pas décisif, quand je rentre, sous escorte masculine, la nuit, la cervelle encore grisée par des airs de jazz?...

Sylvie ne répondit pas. Elles firent quelques pas en silence, toutes deux réfléchissant. Alors elles s'aperçurent que leur marche lente les avait ramenées vers le palace où,

dans la salle de danse, l'orchestre jouait éperdument.

— Il faut rentrer, dit Sylvie. Il y a déjà un bon moment que nous sommes sorties...

— Oui, rentrons, répéta Maryse qui regardait vers le salon illuminé où les couples tournoyaient. Merci, Sylvie, de m'avoir écoutée...

« Sylvie ! » l'appellation familière soudain hérissa secrètement Sylvette. Mais elle n'en témoigna rien et laissa finir sa compagne :

— Ne me jugez pas trop mal. Je vous assure que je fais le mieux possible pour demeurer dans le clan des honnêtes femmes. Soyez généreuse... et aidez-moi à conquérir Jean-Noël. Ce serait le salut pour moi.

Maryse se pencha et ses douces lèvres parfumées effleurèrent le visage de Sylvie tressaillante. Elles gagnèrent le salon. Dans le cercle où se tenaient les mères, Jean-Noël causait un peu à l'écart, près de Mme Contal. Il se dressa à la vue de Sylvie, allant vers elle. Mais elle ne parut pas s'en apercevoir et sourit à Bob qui venait l'enlever pour un tango promis. Elle le finit avec lui et alors fut prête à suivre Mme Contal qui remontait chez elle.

Mais quand elle sortit du salon, son regard effleura les groupes dansants ; et, tout de suite, elle distingua Jean-Noël incliné devant Maryse qui, déjà, avait trouvé moyen de se le faire présenter.

Sylvie, certes, n'était pas de ces petites que troublent prestement, sans motif, les jeunes hommes rencontrés par hasard dans le monde, ou que fait rêvasser le clair de lune. Sa nature, son éducation, son intelligence développée par les fortes études, l'avaient rendue, au contraire, une gamine très moderne, de décision audacieuse, sans hardiesse, très droite, qui regardait devant elle, bien en face, avec des yeux grands ouverts.

Pourtant, quand sa chambre regagnée, elle s'approcha de la fenêtre pour rabattre les volets, un imperceptible choc la fit tressaillir. Sous le disque argenté qui s'épanouissait en plein ciel, elle avait distingué à travers la dentelle des branches, deux silhouettes qu'elle connaissait bien, l'une, vêtue de rose, l'autre, qui n'était pas, comme les autres soirs, la robuste stature d'Hugues de Pradon...

Combien vite Maryse avait commencé, —

et avec succès ! — ses travaux d'approche... Et comme, aisément, Jean-Noël s'était laissé happer, se prêtant au jeu offert !

Au plus intime d'elle-même, Sylvie sentit frémir, ce qui n'était pas même un regret, mais plutôt une sourde et ridicule déception ! Et sur sa lèvre, courut à sa propre adresse, un expressif sourire de dédain.

Quelle sotte petite fille elle avait été de se laisser un instant séduire par le charme et le talent de ce Jean-Noël, bien pareil à tous les autres...

XIV

C'était une semaine plus tard. De la chaise-longue où elle se reposait, après sa cure du matin, Mme Contal entendit, dans la pièce voisine, le pas vif de Sylvie et elle s'étonna :

— Comment, tu es encore là? petite fille. Je te croyais partie au tennis avec les Angelles et Maryse.

Un pli malicieux souligne la bouche de Sylvette.

— Maryse n'a aucun goût pour le tennis ! Je crois qu'elle aime beaucoup mieux s'en aller trotter avec Jean-Noël qui n'est pas encore auprès de sa mère, à cette heure matinale. Bob était venu m'offrir un match avec les Angelles ; mais je devais écrire à grand'mère, si seule à N... en ce moment. Et je ne voudrais à aucun prix la décevoir par un retard.

— Oui, tu as raison, enfant, et je te com-

prends, approuva doucement Mme Contal. Tu as reçu des nouvelles de Paramé, ce matin?

— Une lettre de Martine, oui, marraine.

— Tout va bien, par là?

— Très bien.

Si Mme Contal n'eût été distraite par la lecture de son propre courrier, elle aurait remarqué l'accent un peu bizarre de Sylvie ; et comme la jeune fille était rentrée dans sa chambre, elle ne vit pas l'ombre qui, soudain, assombrissait le lumineux visage, au seul souvenir ravivé de la naïve lettre de Martine, écrite en toute candeur :

« Ma Sylvette chérie, si tu étais avec nous, Paramé me semblerait le paradis même. La villa de M. le trésorier, les *Géraniums*, nous enchante, Claude et moi ; autant que maman en est ravie. Lui, paraît également content de nous voir si satisfaits chez lui. Il est installé à l'hôtel ; mais sans cesse, il est avec nous. Je crois, que, comme moi, il trouve maman très jolie !

« Jamais, c'est vrai, elle n'a eu de robes lui allant mieux. Il paraît fier d'elle, autant que l'était papa. C'est étonnant ! Hier, elle l'avait invité à dîner, avant qu'ils aillent

au gala du casino ; et quand elle est entrée dans le salon où il l'attendait, — il est toujours en avance, quand il doit venir, — il a eu l'air émerveillé ! Il n'aurait pas été plus flatté, il me semble, d'emmener une reine quand ils sont partis pour le casino, après qu'il l'avait enveloppée de la belle cape neuve qu'elle a fait faire pour aller le soir au casino où M. le trésorier insiste pour l'entraîner ; lui répétant qu'elle est trop jeune et trop belle pour vivre en recluse, d'une existence de nonne... Je trouve, en effet, que ce doit être bien plus agréable d'être traitée en dame charmante, qui se laisse gâter et amuser comme une petite fille !

« Pour nous, les enfants, M. le trésorier est très gentil. Il nous promène par-ci, par-là, en auto ; et avec maman, il nous a emmenés au mont Saint-Michel, quoique maman lui ait répété que ce serait très ennuyeux pour lui de traîner des enfants à sa remorque... Pourtant, nous marchons tout seuls, nous ne sommes pas des bébés !

« Par bonheur, il a suivi son idée ; et après qu'il a marmotté à maman quelque chose que je n'ai pas entendu, elle n'a plus

parlé de nous laisser à Mélanie, pour jouer tout bêtement sur la plage. »

. . . . . .

De sa chambre, Mme Contal appelait de nouveau :

— Sylvie, puisque tu sors, veux-tu, de l'Établissement, me rapporter mon eau? Le thermos est préparé sur la table. Tu serais bien gentille.

Sylvie reparut toute prête à partir. L'ombre sur son visage avait été écartée d'un sursaut de sa volonté. Pourtant le regard de Mme Contal vit tout de suite que la lumière des prunelles n'avait pas son éclat accoutumé ; et, tendre, elle dit, sans questionner :

— Viens m'embrasser, chérie, et sauve-toi vite pour profiter de cette belle matinée. Tantôt, nous pourrons faire un peu de musique. Mme Daubert, hier, du jardin, t'a entendue chanter et m'a dit qu'elle aurait plaisir à t'écouter mieux que de loin, de la fenêtre de son appartement. Bien entendu, j'ai accepté pour toi. Mme Daubert me paraît de ces femmes auxquelles il est impossible de ne pas chercher à faire plaisir.

— Aussi vous avez été conquise tout de

suite ! et sans barguigner vous lui avez ouvert l'entrée de votre jardin privé que, d'ordinaire, vous tenez si jalousement fermé. Avouez-le, marraine, glissa Sylvette avec un peu de malice. Certainement je suis toute prête à lui faire de la musique, aussi souvent qu'elle le désirera.

— Et j'espère, chérie, que ce ne sera pas pour toi une corvée.

Sylvette eut envie de rire. « Une corvée ! » La proposition de Mme Contal avait passé sur elle comme la chaude promesse d'un plaisir.

Elle aussi avait été séduite dès la première entrevue ; et dans son souvenir, ressuscita la vision de la femme charmante, — nullement une vieille dame ! — qui ressemblait à son fils en un exemplaire féminin, nimbé d'une douceur attirante à la façon d'un charme. C'était la même allure élégante, les mêmes yeux veloutés bruns, — non pas noirs, chez elle, — le même regard mobile et vif, mais lumineux d'indulgence, comme l'expression de la bouche que ne soulignait pas le pli de volonté si caractéristique chez Jean-Noël. Cette femme semblait toute grâce et toute bonté ; son existence facile et dorée

ne l'avait certes pas rendue indifférente aux difficultés et aux peines d'autrui. Et Sylvette avait tout de suite compris le pourquoi de la tendresse reconnaissante que lui offrait son fils, l'unique ! soutenu avec tant de dévouement dans la lutte pour la carrière contre laquelle se dressait la volonté paternelle. Elle devait posséder le don sans prix d'adoucir les angles, de calmer les susceptibilités, d'éviter les heurts entre les êtres qui lui étaient chers ; et ainsi, peu à peu, elle avait pu agir victorieusement sur les vouloirs obstinés et contraires pour amener la bienheureuse réconciliation.

Oh ! oui, Sylvie qui, en l'intimité de son cœur, souffrait tout bas d'être un peu dénuée de gâterie maternelle, sentait le lien très fort qui unissait cette mère et ce fils ; et elle comprenait la joyeuse bonne grâce qui rendait Jean-Noël capable de se plaire dans une paisible ville d'eaux.

Il est vrai qu'il y avait trouvé Maryse qui, bien volontiers, s'était tout de suite chargée de le distraire !... et s'y entendait !

Tout de même, jamais Sylvie n'eût pensé que, si vite, il se serait laissé accaparer. Qu'était devenu l'empressement avec lequel,

à Paris, il la recherchait elle-même ; leurs interminables causeries en toute occasion, le plaisir évident qu'il avait à faire de la musique avec elle? On eût dit que, maintenant, une réserve l'engainait dans ses rapports avec elle. Mais cela, c'était une impression que jamais elle n'aurait laissé se traduire!

Et, très gaie, elle prit congé de Mme Contal ; le cœur allégé soudain par la perspective de la séance de musique que sa marraine avait eu la singulière idée de craindre peut-être une corvée pour elle ! Une corvée!

Sur la terrasse, elle aperçut Jocelyne qui, son livre retombé sur les genoux, regardait l'arrivée des voyageurs déversés par le train du matin. Elle la vit soudain tressaillir à la vue d'un jeune homme robuste, de haute taille, qui descendait de l'omnibus. Il avait de grands traits énergiques, une belle expression de franchise résolue ; si bien que, dans une première impression, Sylvie le qualifia de sympathique. Brusquement, Jocelyne jetait une exclamation de surprise :

— Étienne?... Est-ce bien vous? ou votre ombre?

— Pas mon ombre du tout ! J'ai eu l'occasion de pouvoir m'arrêter au passage à Bex,

et j'en ai vite profité avec le consentement de votre mère. Elle ne vous en avait pas prévenue?

— Non, elle ne m'avait pas avertie.

Le ton était bref et le semblait d'autant plus que l'inconnu était venu à Jocelyne la main tendue, l'accent joyeux, et aussi le regard de ses prunelles intelligentes. Jocelyne, elle, avait parlé les sourcils froncés, avec cette bouche crispée qu'elle avait si quelque présence lui enlevait sa mère. Elle répéta :

— Non, maman, ne m'avait rien dit de votre visite. Eh bien, puisqu'elle vous attend, faites-lui annoncer votre arrivée. Voici justement un domestique qui passe. Il la préviendra.

Mais peut-être le bruit des voix avait attiré l'attention de Mme Albret, car elle-même apparut soudain au balcon de sa chambre ; et Sylvie, restée à distance, fut frappée du rayonnement qui semblait auréoler le visage resté juvénile.

— Oh ! Étienne, quelle bonne pensée vous avez eue de venir nous trouver à Bex ! Je descends tout de suite dans le salon. Venez m'y attendre, voulez-vous?

Dans l'empressement qu'il mettait à obéir, il y avait une allégresse qui saisit Sylvie, en même temps que l'expression dure et violente soulignant les traits de Jocelyne, immobile.

Discrètement, elle allait passer : mais son pas sur les cailloux la trahit. Jocelyne tressaillit :

— Vous pensez, n'est-ce pas, Sylvie, que je suis bien peu accueillante pour nos amis? Cette visite d'Étienne Rimbault m'est une telle surprise...

« Une surprise plutôt désagréable, » pensa Sylvie, mais disciplinée par la bonne éducation, elle ne dit rien ; et Jocelyne, avec un évident effort pour se ressaisir, expliqua :

— Excusez-moi de ne pas vous avoir présenté cet ami que toujours, dès ma jeunesse, je considérais un peu comme un frère aîné. Maman s'intéressait à lui ainsi qu'une grande sœur peut faire, pour diriger, écouter les confidences, les ennuis d'un garçon orphelin et très seul ! Il lui en était, ce qui est tout naturel, fort reconnaissant et tout allait bien...

Jocelyne s'interrompit... Mais presque aussitôt, elle reprit passionnément, comme si

un impérieux besoin d'épanchement la dominait tout à coup :

— Seulement, voilà !... Depuis quelque temps, la confiance d'Étienne envers maman a pris une forme accaparante que je regrette fort... oh ! oui, très fort ! pour l'harmonie de nos rapports. Ils ont tout à fait l'air d'avoir oublié les années qu'elle a de plus que lui !

— Elle les paraît si peu !

— Mais elle les a ! jeta âprement Jocelyne. Je ne puis supporter qu'il l'admire et la recherche ainsi !... Comment ne lui fait-elle pas comprendre nettement qu'il ne doit pas ainsi entrer dans notre intimité. Entre elle et moi, il n'y a pas de place pour un tiers !

— Mais si votre mère ne se plaint pas de la manière d'être de votre ami, c'est qu'elle ne la juge pas indiscrète et vous ne pouvez vous immiscer entre eux ! remarqua Sylvie, sincère. Votre mère vous est tellement dévouée que vous ne devez pas vous rebeller devant ce qu'elle juge bon d'accepter !... Elle vous croirait jalouse...

Jocelyne serra ses deux mains l'une contre l'autre :

— Jalouse ! C'est vrai. Maintenant je le

deviens : je le suis ! Si vous aimiez votre mère comme j'aime, comme j'adore la mienne, vous ne vous étonneriez pas, vous comprendriez, vous ne supporteriez pas de voir un homme admiratif rôder autour d'elle. Non, vous ne le supporteriez pas ! Ce vous serait impossible !

Pareils à un cri d'angoisse, les mots avaient jailli des lèvres serrées de Jocelyne ; et, se rappelant sa propre impression aux récits naïfs de sa petite sœur, Sylvie se sentit plus indulgente pour Jocelyne qui, tout de suite, avait repris :

— Vous avez peut-être raison. Je me sens devenir mauvaise pour Étienne. Ce qu'il peut offrir à maman est mille fois *moins*, je vous jure, que moi-même je lui donne ! Qu'elle continue à l'aimer maternellement, soit, encore... Si c'est de même qu'autrefois, j'arriverai peut-être à me résigner, puisqu'il en a été ainsi depuis des années. Mais *plus*, je ne le supporterais pas ! Ce serait au-dessus de mes forces. J'aimerais mieux m'en aller ou en mourir tout de suite ! Elle et moi, nous ne sommes qu'un *seul* être ! Personne n'a le droit de nous séparer. Je ne l'accepterais pas ! Elle le sent bien, lui aussi... C'est pourquoi

elle s'était bien gardée de m'annoncer sa visite...

Jocelyne s'interrompit encore. Sylvie la sentait trépidante en tout son être et remarquait qu'elle ne quittait pas des yeux le salon où étaient réunis sa mère et Étienne Rimbault.

Saisie de pitié, elle essaya de dire, apaisante, mais sans qu'elle sût pourquoi, sa foi lui apparaissait chancelante :

— Je vous assure, Jocelyne, l'immense affection de votre mère pour vous n'est nullement en péril. Si le sentiment que lui montre votre ami la rend heureuse, vous devez le comprendre et ne pas vous mettre à la traverse.

— Vous pouvez dire cela parce que vous n'êtes pas en jeu, articula Jocelyne, presque violemment, de la même voix contenue et basse. Moi, de jour en jour, en ces derniers temps, je les vois changer. A Bex, il était absent, je retrouvais la paix ! Mais le voici venu. Vous avez pu constater vous-même comme elle avait l'air radieux à sa vue ! Et maintenant, ils ne sortent plus de ce salon ! Je vais aller m'informer, je ne peux plus les attendre !...

— Oh! Jocelyne, c'est impossible, vous ne ferez pas cela... Ce serait si indiscret! Tous les êtres ont droit, autant que vous, de disposer d'eux-mêmes, comme bon leur semble.

— Pas les mères! Elles n'ont pas le droit de reprendre à leur enfant, quand elles leur ont donné sans mesure et, en échange, ont accepté tout ce qu'il y avait dans l'être de leurs petits, d'adoration, de joie, de dévouement. Elles en sont prisonnières!

Sylvie allait répondre, mais elle vit Jocelyne se maîtriser. La porte du salon venait enfin de se rouvrir. La claire figure de Mme Albret se découpait, baignée de lumière. Sans embarras aucun, elle allait vers sa fille, aussi légère que si elle eût marché portée par un nuage de clarté; et, avec tendresse, elle disait :

— Je t'ai un peu délaissée, ma petite aimée. Mais maintenant, nous voici tout à toi!

Et Sylvette bien vite s'éloigna.

XV

Quand, plus tard, elle entra dans l'établissement thermal pour y prendre l'eau demandée par Mme Contal, elle se trouva nez à nez avec Jean-Noël, retour d'une savoureuse flânerie avec Maryse. Dans la bourdonnante cohue, il n'avait pas retrouvé sa mère, déjà repartie ; et il s'arrêta court devant Sylvette avec un si évident plaisir, que s'aviva une seconde l'éclat des joues sans fard qui sentaient bon le soleil et l'agreste odeur des pins. Il lui tendait sa main ouverte du même geste de camarade qu'eût fait Bob ; mais sa bouche effleura les doigts nus.

— Bonjour ! Ainsi, il faut venir à la buvette pour vous voir en liberté, ô fuyante personne qui autrement restez enfermée dans votre domaine, sans pitié pour ceux qui ont envie de vous y aller chercher et n'osent le risquer.

Elle s'était reprise et riposta, moqueuse, ne se laissant pas désarçonner :

— Ceux-là qui désirent me voir, savent bien me trouver. Demandez à mon ami Bob ! Ce matin encore nous venons de faire, au tennis, un match passionnant.

— C'est pour me rendre jaloux que vous dites cela !

— Pas du tout. Je n'ai pas de si mesquines intentions ! Je trouve bien trop naturel que, si le cœur vous en dit, vous préfériez la promenade au tennis.

Entre eux, flottait la séduisante image de Maryse ; mais ni l'un ni l'autre ne voulaient l'évoquer. D'ailleurs, pour l'instant, Maryse venait de passer à l'arrière-plan. Jean-Noël ne voyait que le radieux visage sous la capeline de paille ; et il goûtait avidement le jeune mystère des prunelles tout à la fois limpides et profondes, des lèvres inviolées qui, pas plus que les yeux, ne livraient volontiers leur secret. Et, un peu agacé de constater une fois de plus combien, sans coquetterie, elle était jalouse de se garder, il continua, d'un ton de badinage, tandis que, debout à ses côtés, elle attendait son thermos :

— Mademoiselle Sylvie, est-ce qu'on vous

a dit du mal de moi? Ou est-ce que je vous ai déplu? Et en quoi?... Si oui, ayez la charité de me renseigner sur mon méfait, pour que nous fassions la paix. Depuis que je vous ai connue, j'ai grande envie que nous devenions amis. A Paris, vous étiez beaucoup plus abordable qu'ici !

Elle pensa au jugement porté sur lui par Mme Contal et dont il s'était vite chargé de lui prouver la justesse. Mais cela, elle ne pouvait le lui conter. Il vit seulement qu'elle pensait à des choses qu'elle ne lui confierait pas — à cette heure du moins ; — et un peu autoritaire, gentiment, lui prenant des bras le thermos, il l'écouta riposter :

— A Paris, je ne vous connaissais pas du tout et je me lançais dans l'inconnu, jugeant comme les bébés, à l'aveuglette.

— Et soudain, vous êtes devenue clairvoyante à l'égard du pauvre *moi* et le considérez avec la sévérité d'un vieux philosophe dépouillé d'illusions. J'en suis d'autant plus marri que je m'étais ouvert de bien charmantes perspectives quant à notre séjour commun à Bex...

— Que voulez-vous dire?

Le regard bleu sombre cherchait celui de

Jean-Noël. Résolu, il la guidait vers les immenses portes, ouvertes sur le ciel sans nuage; et il souriait gaiement.

— Revenons, voulez-vous, par l'allée des Tilleuls ; nous pourrons y bavarder mieux que dans la cohue de l'Établissement et il me sera possible de vous raconter ce qui me déçoit... très fort ! alors que j'étais tout prêt à jouir, en votre compagnie, de ce pays délicieux, auquel je suis reconnaissant — oh! combien ! — de m'inspirer si généreusement...

— Vous travaillez ici? fit-elle, stupéfaite et incrédule.

— Oui..., vous n'avez pas l'air de le croire? Vous avez, pour m'écouter, une moue sceptique, bien injuste !... Vous ne paraissez pas soupçonner que c'est pure discrétion, si je ne vous ai pas avoué ma tentation de vous entendre chanter les nouvelles scènes écrites pour le *Verger d'Amour;* quelques mélodies nées à Bex ; et aussi, dans un tout autre genre, les fragments de la messe que ma mère m'a demandée pour un couvent auquel elle s'intéresse, où l'on fait de très bonne musique.

— Demandez à marraine, elle a bien plus d'expérience que moi.

Obscurément, Sylvie avait l'impression grisante de se mouvoir en rêve. Jamais elle n'avait trouvé pareil charme à l'allée des Tilleuls, à ses lointains vaporeux, faits de montagnes bleuissantes, de prairies veloutées, dont l'herbe couleur d'une éclatante émeraude était mouillée par un mince ruisselet, au pied des forêts, leurs frondaisons déjà ombrées d'or par l'été trop brûlant.

Il répondait, preste :

— Vous comprenez que Mme Contal étant à Bex pour une cure de repos, je ne puis me permettre de l'occuper de mon travail. Mais avec vous, je suis plus hardi, puisque vous êtes dans l'épanouissement de votre merveilleuse jeunesse. Donc, je suis hanté par la tentation de vous soumettre, comme au début de notre connaissance, mes élucubrations, estivales, cette fois..., avide de les écouter dans cette voix dont je n'ai pu oublier le précieux métal, ardent et pur. Ne soyez plus farouche ainsi, m'obligeant à chercher des distractions où je puis, convaincu par l'évidence que vous vous souciez de moi comme d'une guigne ! Alors, vous devinez le résultat !

Si Maryse avait entendu !...

— Ce serait tellement meilleur de faire de la musique avec vous ! De temps à autre, du moins, je ne veux pas vous paraître un « crampon ».

Il avait tout à fait oublié le salon de thé et sa promesse à Suzanne Contal. Il voyait seulement les vivantes prunelles levées vers les siennes : trop ardemment intéressées pour qu'il pût se leurrer sur la sincérité de leur attention, tandis qu'elle répétait :

— Alors c'est vrai, pour de bon, vous travaillez à Bex?

Et de sa manière impérieuse et caressante, il ripostait, joyeusement indigné :

— Si je travaille? Ah ! Dieu, oui ! Laissez-moi vous le prouver en obtenant de Mme Contal qu'elle me permette d'ouvrir un piano avec vous..., soit dans son salon, soit dans la petite salle que je me suis octroyée chez Loisel, le marchand de musique, pour y travailler dans le silence de son jardin.

Elle le regardait un peu perplexe, mais terriblement tentée ; et la même intuition les pénétrait de la curiosité qu'ils avaient en vérité l'un de l'autre, prétendant ne la point trahir. Elle surtout.

Lui, Jean-Noël, averti à l'avance par Su-

zanne Contal d'avoir à demeurer à l'écart de Sylvie, s'était laissé entraîner aisément dans la sphère où l'experte Maryse l'attirait avec agrément. Mais de jolies filles du genre de celle-là, il en avait déjà rencontré des légions sur sa route, en tous les mondes. Et il était un peu blasé.

Bien plus neuve, lui apparaissait la singulière gamine qu'était cette Sylvie Herblay, fraîche comme son nom, spontanée et insaisissable ; soigneuse de son intimité qu'elle ne livrait pas aux passants ; dont il percevait l'intensité de vie intérieure dans le regard inconsciemment révélateur. Il la devinait très intelligente, d'esprit indépendant, artiste dans l'âme même, avec une sincérité clairvoyante, jetant en lui le désir avide de jouir de sa merveilleuse voix et de pénétrer dans son cœur fermé.

— C'est vrai, vous êtes une dévouée petite compagne pour Mme Contal, vous jouez au tennis avec l'entrain d'une *girl* d'outre-Manche, et quand vous ne vous promenez pas, vous filez dans le parc, munie de quelque livre à couverture jaune, de mine engageante, ou de gros bouquins rébarbatifs dignes d'une étudiante ; voire même de certaine revue

orange où vous êtes capable, je suis sûr, de vous aventurer même dans les considérations politiques.

— Pourquoi non?... fit-elle, moqueuse, si elles sont intéressantes?

— En tout cas, vous avez alors, en lisant, une mine absorbée qui donne à penser qu'il serait bien indiscret de vous déranger... comme lorsque vous m'infligez ce supplice de Tantale de vous entendre, de loin, chanter!

Elle leva sur lui des yeux étincelants de malice rieuse :

— Eh bien, sur ce point, au moins, soyez satisfait... Marraine m'a dit, ce matin, que madame votre mère avait demandé de m'entendre, elle aussi. Alors, cet après-midi, il y aura, chez marraine, petite séance tout intime, à cet effet, et je pense que marraine vous comprendra volontiers dans l'invitation.

Jean-Noël se ressouvint alors de la conversation dans le salon de thé, et il eut une certaine méfiance quant à l'empressement de Mme Contal à le convier. Mais il n'en trahit rien et dit seulement d'un accent dont elle ne s'étonna pas, sachant à quel point le dominait l'amour de son art :

— Quelle délicieuse espérance vous me don-

nez là... ! Sentez-vous combien elle me ravit?

Sylvette le sentait très bien ! comme aussi elle avait la certitude que, pour le moment du moins, Maryse ne le préoccupait pas du tout.

Mais comme leurs regards se confondaient joyeux, dans l'air brûlant tinta impérieusement la première cloche du déjeuner. Tous les deux bondirent, et Sylvie jeta contrite :

— Vous entendez?... Je vais être en retard, c'est horrible ! Vite, je me sauve !

— C'est cela, sauvons-nous vite, vite ! Vous êtes certaine, j'imagine, que je cours aussi bien que vous !

— Je suis certaine !... répéta-t-elle, taquine.

Comme elle, prestement, il dévalait dans le petit sentier de forêt qui amenait au Palace. Le clocher de l'église répétait l'appel sonore de midi.

D'une allure de vol, Sylvette pénétra dans le parc. Les convives affluaient vers la salle à manger. Étienne Rimbault avançait, son regard caressant, allègre, le visage lumineux de Mme Albret, près de qui marchait Jocelyne, redevenue maîtresse d'elle-même, mais la bouche dure.

Sur la terrasse, se tenait Mme Contal qui feuilletait une revue et interrogea :

— Mais, Sylvette, qu'es-tu devenue? Je commençais à être inquiète !

Sylvie se pencha et embrassa Mme Contal.

— Excusez-moi, marraine, j'ai été entraînée dans une promenade imprévue... Je vous conterai !

Un tel rayonnement éclairait le jeune visage que Mme Contal sourit avec le même plaisir qu'elle eût éprouvé à respirer une rose.

— C'est cela, petite fille, tu me serviras ton récit en déjeunant !

Les derniers tintements de la cloche se mouraient dans le ciel lourd d'orage.

Immobile, Maryse attendait sa mère, toujours en retard, et causait avec Hugues de Pradon, qui devinait très bien, instruit par sa clairvoyance de mâle épris, que la pensée de Maryse errait loin de lui...

Et il avait raison. De sa fenêtre, tandis qu'elle parachevait l'œuvre d'art de sa beauté, elle avait vu revenir, lancés à toute allure, Sylvette et Jean-Noël tout souriants, l'un près de l'autre ; tels deux êtres bien à l'unisson. Ils s'étaient séparés sans même se serrer la main, mais tout de même les lèvres souples de Maryse s'étaient un peu contractées les voyant ainsi.

XVI

Le récit de Sylvie fut scrupuleusement honnête, mais sobre de détails inutiles, et s'était terminé par l'invitation souhaitée pour Jean-Noël. Ce après quoi, dans le branle-bas du café servi sous les arbres, Mme Daubert s'était approchée du transatlantique de Suzanne Contal, et, tendant la main à Sylvie lui avait dit, son irrésistible sourire aux lèvres :

— Votre marraine, petite amie, m'a annoncé que j'aurai le plaisir très vif de vous entendre tantôt, chez elle ; et mon fils a ajouté que vous voudriez bien nous chanter quelques-unes de ses dernières compositions pour me les faire mieux goûter. Car je dois vous avouer que la musique très moderne de ce jeune maître m'ahurit un peu... Mais d'abord, comme je vous sais une remarquable pianiste, je vous demanderai, si possible, de me jouer certaines œuvres classiques qui sont chères à ma génération... Par exemple, le *Largo* de

Hændel, l'*Adagio* de la sonate pathétique...

— Bien volontiers, madame, je vous jouerai ce que vous souhaitez.

— Sans trop d'ennui, j'espère?

— Avec beaucoup de plaisir, madame.

Et le ciel savait combien Sylvette était sincère en répondant de la sorte. Mais ici la conversation fut interrompue par la discrète approche d'un domestique qui, à mi-voix, murmurait à Suzanne Contal :

— M. le curé de Bex fait demander à Madame si elle voudrait bien le recevoir?

— Recevoir M. le curé?... moi?... Mais je ne le connais pas du tout. Vous avez bien compris?

— Certes oui, madame. M. le curé attend sur la terrasse.

— Eh bien, faites-le entrer au salon. Je vais le trouver.

Résignée, Mme Contal se dressait hors de son fauteuil, sans enthousiasme pour quitter la fraîcheur des arbres, précieuse par l'accablante chaleur d'été : et elle se dirigea vers l'allée où s'était immobilisée la silhouette falote du vieux prêtre, haletant et cramoisi de sa course sous le soleil. Tout en émoi, il considérait la belle dame qui l'accueillait si aimable dans l'ombre bienfaisante du sa-

lon, voilé par les stores baissés ; et il s'effarait d'avoir osé la déranger, sur l'avis de son jeune vicaire et l'encouragement de Mgr Sidoine, hôte lui aussi du Palace.

— Vous avez désiré me parler, monsieur le curé, interrogeait-elle, souriante et pitoyable devant l'embarras du vieillard intimidé. Que puis-je faire pour vous?

— Beaucoup ! Oh ! beaucoup ! madame.

Et il tourmentait nerveusement le bord de son chapeau.

— Par Mgr Sidoine, je sais que vous êtes une grande artiste, très célèbre et très bonne !... Et je sais aussi qu'au Palace demeure, en ce moment, un jeune compositeur en renom. Alors, voilà, j'ai pensé que, pour la fête du 15 août, dans une quinzaine, je pourrais peut-être, puisque l'occasion s'en présente, organiser une belle messe en musique ; Mgr Sidoine voudrait bien dire quelques mots, vous-même chanteriez, votre ami le compositeur ferait entendre certaines de ses œuvres... Tout cela, pour le plus grand profit de nos pauvres ! Car, bien sûr, la foule des baigneurs de Bex serait attirée par notre beau programme !... Surtout qu'ils sont toujours disposés à se précipiter sur les moindres distractions qui

les changent de la monotonie de la cure.

Dans l'élan de sa conviction, M. le curé avait oublié sa timidité. Il s'arrêta seulement parce que le souffle lui manquait, et que, tout de même, il était un peu troublé par le silence de la jolie dame qui lui souriait sans répondre par aucune promesse et ainsi, lui rendait la pleine conscience de son audace.

Pourtant il ne pouvait savoir que, tout bas, elle cherchait le moyen de se dérober à la candide confiance de son visiteur.

Comme s'il l'eût soudain deviné, il reprenait, fervent :

— Madame, ayez la charité de faire entendre, à notre messe, quelques morceaux de chant pour que nous puissions mettre votre nom sur notre programme. Nos pauvres y gagneraient tellement !... Si c'est pour vous un sacrifice, offrez-le à Dieu qui vous en tiendra compte. Aidez-nous à organiser notre messe.

Il avait l'air si anxieux et suppliant que Suzanne Contal était tout ensemble agacée et navrée de répondre par un refus.

Elle commença doucement, avec précaution :

— Monsieur le curé, je voudrais bien vous être agréable ; hélas ! pour le moment, je suis

condamnée au repos et ma voix ne serait pas bonne du tout, décevant vos baigneurs. Mais...

Elle avait vu se contracter la bonne figure luisante du vieillard si consternée tout à coup, qu'elle se faisait l'effet d'un monstre d'égoïsme. Persuasive, elle continua :

— Mais je sais que le jeune compositeur à qui vous avez pensé, a écrit une messe très intéressante qui pourrait, avec honneur, figurer dans votre fête du 15 août. De mon mieux, je m'emploierai à obtenir de l'auteur l'autorisation d'en faire chanter quelques fragments...

— Par vous? madame.

M. le curé tenait à son idée. Elle corrigea en souriant :

— ...A les faire chanter par une jeune cantatrice, mon élève, qui a une voix remarquable et me remplacera pour le plaisir de tout votre auditoire.

Et en premier lieu, du compositeur, Suzanne Contal n'en était que trop certaine ; et elle maudissait la malencontrueuse idée de M. le curé, l'intempestive pitié qu'il lui avait inspirée, l'incitant à agir contre ses sages résolutions.

Rasséréné, mais encore un peu anxieux cependant, il demandait :

— Cette bonne chanteuse est ici? à Bex? et elle consentira à chanter?

— Oui, si je le lui demande.

— Et vous allez le lui demander, n'est-ce pas? madame. Ce sera une si bonne œuvre, votre amie aussi sera récompensée de sa charité.

M. le curé ne paraissait pas en douter ; et l'indéfinissable sourire passa sur la bouche de Suzanne Contal qui garda bien le secret de sa pensée. Elle prit congé du prêtre, exultant de joie, et, si reconnaissant, qu'elle en fut touchée et regretta moins fort ce qu'elle appelait son « imprudence ».

Quand elle regagna l'ombre précieuse de la terrasse, elle vit que Mme Daubert y était demeurée. Non loin d'elle, en un groupe un peu isolé, Jean-Noël et Sylvie regardaient les feuillets de la musique qu'elle allait lui chanter et elle en écoutait la présentation la tête un peu levée vers lui, dans une jolie attitude d'écolière dont les prunelles attentives recueillent la pensée du maître. Lui, paraissait charmé de la lui confier.

Mme Daubert questionna :

— Eh bien, chère madame, M. le curé demande notre obole pour ses pauvres, n'est-ce pas?

Et tout de suite, elle était prête à répondre généreusement au désir pressenti.

Mais Mme Contal se mit à rire.

— Il s'agit d'une obole d'un genre particulier, une requête que je suis chargée de présenter à Jean-Noël et à toi aussi, Sylvette. Écoutez, voici la chose :

Et elle racontait sous le regard également attentif des deux jeunes gens. Mais au fond des yeux de Jean-Noël, il y avait une certaine flamme de malice triomphante qu'elle y avait déjà surprise. Et elle devina très bien qu'il pensait, comme elle, à leur conversation dans le salon de thé. Prenant de bonne grâce sa défaite, elle jeta :

— Eh bien, jeune maître, vous ne m'en voulez pas trop, d'avoir ainsi disposé de votre venue?

— Vous avez eu une idée parfaite dont je vous suis très reconnaissant, chère madame, comme je le suis à Mlle Sylvie de vouloir bien contribuer à me faire connaître.

— Mais peut-être vous vous illusionnez sur mon talent et ne serai-je pas à la hauteur?

— Nous vous y mettrons, petite fille, soyons tous sans inquiétude, dit Mme Contal. « Sans inquiétude, » elle l'était sur la

voix et les aptitudes musicales de Sylvie ; mais beaucoup moins, sur les conséquences d'un rapprochement que sa prudence avait souhaité éviter et dont la pensée, ce soir-là, l'empêcha de s'endormir. D'autant que l'orage menaçant tout le jour, éclatait enfin ; le ciel zébré d'éclairs, grondant des éclats de la foudre qui vibraient dans la nuit.

Tout à coup, elle s'aperçut que la lumière brillait encore dans la chambre voisine de Sylvie ; et elle appela :

— Tu ne dors pas? Sylvie.

— Non, marraine, l'orage est trop bruyant. Et puis, j'ai la cervelle pleine de musique. Alors ne pouvant trouver mon bon sommeil habituel, je regardais les feuillets que Jean-Noël m'a confiés à voir ; ceux que, ensemble, nous avons déchiffrés tantôt. Quel artiste il est ! C'est délicieux de travailler avec lui !

— Soit, mais ce n'est pas le moment d'y penser. Allez dormir, en dépit de l'orage et de la musique, jeune fille trop enthousiaste... Sinon, gare aux désillusions...

Sylvie eut un drôle de petit sourire, mais elle ne dit rien et regagna sa chambre au bruit d'un formidable grondement dans le ciel en feu.

XVII

NOUVELLE LETTRE DE SYLVIE

« Imaginez-vous, grand'mère, que, chose inattendue, cet été, il pleut aujourd'hui ; il pleut pour de vrai, terriblement, à la suite d'un formidable orage qui, cette nuit, n'a laissé dormir que les intrépides. Et de ceux-là j'ai été, à partir de minuit. Alors rafraîchie par la première averse diluvienne qui cinglait mes volets, s'est calmée la petite fièvre, exquise d'ailleurs, dont était toute résonnante encore ma cervelle mise en branle par l'heure de musique donnée à Mme Daubert et devant Jean-Noël, dans le petit salon de marraine. D'abord, et de toute mon âme, je lui ai joué ce qu'elle m'avait demandé, consciente d'être écoutée par un connaisseur que ne rebutait pas la pâture classique, si moderne soit-il. Aussi ses paroles m'ayant révélé combien j'étais comprise, j'étais tressaillante d'allé-

gresse, quand après Hændel, et Bethoven, j'ai appelé à l'honneur, la propre musique de Jean-Noël, soucieuse de traduire de mon mieux ce que son inspiration y avait enfermé !

« Je crois qu'il l'a deviné tout de suite ; et sans que je sache comment le miracle s'est fait, le jeune maître, en route vers la célébrité, a cessé d'être pour moi seulement un étranger très aimable, le sigisbée de Maryse, que j'englobais dans l'espèce « papillon » par la faute de marraine ; et aussi la vôtre, grand'mère, car je vous sentais réticente à son égard. Bref, le Jean-Noël retrouvé à Bex a disparu devant le vrai fils de Mme Daubert, charmeur par son talent et par son extrême simplicité.

« Nullement juché sur un piédestal, — donc aucune crainte de le voir trébucher, — épris souverainement de son art, prêt à lui sacrifier, cela se devine, toutes les Maryses du monde, si elles devaient l'en distraire ou troubler son inspiration très souple, qui peut revêtir les formes les plus diverses et les plus inattendues, avec des trouvailles, des sonorités d'un modernisme osé, mêlées à de belles modulations larges, prenantes, nées de cette sensibilité frémissante dont j'ai senti si fort le frôlement, en jouant ou chantant les pages

qui nous enfermaient dans un cercle enchanté.

« Vous comprenez, grand'mère, à quel point j'étais intéressée ! Et marraine aussi, je le voyais bien ! tandis qu'elle nous écoutait avec Mme Daubert tricotant pour ses pauvres, près d'elle, devant la porte-fenêtre large ouverte.

« En général, nos impressions musicales, à Jean-Noël et à moi, se joignaient, en bonne intelligence. Pas toutes cependant. Alors je gardais, sur les miennes, un silence respectueux ; devant sa science, je m'inclinais.

« Tout de suite, d'ailleurs, il s'en apercevait ; et comme il est tout ensemble absolu en ses jugements, impérieux et chercheur de vérité, il réclamait le tréfonds de ma pensée ; puis insistait pour m'amener à penser comme lui. Et il m'a bien amusée me disant convaincu :

« — Je vous en supplie, ne faites pas « la jeune fille bien élevée » qui ne se permet aucune contradiction. Vous avez reçu une trop bonne éducation musicale pour n'avoir pas le droit de donner votre opinion.

« — De la donner pour ce qu'elle vaut, à condition que vous n'en teniez pas compte si vous la trouvez stupide.

« — Bien entendu, » a-t-il concédé avec une superbe qui nous a fait rire tous les deux,

également amusés devant sa franchise. Sur quoi, nous avons recommencé à travailler.

« Ce garçon, de plus en plus, m'apparaît un amalgame complexe. Il y a en lui du supérieur, du bon, du moins bon, même de l'inférieur. *Peu*, semble-t-il.

« Il a un altruisme d'homme très riche, à qui le don est facile, par suite, et instinctif ; tout différent de la charité intelligente et combien plus utile ! de mon vieil ami Philippe.

« Somme toute, en le connaissant plus, je le trouve, même en dehors de son talent, intéressant à observer. Soyez tranquille, grand'mère, je n'oublie pas le jugement de marraine. Jean-Noël a été trop gâté par la vie pour ne pas considérer les femmes comme destinées à sa distraction. La sagesse c'est donc pour moi de vivre à côté de lui en bonne intelligence, mais chacun sur ses terres, ma porte bien close à la curiosité des passants. Et je m'en souviens prudemment. »

Deuxième lettre.

« A coup sûr, grand'mère, quand M. le curé est venu, en l'honneur de la Vierge, et pour le bien des pauvres, solliciter le con-

cours de marraine, de Jean-Noël et, par ricochet, mes humbles services, il ne se doutait guère, le digne pasteur, du branle-bas qu'il allait susciter dans la colonie de Bex-les-Bains, d'autant plus gourmande de distractions que le temps s'obstine à demeurer piteusement couvert depuis le copieux orage de l'autre nuit.

« Aussi, incontinent, les mères de famille ont jugé qu'elles avaient le devoir de distraire leurs filles, qui s'y entendaient bien à elles toutes seules cependant, très satisfaites de tournoyer à leur gré dans le salon du Palace.

« Parmi elles, je suis dispensée de figurer, grâce à mes absorbantes et délicieuses répétitions pour la messe en musique dont marraine, selon sa promesse, a pris la direction. Quelle idée géniale a eue M. le curé ! Pour cause, j'ai soin de ma voix, comme une mère de son enfant précieux, et je ne puis suivre l'exemple de Maryse qui circule à son gré, intrépide et tentante sous son caoutchouc gris tourterelle, court sur l'éclat des bottes luisantes, à la hongroise ; coiffée de son petit bonnet de feutre dont jaillissent audacieusement les mèches frisantes de ses cheveux de soie « *auburn* ». Et ainsi attifée, elle est

aussi jolie que sa coquetterie peut le souhaiter. Mais c'est Hugues de Pradon qui en profite surtout pour l'instant, car Jean-Noël est redevenu un fervent disciple de la musique.

« De plus, les mille voix de la renommée célébrant à l'avance les mérites de notre messe, Mme Charret, prise d'émulation, a ressaisi son idée d'une fête de charité, kermesse-concert, à l'intention des vieux pauvres de Bex. Aussitôt, elle a réquisitionné la salle des fêtes du Palace que, bien entendu, le directeur n'a pas refusée à une cliente aussi importante. Puis elle s'est attaquée à tous les hôtes du Royal-Palace eux-mêmes, susceptibles de fournir un concours bénévole à sa fête. Ainsi, Maryse a été réclamée pour les danses de caractère dans lesquelles Hugues de Pradon, quoique manquant un peu de sveltesse, lui servira de partner, tout aguiché de rester dans son orbite. Mme de Brolles, de son côté, a pris feu pour cette kermesse... Par bonheur, elle et Mme Charret étant des femmes très bien élevées, toute chance de conflit est évitée entre ces deux puissances dirigeantes.

« En cette période du 15 août, Bex-les-Bains semble saisi, la saison battant son

plein, d'un désir immodéré de s'amuser. Seules, en ce moment, les personnages d'âge, les désabusées comme marraine, ou les sages comme Mme Daubert, fuient résolument l'ambiance qui les enveloppe. Toute la jeunesse est bondissante avec allégresse... Sauf Jocelyne, de plus en plus sombre. Pour ma part, à ma façon, je suis ravie autant que les angelles et m'efforce de ne pas songer que bientôt les lampions seront éteints. En ce moment, j'ai l'âme en fête et il m'est possible d'oublier une stupide inquiétude que m'apportent les naïves lettres de Martine, à Paramé, où maman s'éternise, retenue par l'insistance empressée de M. le trésorier.

« Vraiment, c'est à croire que, durant les étés éblouissants comme celui-ci, il flotte dans l'air chaud, saturé de parfums, un invisible pollen, offert aux créatures humaines, même à celles qui ont passé l'âge de recueillir sur leurs lèvres avides, cette manne bénie.

« Grand'mère, n'est-ce pas, je peux m'amuser à voir évoluer, telles deux sœurs avançant souriantes, la main dans la main, la messe de charité et le concert-kermesse. Car pour les amateurs, l'imagination fertile de Mme Charret a créé une vente de jolies petites

horreurs, œuvres de doigts bien intentionnés, que vendront les dames patronnesses qui ont su englober dans leur phalange, la richissime Mme Daubert. Oh ! cette fortune, qu'elle est désolante, m'obligeant à considérer la mère de Jean-Noël comme un îlot charmant dont il ne faut pas trop approcher sous peine de s'attirer des réflexions pas flatteuses du tout. Maryse, elle, n'a pas l'air d'en avoir peur...

« Moi, je me dérobe de mon mieux à son accueil très bienveillant comme aussi à la chaude reconnaissance de Jean-Noël, très sensible au souci que j'ai de chanter sa musique, ainsi qu'il le désire ; tous deux ayant le même besoin d'approcher autant que possible du *parfait*.

« Il m'a expliqué, hier, de son accent à la fois impérieux et caressant :

« — Mon père sera là le 15. Je compte sur vous pour le réconcilier tout à fait avec ma musique que, jusqu'alors, il connaît surtout par les comptes-rendus parcourus avec la bonne grâce d'un hérisson roulé en boule. Parce qu'il est un sage, il ne proteste plus devant l'irrévocable... Mais, en son silence hautain, il n'en pense pas moins... »

« En cet état d'esprit, Jean-Noël le re-

grette très fort, car il admire beaucoup son père qu'il juge d'intelligence supérieure, remarquable « manieur d'hommes », en politique — M. Daubert est conseillller général, sénateur, etc., — comme dans la direction de ses usines où les grèves sont très rares... grâce à son « gouvernement » généreux, éclairé et ferme. »

Troisième lettre.

« Demain, le 15 août. Le fameux M. Daubert est arrivé et nous avons fait connaissance avec dépense de bonne grâce, de sourires, de propos en guirlandes.

« C'est un homme sec et maigre, ayant — pourquoi? — un aspect d'officier chic, des yeux vifs, d'un bleu d'acier, barrés par les sourcils impérieux comme le dessin de la bouche. Dans la ligne des traits, un caractère d'autorité qu'on ne discute pas, et qui révèle tout de suite que le contact peut devenir parfois difficile entre lui et une nature trop pareille, si l'affection n'est pas suffisante pour tempérer la force des vouloirs. Jean-Noël lui-même m'a amenée vers lui, me présentant comme son interprète bénévole, avec une reconnaissance que j'ai trouvée très pré-

cieuse. M. Daubert a été en somme aimable, dardant sur moi son regard un peu ironique, observateur, luisant d'une discrète curiosité.

« — Alors, la musique de ce garçon obstiné vous a enjôlée? mademoiselle.

« — Elle le mérite si bien ! ai-je répliqué, sincère.

« — Vous allez me la faire comprendre enfin, j'espère?

« — Je l'espère aussi pour lui et pour vous. Tous, nous serons ravis que la grâce vous pénètre !

« — Et m'empêche de vous paraître plus longtemps une vraie « nullité », en musique, a-t-il conclu de bonne humeur. Mais je comprends que, trouvant des interprètes telles que vous, il soit demeuré impénitent et résolu à persévérer dans son péché ! Tout mon désir est qu'il ne regrette pas plus tard de s'être enrôlé dans la phalange des joueurs de flûte... Inutile et plutôt dangereuse, au gré des vieux messieurs qui redoutent de se voir entraînés dans un domaine fermé à leur compréhension. »

« Cette dernière opinion sur lui-même était si juste que je ne lui ai pas répondu, craignant de nuire à la cause de Jean-Noël.

« Mais Maryse, elle, qui avait entendu, s'est chargée de le faire, avec cette audace de jolie femme à qui toutes les opinions sont permises. Enveloppant M. Daubert de son regard et de son sourire ensorcelants, elle a répondu, à son aveu :

« — Moi, qui dois me contenter de figurer au numéro « danse », j'appartiens aussi, en musique, à la foule des vulgaires profanes... où je suis d'ailleurs en très bonne compagnie, puisque, d'après vos propres paroles, monsieur, je m'y trouve avec vous. »

« Il n'a peut-être pas été autrement flatté, mais le moyen d'être froissé d'un jugement émis par une bouche exquise et servi avec une bonne grâce savoureuse? »

Quatrième lettre.

« Grand'mère, victoire, victoire, victoire! Vous pensez que bien que préparée par marraine, il était impossible que nous ne gagnions pas la bataille. Vous devinez, n'est-ce pas, à quel point, de toute mon âme, je suis ravie ; et tout bas, sans l'avouer, fière comme un paon. L'église était comble, à faire rougir de satisfaction, chaleur exceptée,

M. le curé ! Vraiment la messe a surpassé en réussite ce que ses plus ambitieux désirs avaient osé espérer.

« Du haut de la tribune de l'orgue, où je dominais la foule pressée des fidèles, j'ai constaté, au premier regard, que nous avions un public ultra-select. Jean-Noël, devant l'orgue, m'a murmuré tout à coup :

« — Voici le moment. Vous êtes prête? Vous n'avez pas peur? »

« Oh ! non. Je n'avais pas peur. Je savais ma voix excellente ce jour-là et j'étais sûre de la musique de Jean-Noël.

« Il m'a enveloppée d'un regard que je ne saurai oublier, même quand la vie inflexible nous aura emportés loin l'un de l'autre, redevenus deux étrangers, destinés à suivre des chemins divers.

« Il a modulé les notes du prélude et ma voix s'est élevée, souple comme dans les meilleurs jours. Je l'ai entendue monter dans le vaisseau sonore de l'église, j'ai entrevu nombre de têtes qui se levaient vers la tribune et puis j'ai chanté seule avec Jean-Noël et sa musique, dont je sentais opérer le pouvoir souverain, au silence attentif qui s'abattit sur cette foule mondaine, soudain dominée.

« Quand je me suis tue, les nerfs tendus jusqu'à la souffrance, tant je m'étais donnée toute, j'ai entendu Jean-Noël, un peu pâle, mais les yeux étincelants, articuler, pour moi seule :

« — Merci, oh ! merci, Sylvie... c'est très bien, je ne pouvais souhaiter mieux. »

« Et aussi sincère que lui, j'ai murmuré :

« — Si vous êtes satisfait, c'est tout ce que je désirais. »

« Mes joues brûlaient délicieusement, dans la certitude d'un début qui promettait le succès. J'ai aperçu alors marraine debout dans la tribune, qui m'a envoyé un petit signe approbateur.

« Ah ! j'étais bien sûre maintenant que la partie serait gagnée et je ne me trompais pas. Notre programme s'est réalisé aussi heureusement que nous l'avions souhaité : M. le curé pour ses pauvres, Jean-Noël pour sa réputation, marraine pour son amour-propre d'impresario, moi, pour mon plaisir, mon grand plaisir, fait de complexes sentiments, dont j'ai pris conscience plus tard seulement. »

. . . . . .

. . . . . .

Quelques jours après.

A bon droit, Sylvie avait pu crier : « Vic-

toire ! » Le succès de Jean-Noël s'affirma si franc lors du concert-kermesse, suivant la messe en musique, que M. Daubert ne put déplorer davantage la rébellion de son fils devant ses projets personnels. Encore qu'il se reconnût incapable d'apprécier les qualités du compositeur. Mais il s'était incliné devant le jugement du public de Bex, panaché de connaisseurs que la cure y avait amenés. De nombreuses conversations l'avaient édifié, et il était trop intelligent pour en méconnaître la valeur.

En particulier, il avait été frappé des propos flatteurs du directeur du *Murador* qui avait quitté Bex le lendemain du concert, après avoir exprimé à Jean-Noël le désir d'entendre une audition complète du *Verger d'Amour;* ce dont Sylvie rayonnait discrètement, en son for intérieur.

Donc, tout eût paru pour le mieux à M. Daubert si une méfiance instinctive n'avait troublé sa satisfaction devant le charme de l'interprète qui, autant que son talent, avait contribué au triomphe de l'œuvre elle-même.

Dans sa clairvoyance, M. Daubert avait condamné la faiblesse maternelle qui s'était prêtée à un si dangereux rapprochement.

Incisif et net, il avait exprimé son opinion, éveillant les scrupules de Mme Daubert sur les illusions éveillées peut-être, et bien inutilement, chez une gamine toute neuve.

Ses corrects remerciements adressés à l'artiste, il avait dû repartir de Bex, rappelé par de multiples occupations dans sa propriété des Vosges où il allait attendre Mme Daubert que son fils devait y reconduire, la cure finie. Ainsi celui-ci, bon gré mal gré, serait séparé de la trop séduisante chanteuse. Et à Paris, d'autres occupations, de tout ordre, l'absorberaient fatalement. Donc, tout serait bien...

XVIII

Tout éblouie fût-elle par le sortilège du rêve qu'elle vivait en ces jours de fête, Sylvie avait l'esprit trop observateur pour n'avoir pas été frappée de l'attitude de Jocelyne, en ce même moment, surtout depuis qu'Étienne Rimbault était venu de nouveau passer à Bex ses quelques jours de liberté, au 15 août.

Ainsi, non seulement sa présence avait semblé rendre la jeune fille incapable, comme si elle eût été plongée dans quelque mystérieuse geôle, de goûter la joyeuse atmosphère de la petite ville d'eaux, de s'intéresser au succès de son amie, à celui de la kermesse, mais le départ d'Étienne, précipité peut-être par l'attitude de Jocelyne Albret, n'avait paru la délivrer de son obscure obsession. Et Sylvie fut saisie quand, ce matin-là, au sortir des fêtes, elle la vit apparaître dans l'allée

du parc où elle-même songeait, un livre inutile sur les genoux. A la vue du mince visage ravagé, elle eut une exclamation presque effrayée.

— Jocelyne, est-ce que vous êtes souffrante? Qu'avez-vous ce matin?

Jocelyne secoua la tête, et, comme un être à bout de forces, elle se laissa tomber dans un fauteuil près du banc où Sylvie rêvait. Lentement, elle dit :

— Ne vous occupez pas de moi, Sylvie, ma mine n'est rien, mais toute la nuit je n'ai pu dormir ; aussi je m'en ressens !... Pourtant j'avais tant besoin de trouver l'oubli béni du sommeil !

— Oh ! Jocelyne, que vous est-il arrivé? Si vous pouvez me le dire, confiez-vous à moi, peut-être cela vous ferait un peu de bien de ne plus supporter seule votre peine? Votre mère sait?...

Jocelyne ne put dominer un tressaillement et Sylvie vit s'altérer plus encore, comme elle ne l'aurait pas cru possible, le visage décoloré qui, tout à coup, semblait celui d'une femme sans âge, creusé par une peine inconsolable. Et de nouveau, elle pria :

— Jocelyne, ne puis-je donc rien pour vous?

— Non, rien, rien, sauf me comprendre, s'il vous est possible, quand vous saurez... Combien de temps aurai-je la force de me taire? Vous avez déjà deviné qu'il s'agit d'Étienne?

— Mais il est parti, je crois?

— Il est parti; seulement le mal qu'il a fait demeure et je ne m'en guérirai pas. Pour en être délivrée, je voudrais mourir! Écoutez ce qui est arrivé! Hier soir, après son départ...

Comme devant un torrent dont la digue est brisée, les mots se précipitaient sur les lèvres contractées :

— Toute cette dernière journée, en somme, il n'avait pas quitté maman; ils avaient causé, avides de solitude, je le voyais bien, l'air grave, résolu. Et je sentais que ma présence leur était importune; si bien que je me suis enfuie dans le parc, puis, réfugiée dans ma chambre, dès que j'ai entendu rouler sur la route, l'omnibus qui l'emmenait vers la gare.

« Enfin! Enfin! enfin! il était parti. Le supplice de sa présence allait cesser de me

torturer. Mais j'étais incapable de revoir, en cet instant, maman qui avait consenti à m'infliger ce supplice. Aussi je n'ai pas eu le courage d'aller lui porter chez elle mon baiser du soir. C'est elle, vous entendez, c'est elle qui est venue, elle, si atrocement cruelle !

Jocelyne s'interrompit ; sa voix était basse et rauque, ses yeux flambaient dans son visage décoloré et Sylvie saisit, sans qu'elle lui fût disputée, la main maigre qui tordait inconsciemment le foulard de la robe.

Un drame si violent se jouait en cette âme, que, seule, existait la confidence articulée par les lèvres frémissantes. Ainsi, Jocelyne avait dû parler la veille à sa mère ; et, dans la sérénité du matin, dont elle n'éprouvait pas l'apaisement, elle répétait les mêmes mots que son angoisse avait criés quelques heures plus tôt.

— J'ai dit à maman (je m'en souviens) que je ne voulais plus voir Étienne ni supporter son attitude près d'elle... Enfin, il me fallait savoir ce qu'il y avait de changé entre eux. Je *voulais*, il me fallait la vérité !...

Une seconde, la voix de Jocelyne s'étrangla dans un sanglot. Puis elle reprit avec la même violence, à peine contenue :

DONATIE
MATILDA ti MIHAIL MORA

— Alors, ma mère tant aimée, m'a répondu de cette voix tendre qui, d'ordinaire, m'apaise. Elle était toute blanche, mais les traits durcis par une expression si résolue que j'ai éprouvé le choc de l'inévitable. Et elle a articulé la terrible vérité que j'avais brutalement pressentie à la première visite d'Étienne, il y a un mois. Vous vous souvenez?

« Étienne aujourd'hui l'aime, non plus seulement comme un frère dévoué, et malgré la différence de leurs âges, — elle est de quelques années son aînée, — il lui demande d'être sa femme! Pour moi, elle hésite à consentir parce qu'elle sait bien le mal qu'elle va me faire...

« Lui, à jamais entre nous, je ne peux pas le supporter, je ne veux pas qu'il me l'enlève! Cette pensée me rend folle. Elle juge que, maintenant, je suis à peu près guérie, que bientôt je pourrai peut-être créer mon propre avenir. Alors elle estime ne m'être plus indispensable; elle devient comme les autres femmes à qui il faut leur part de bonheur... Cette part, c'est vrai, elle ne l'a pas eue, sa jeunesse a été triste, puisqu'à vingt-trois ans à peine, elle était veuve et

dès lors a vécu écrasée de soucis, de responsabilités...

— A cause de vous, surtout, Jocelyne, dit doucement Sylvie, en qui le sens de la justice était intransigeant.

— A cause de moi, soit, mais non par ma faute, coupa Jocelyne, durement. Je le lui ai rappelé tandis que je pensais... ce qui est la vérité aussi ! Nous, les enfants, nous sommes des monstres d'égoïsme par la foi absolue que nous avons dans le cœur de nos mères qui semblent nous appartenir toutes, comme nous sommes à elles toutes, tant nous mettons haut leur cœur et leur dévouement... Hélas ! je le sentais bien, mon adoration ne lui suffisait plus... Et cette pensée me rendait féroce ! Je crois qu'Étienne devant moi, si j'avais eu une arme à ma portée, je l'aurais abattu sans hésiter, dans mon besoin furieux de ne plus le voir se dresser entre elle et moi. Les paroles de maman tombaient sur mon cœur comme un fer rouge sur une plaie vive : nous étions vraiment deux adversaires se heurtant ! Mais elle me parlait avec une tendresse désespérée, moi, dominée par un besoin fou de lui faire mal comme elle m'avait fait souffrir.

D'une pauvre voix brisée qui, tout ensemble, m'exaspérait et me déchirait, elle s'efforçait de me faire comprendre ce qui s'était produit sans qu'elle l'eût prévu... Le sentiment fraternel qui les rapprochait depuis tant d'années, se transformait peu à peu, faisant qu'elle n'était plus pour lui la sœur aînée qu'elle s'imaginait être demeurée... Parce que, a-t-elle ajouté, toute la première, je l'absorbais ; la laissant toute prête au sacrifice de repousser la prière qu'il lui adressait, ayant aussi besoin d'elle, moi, guérie...

« Le sacrifice ! » Vous comprenez la souffrance que m'a causé ce mot !... Je ne sais combien de temps nous avons parlé, nos cœurs se heurtant comme des adversaires. Puis, tout à coup, nos deux visages nous ont donné compassion l'une de l'autre. Dans ses yeux à elle, il n'y avait plus cette lumière qu'Étienne seul savait y allumer et dont le rayonnement m'était si cruel ! Moi, j'ignore quel visage je pouvais bien avoir ; dans le regard de maman, j'ai aperçu cette expression anxieuse que je lui avais vue tant de fois quand elle était tourmentée pour moi. Elle est redevenue très calme, mais son visage altéré me rappelait une *Pieta* que j'avais

tant aimée dans une église italienne ; et j'ai tressailli de l'entendre dire très doucement :

« — Plus tard, chérie, quand nous serons l'une et l'autre moins bouleversées, nous recauserons de tout cela. Ce soir, il faut nous reposer... »

« Et j'ai pu répondre :

« — Oui, c'est cela, mère... A tête reposée, nous reprendrons cette conversation très émouvante. »

« Son bras m'a enveloppée, ses lèvres se sont posées sur mon visage. Il demeurait de pierre... Alors, elle est sortie.

« A-t-elle pu dormir? Moi, pas un instant...

Pitoyable infiniment, Sylvie qui ne la comprenait que trop, glissa son bras sous celui de Jocelyne qu'elle sentait trembler d'angoisse ; et elle lui murmura avec une douceur d'accent dont sa propre mère l'eût crue incapable :

— Jocelyne, pour trouver la force d'accepter, pensez à la joie dont vous êtes dispensatrice à votre tour. Pour l'amour de votre mère, afin de reconnaître tout ce qu'elle vous a donné ! Je crois..., je suis sûre que c'est pour vous un devoir strict...

Mais la tempête soufflait si violente dans

l'âme bouleversée de Jocelyne, qu'elle écrasait toute résignation.

— A cette heure, Sylvie, vous me demandez l'impossible... Ma propre souffrance me torture égoïstement à me rendre folle! et laisse vivre en moi la seule soif d'y échapper!... à n'importe quel prix!

Les lèvres de Jocelyne se crispèrent pour arrêter les vaines paroles. Et Sylvie essaya encore de dire, apaisante :

— Eh bien, laissez passer ces premiers moments si cruels... pour vous deux. Tantôt nous sortirons ensemble... Ensuite vous serez peut-être plus calme et pourrez mieux causer avec votre mère.

— Sortir avec vous! Quelle compagne vous auriez en moi!

Mais elle ne refusa pas.

XIX

La quiétude de M. Daubert eût été bien altérée, s'il avait pu mesurer à quel point manquaient à Jean-Noël les répétitions finies ; et surtout constater l'emprise exercée sur lui par l'insaisissable Sylvie dont la présence semblait lui être devenue nécessaire, comme l'eau vive à un être altéré. Aussi, lui-même, voyant que ce jour-là son travail, cependant très intéressant, ne l'avait pas distrait d'elle, en promenade avec Jocelyne, il avait pensé, dans un sursaut de prudence :

« Diable ! je ferais peut-être bien de regagner Paris, si je ne veux achever de me laisser ensorceler par cette redoutable et délicieuse petite Sylvie. »

Et, conscient de n'avoir fait en cet après-midi solitaire, aucune bonne besogne, il reprit le chemin du Palace avec la soif de retrouver la présence désirée et l'espoir qu'à l'heure

du thé, il aurait la jeune fille pour lui seul, sa mère ayant entraîné Mme Contal dans une ultime excursion.

D'un pas vif, il entra au Palace et, tout de suite, il fut frappé par l'animation inaccoutumée qui régnait dans le hall ; le portier pérorait affairé et semblait inspecter la route où cependant nulle voiture ne se montrait qui pût exciter l'attention. Instinctif, Jean-Noël interrogea légèrement :

— Qu'est-il donc arrivé? Vous avez l'air préoccupés, ici?

— C'est que Mme Albret est déjà venue plusieurs fois un peu inquiète parce que Mlle Jocelyne, sortie depuis le déjeuner, ne rentre pas.

— Mais n'est-elle pas avec Mlle Herblay?

— Oui, monsieur.

— Eh bien?

— Ces demoiselles sont parties disant qu'elles allaient faire un petit tour en auto et elles ne sont pas encore de retour. Mme Albret s'agite... Heureusement que Mme Contal n'est pas rentrée d'excursion et ne sait rien encore.

— Qui conduisait?

— Je crois bien que c'est Mlle Jocelyne,

elle le fait toujours quand elle va en promenade avec Mme sa mère. Seulement il paraît que Mlle Jocelyne n'était pas très bien, aujourd'hui. C'est vrai qu'elle avait bien mauvaise mine, les yeux brillants comme si elle avait la fièvre. Pourvu qu'elle n'ait pas été malade en route? Voilà l'après-midi avancé et ces demoiselles avaient dit qu'elles seraient de retour pour le thé de quatre heures.

Loquace, le portier enfilait ses explications, les yeux toujours fixés sur la route que Jean-Noël lui aussi se prenait à considérer avidement.

— De quel côté sont allées ces demoiselles?

— Nous l'ignorons, monsieur. Elle n'ont rien dit à ce sujet.

— Mais au garage, on est peut-être plus renseigné?

— Je ne crois pas, monsieur. En tout cas, Mme Albret n'en a rien dit quand elle en est revenue après s'être informée. Cette pauvre dame fait pitié ! elle est si tourmentée !

Jean-Noël lui aussi commençait à l'être. Dans l'incertitude, toutes sortes de possibilités se présentaient. Et peu à peu, l'inquié-

tude l'envahissait, étreignante à la pensée que Sylvie était conduite par une créature impulsive et nerveuse ; elle-même ne connaissant rien à la direction d'une auto. A ce moment, dans le hall même, reparaissait Mme Albret, les traits si altérés que tout à coup, ils accusaient le poids des années d'ordinaire invisible. A la vue de Jean-Noël elle eut une exclamation qui était un cri d'angoisse.

— Eh bien ! aucunes nouvelles encore? Quel supplice ! Monsieur Daubert, vous rentrez... Vous n'avez rien appris? Mon Dieu, où ces petites sont-elles allées? Jocelyne est bon chauffeur, en général, mais aujourd'hui, elle n'était pas bien quand je l'ai laissée partir, je pensais que la société de Sylvie lui serait bienfaisante. Pourvu qu'elles n'aient pas eu quelque accident !

Désespérément, elle tordait ses mains serrées, elle toujours si maîtresse d'elle-même ; et son émoi avivait l'anxiété de Jean-Noël. Il eut la vision brusque du radieux visage, du corps souple, tout à fait défigurés, glacés, que jamais plus, peut-être, il ne reverrait dans leur éclat juvénile.

Rapidement, il jeta :

— Je retourne au garage, peut-être y a-t-on appris quelque chose? Tout simplement, il s'agit sans doute d'une panne qui les aura retardées. Ne vous désespérez pas ainsi, madame.

— Oh! oui, allez vite.

Mais au garage, la brutale évidence étouffa l'espoir auquel il s'accrochait : les jeunes filles n'avaient pas reparu; d'elles, on ne savait rien. Alors, il fut écrasé par son impuissance, et, incapable de supporter l'inaction devant cet inconnu qui ne finissait pas. Se refusant à revenir au Palace où il retrouverait la détresse de Mme Albret, il se lança sur la grand'route qui ramenait à Bex. Déjà, peu à peu, le crépuscule de septembre l'embrumait.

Pas d'autos en ce moment sur la route, mais une mince silhouette qui le secoua d'un sursaut. Cette silhouette grandissait dans une rapide approche.

Tout à coup, il fut sûr! Cette silhouette, c'était celle-là même de Sylvie. Il n'en pouvait douter! Il reconnaissait la forme svelte, le pas ailé, les cheveux roulés sous le feutre clair... Mais pourquoi était-elle là, à pied, sans Jocelyne?

Il jeta un appel qui résonna dans l'air fraîchi ainsi qu'un cri, un cri de délivrance ! Une joie montait en lui dans un irrésistible flot, où il sentait sa fièvre s'apaiser soudain.

— Sylvie, c'est bien vous, n'est-ce pas? Méchante enfant, où vous cachiez-vous? Pourquoi n'êtes-vous pas avec Mlle Albret? C'est absurde, c'est criminel, de tourmenter ainsi vos amis ! très mal... Je suis furieux contre vous.

Les mots qu'il ne mesurait pas jaillissaient au hasard, hachés par l'espèce de colère que sa sécurité retrouvée exaspérait en lui, au souvenir des minutes abominables qu'il venait de vivre... Une joie folle, oui, vraiment folle, bondissait en son âme de la voir devant lui saine et sauve, lui abandonnant l'ardente lumière de ses prunelles où il y avait quelque chose d'indéfinissable... non pas seulement la surprise de l'accueil qu'elle recevait.

Oui, c'était bien elle, non son fantôme ! et, en cette minute, il fallait à Jean-Noël un rude effort de volonté pour ne pas la saisir entre ses bras comme un trésor perdu, soudain retrouvé, meurtrissant sous sa bouche le visage que tout son être appelait.

Comme si une lassitude, soudain, l'écrasait, maintenant qu'elle n'était plus seule, sur le talus de la route, elle s'était assise, l'écoutant marteler :

— Comment êtes-vous seule sur cette route? Pourtant, vous êtes partie avec Jocelyne?

— Oui, nous avons même quitté le garage ensemble ; mais à peine sorties de Bex, Jocelyne a arrêté l'auto, elle ne voulait plus m'emmener, disant que la solitude seule lui ferait du bien. Je l'ai suppliée de me garder ou de faire une simple course à pied, comme nous avions décidé ce matin. Je ne comprenais rien à ce caprice subit. Et puis, quelque chose m'effrayait dans son allure, sa voix, la fièvre de ses yeux ; mais mon insistance n'a servi qu'à exaspérer son opiniâtreté, à lui faire mal, je le voyais bien.

« Alors, vaincue, me craignant indiscrète, j'ai cédé et nous sommes descendues. Aussitôt elle s'est calmée, et, presque, m'a souri ; tout de suite prête à remonter dans l'auto, mais avant, d'un brusque élan, elle m'a embrassée.

— « N'ayez pas cet air effrayé, Sylvie, je vous assure que je suis dans mon bon sens

et agis pour le mieux, sachant ce qu'il faut... Vous avez été très bonne pour moi, merci, tout sera bien. »

« Elle a sauté dans la voiture, la mettant en marche d'une allure si folle que je n'ai pu m'empêcher de lui crier :

« — Vous n'allez pas être longtemps, n'est-ce pas? »

« Et sa voix était déjà lointaine pour me répondre :

« — Bien sûr, je n'irai pas loin, soyez tranquille ! »

« Tranquille, je l'étais si peu, Jean-Noël, l'auto disparue en flèche, que, sans réfléchir, je me suis lancée vers le village de la *Vierge au Chêne* que, ce matin, nous avions choisi comme but.

« A pied, il était plus loin que je ne me le figurais. C'est pourquoi je rentre si tard! Jocelyne, d'ailleurs, n'y avait pas paru; et aussitôt, j'ai repris la route de Bex, ignorant où la chercher. Vous savez maintenant ce qu'elle est devenue, racontez-moi, vite! Elle est rentrée, n'est-ce pas? Oh! vous ne répondez pas !... vous n'allez pas me dire cette terrible chose qu'elle n'est pas rentrée?

Son récit, elle le lui avait jeté en mots

haletants, sa marche déjà reprise. Comme il ne répondait pas, elle l'arrêta net, les prunelles agrandies par une telle épouvante qu'il dit, dominé par la seule pensée de la calmer :

— Sûrement, elle doit l'être à cette heure... heureusement pour l'inquiétude de sa mère.

— Oh! oui, je comprends, mon Dieu, mon Dieu! Oh! pourquoi lui ai-je cédé! l'ai-je laissée partir seule!

— Heureusement vous avez cédé, gronda-t-il entre ses dents.

L'entendit-elle? De nouveau, elle avançait, en courant presque sur la route, vers Bex, sans s'apercevoir même qu'elle, si indépendante, laissait son bras sous celui de Jean-Noël, comme il l'y avait glissé.

Sous la porte fleurie du Palace, des groupes stationnaient et, tout de suite, ils surent que Jocelyne n'était pas encore de retour.

Broyée, Mme Albret était là, appuyée contre le pilier enguirlandé de roses et, près d'elle aussi, se tenait Suzanne Contal, rentrée d'excursion et qui venait d'apprendre l'absence des deux jeunes filles. Un cri leur échappa quand Sylvie, tout à coup, apparut seule.

— Jocelyne!... Où est Jocelyne!

— Elle revient en voiture, murmura instinctivement Sylvie devant le visage désespéré de la mère.

Cette fois, Mme Albret n'eut pas un mot ; mais ses mains se joignirent plus étroitement encore et elle recommença la douloureuse attente.

. . . . . .

Le jour était mort quand elle sut enfin. Des automobilistes apportèrent des nouvelles apprises par hasard. En revenant vers Bex, sur la route en corniche dressée au-dessus du *Val-Fleuri*, au sortir de la forêt, ils avaient aperçu, près du viaduc, une auto à demi renversée qui semblait avoir heurté un arbre de la route ; et, par terre, le corps d'une femme, la tête ensanglantée, la jambe et un bras brisés, qu'ils ramenaient inerte mais vivante encore, semblait-il.

. . . . . .

Dans la nuit seulement, Jocelyne reprit connaissance, mais dans le délire de la fièvre elle livra le secret que sa volonté était résolue à taire. C'est volontairement qu'elle avait lancé la voiture contre l'arbre dressé à l'entrée du viaduc, dans une soif irrésistible d'échapper pour jamais à une douleur arrivée

à son paroxysme. Sa résolution prise, elle avait repoussé la présence de Sylvie pour obtenir la solitude qu'elle voulait.

Dans le silence de la nuit, Mme Albret apprit la vérité qui la crucifiait, mais ni elle ni Jocelyne n'en parlèrent que plus tard, bien plus tard... quand l'apaisement s'était fait.

Après que Jocelyne demeurait encore dans son lit, recevant les soins tendres de sa mère, elle lui avait soudain murmuré, les yeux fixés sur le visage meurtri par la griffe de l'épreuve :

— C'est bon, maman, de te retrouver, et de n'être pas morte ! Mais il faut, chérie, que je te revoie comme tu étais avant mon accident.

Un imperceptible silence, puis Jocelyne avait fini :

— Dès que je serai plus forte, tu écriras à Étienne de venir. Je suis sûre que lui seul te rendra comme je veux te revoir.

Et ses lèvres burent les larmes qui jaillissaient tout à coup des paupières abaissées de Mme Albret.

XX

Après cette soirée lourde d'émotions pour certains hôtes du Palace, le repos de la nuit fut troublé par la pensée de l'accident — ce fut tout de suite le terme adopté — dans lequel avait failli périr Jocelyne Albret.

Tout le premier, Jean-Noël dormit mal, très mal, agité de cauchemars qui l'éveillaient brusquement, les nerfs crispés ; puis il retrouvait la conscience de la réalité qui lui criait que sa crainte n'avait plus d'objet.

A quelques mètres de lui, sous le toit du Palace, dormait, sans doute, cette petite Sylvie pour laquelle, la veille, il avait éprouvé une angoisse affolée et imprévue... La certitude, tour à tour, l'en exaspérait comme une menace et le pénétrait d'une allégresse absurde, telle l'approche d'un bonheur inouï ; et il en attendait la réalisation, les lèvres avides et la pensée rebelle, devant la perspec-

tive de liens dont il avait soudain la révélation.

« Quel individu nerveux je suis parfois, pensa-t-il, quand, au matin, il ouvrit décidément les yeux devant le triomphant réveil du jour. Cette enfant m'a fait perdre hier tout bon sens. »

Soit. Mais ce bon sens, l'avait-il bien retrouvé quand il éprouva, si forte, l'impression d'une délivrance à se dire :

« Je n'ai plus à craindre pour elle. Dans quelques heures, je vais la retrouver ainsi que je la veux, telle qu'elle était hier, toute mienne, elle, si farouche gardienne de son intimité. »

Et elle lui apparaissait comme une proie tentatrice autour de laquelle son désir rôdait tout bas, violent et sincère, devant lequel sa ferme sagesse protestait. Il pensait :

« Heureusement, je pars demain avec ma mère. Loin d'elle je verrai mieux comment souffle le vent. »

Ce matin-là, en tout cas, il soufflait en tempête, avivant une soif de goûter la présence qui le grisait. Mais bien peu, et bien mal, il lui semblait accordé d'en jouir dans cette matinée de septembre. Sylvie était invisible, cloîtrée près de Jocelyne, car elle

avait offert son aide dévouée à Mme Albret. Comme si le fait d'avoir, la veille, cédé à la volonté de Jocelyne, en la quittant, l'eût rendue responsable de l'événement qui avait suivi.

Il put la joindre seulement au moment du déjeuner, à l'entrée de la salle à manger où elle attendait Mme Contal.

Il saisit la petite main aussitôt venue vers lui ; et alors sa nervosité s'apaisa net au contact de la chair parfumée que sa bouche frôlait avidement.

— Bonjour, put-elle tout juste lui jeter.

Elle avait l'air heureux et dans ses prunelles luisait la même mystérieuse clarté qui l'avait frappé la veille, quand il s'était avancé vers elle sur la route, bouleversé par la joie de la retrouver soudain...

Mais Mme Contalarrivait ; il fut bien obligé de s'éloigner pour aller rejoindre sa mère qui gagnait déjà leur table.

Ce même jour aussi, partait Maryse, qui jusqu'à la dernière heure, prodiguait son sourire évocateur de discrètes promesses, en enveloppant la blessure de ses rêves déçus... Non pas morts, peut-être susceptibles de ressusciter, car, après tout, elle comptait bien

s'arranger pour retrouver à Paris Jean-Noël, si jaloux fût-il de sa liberté ; et, faute de mieux, Hugues de Pradon.

Sans plus, elle put adresser un rapide adieu à Jean-Noël ; lui-même happé par les insipides questions de bagages, la surveillance des préparatifs de l'auto dans laquelle il ramenait sa mère.

A mesure que les minutes fuyaient, stupidement remplies, une colère impatiente envahissait Jean-Noël devant la persistance de la malchance acharnée contre lui, rendant impossible ce jour-là qu'il pût jouir, avant le départ tout proche désormais, de la présence de Sylvie rentrée de nouveau dans l'appartement de Mme Albret.

A la fin de l'après-midi, comme, après de fastidieuses courses de la dernière heure, il rentrait, exaspéré, par cette allée des Tilleuls qui lui plaisait entre toutes, il tressaillit de voir, tout à coup, surgir Sylvie qui grimpait par le petit sentier de chèvres... Pourtant elle ne pouvait savoir que, soudain immobilisé, il se trouvait sur la route, la regardant apparaître, tel un rai de soleil déchireur d'une nuée. Il l'attendait, dans cette allée même où il avait marché près d'elle dans le midi

éblouissant, le jour que la bienheureuse messe de charité avait décidé de leur rapprochement.

Le dernier écho de sa furieuse impatience vibrait encore dans sa voix, quand il lui jeta, l'attirant des deux mains, à l'orée du sentier :

— Ah ! enfin ! Voilà que vous daignez vous laisser approcher. Il est temps, vous n'avez pas l'air de vous douter, ingrate créature, que, hier, vous ayant crue perdue, blessée, morte, que sais-je? je suis encore tout endolori et mérite un peu, moi aussi, d'être pansé par un cœur secourable.

Elle lui sourit et une clarté illumina son petit visage de sphinx, tandis qu'elle considérait le large horizon épandu devant son regard. La féerie splendide du couchant flambait derrière le jet aigu du clocher, ruisselait sur le velours de la forêt marbrée d'ombres rousses, au-dessus des plaines qui se voilaient, enserrant les toitures rouges de la petite ville.

Lui, ne voyait rien que Sylvie qui disait avec une sorte de malice caressante :

— Certes oui, vous méritez bien un chaud remerciement ; car, j'en suis sûre, vous avez eu presque peur pour moi !

— « Presque? » Pourquoi cette méchante restriction? Pourtant vous n'êtes pas coquette.

— Que sait-on? Peut-être à ma manière, je le suis aussi ; mais une chose certaine, c'est que ce n'est pas à la façon de Maryse. Par-dessus tout, j'ai, à en devenir gênante, un besoin absolu de sincérité, chez moi et chez les autres.

— Oui, je sais...

Et les yeux de Jean-Noël l'enveloppaient d'un regard qui ressemblait à une prise de possession.

— Je sais, et c'est pourquoi, Sylvie, vous êtes une des créatures les plus précieuses, vu leur rareté, que j'aie jusqu'ici rencontrées. Ma mère exceptée. Donc, je vous en prie, ne parlons plus de Maryse, elle n'existe plus pour moi.

L'accent du jeune homme était léger, presque impatient ; comparable au geste avec lequel on repousse un bibelot quelconque, devenu inutile. Les prunelles de Sylvie se levèrent sur lui avec leur mystérieuse expression : pensives, un peu dédaigneuses, mais lumineuses aussi, d'une lueur d'aurore...

— Oui, je comprends, elle est partie ce

matin. Vous n'auriez pas parlé ainsi il y a trois semaines, quand le sortilège de la musique n'avait pas ressuscité, si puissant sur vous, plus fort que son charme à elle. Pauvre Maryse, elle a dû quitter Bex sans bien comprendre pourquoi, tout à coup, elle avait cessé de vous paraître attirante. Vous avez sans doute sur la conscience de l'avoir déçue.

— Parce que?...

— Parce que, à votre façon d'être près d'elle, sans orgueil, elle pouvait penser vous avoir bien conquis.

— Par l'art raffiné de sa conquête, que je jugeais à sa valeur?... Depuis ma tendre enfance, je connais le jeu de la « pêche » qui m'amusait très fort quand j'étais gosse. Maintenant je suis grand, mais encore un gosse, malgré les années, sur certains points. Mes pareils et moi, nous acceptons de très bonne grâce des jolies filles expertes ce qu'elles vous offrent, sachant la valeur du jeu et le prenant pour ce qu'il vaut. Aujourd'hui, les filles du monde averties — je ne parle que de celles-là — savent à merveille ce que c'est qu'un flirt, ses lois, ses avantages, ses risques, conscientes de ce qu'elles et nous-mêmes y mettons. Puis, quand le jeu

a perdu sa séduction, nous nous séparons sur un courtois salut et passons plus loin à quelque autre flirt.

— Ce n'est ni bien joli, ni bien propre, ni délicat, fit Sylvie, d'un ton si convaincu qu'il en fut saisi, effleuré par une légère contrition, surtout mordu par la crainte d'avoir été trop franc devant cette Sylvie qu'il savait jalousement éprise de sincérité.

— Ne prenez pas cette mine sévère, Sylvie ; je l'avoue, je ne suis pas plus un saint que la foule de mes frères, et nos plus séduisantes partenaires savent très bien à quoi s'en tenir. Mais nous sommes autrement exigeants, c'est vrai, sur la valeur de celles à qui nous pouvons être tentés de livrer à jamais notre vie. J'avoue, pour ma part, que je n'amènerai jamais à ma mère une femme qu'elle ne puisse désirer comme sa fille. Tout de même, si fragile que je sois, je puis en être convaincu. Vous me croyez, n'est-ce pas vrai? Sylvie, maintenant que nos bienheureuses séances musicales ont culbuté entre nous la barrière à travers laquelle nous cherchions à connaître notre « moi » intérieur. Avec quelle joie, je pense que nous pourrons les recommencer un peu dès que,

bientôt, je reviendrai à Bex, un instant, ma mère réinstallée aux « Ifs ». Je désire, en paix, revoir ici ma partition, et il faut que je la relise avec vous... si vous voulez bien le permettre, avant de la soumettre à l'autorité qui décidera de son sort. Et puis, j'ai à vous montrer des études écrites ici.

Sylvie ne répondit pas aussitôt, puis, lentement, elle dit :

— Quand vous reviendrez, sans doute, je serai partie.

Il bondit :

— Partie? Mais Mme Contal m'a dit être décidée à passer encore quelques semaines à Bex?

— Oui, elle en avait l'intention... Seulement elle est rappelée par des invitations pressantes dans le Midi. Et moi, je suis attendue et réclamée à N...

— Pour une date prochaine?

Brusquement, il interrogea, s'arrêtant net au milieu du sentier où s'apaisaient les flammes du couchant.

— Attendue? Réclamée? Vous êtes fiancée?...

Elle fit un geste négatif, amusée de la supposition imprévue :

— Oh! non! je ne suis pas fiancée!

Lointaine, dans son souvenir, surgissait l'image de Philippe... Oui, si elle l'avait voulu, elle eût pu être, c'est vrai, en cette fin d'été, attendue par la ferveur d'un fiancé...

Comme elle n'avait pas tout de suite répondu, Jean-Noël arrêta sur elle des yeux qui questionnaient impérieusement et devinaient, sur le visage expressif, une pensée qu'elle ne livrait point.

Pour l'obliger à parler, il répéta :

— Dites-moi que vous n'êtes pas fiancée? Que vous n'allez pas vous enterrer à N...? C'est impossible, vous y péririez d'ennui...

— Non, parce que j'y retrouverai la chère grand'mère que j'aime infiniment, par-dessus toute autre créature.

Était-ce encore la stricte vérité?

— Je vous ai parlé de grand'mère bien des fois. Vous devez déjà la connaître un peu, vous savez pourquoi je l'admire tant. Elle est bonne comme votre mère et elle a cette âme très haute, déjà élevée vers le plein ciel, des pauvres créatures qui ont beaucoup souffert. Elle m'appelle sa « petite Joie »

et, depuis trois mois, je l'ai quittée. Il faut, oh! oui, *il faut* que je retourne enfin vers elle qui avait bien voulu me « prêter » à marraine. Et la pensée du bonheur que je vais lui apporter en revenant, emporte mon regret de voir fini le bon temps de Bex.

— Vous vous y êtes plu?

— Oui, pour moi, il a passé si vite... Les gens d'expérience ont bien raison de dire que tout ce qui finit est court... Depuis que j'ai quitté N... ma vie intérieure a été intense, comme je l'aime! âme, cerveau...

— Cœur aussi?

Elle ne répéta pas le mot et continua seulement :

— Tout a reçu sa part.

Il interrogea, cherchant la révélation que les lèvres lui dérobaient :

— Vous avez aimé nos séances de musique? A moi aussi, elles ont été si précieuses que je peux accepter de vous voir partir, seulement parce que j'ai bien l'espoir que nous les reprendrons à Paris et bientôt! Votre marraine vous a adoptée pour sa fille; elle aussi, à son tour, elle vous réclamera de nouveau.

— A Paris, elle n'a pas besoin de moi;

je crois que je la gênerais bien vite dans son existence indépendante, si remplie ! Sauf imprévu, je pense que je resterai à présent près de grand'mère, m'appliquant de mon mieux à la dédommager de ses trois mois d'isolement. Sans doute, bientôt, nous aurons besoin l'une de l'autre...

Elle s'arrêta de nouveau, isolée une seconde, dans son jardin secret. Elle pensait à sa mère, à M. le trésorier..

Jean-Noël ne pouvait savoir et n'avait pas le droit d'interroger. D'ailleurs, tout de suite, elle finissait, les lèvres tout à la fois mélancoliques et gamines, mais un pli les soulignait lui donnant tout à coup une gravité inconsciente.

— D'ailleurs, je pense qu'il n'est pas bon pour moi de mener une existence si différente de celle qui, selon les perspectives, m'est réservée dans l'avenir.

— Dans l'avenir? Qu'en savez-vous? Quoi que vous disiez, votre marraine sûrement vous redemandera vite et vous reviendrez... Je le *veux*, je vous en supplie... vous reviendrez, envoyée par la tendresse généreuse de votre grand'mère qui, toujours oublieuse d'elle-même, vous renverra près de nous, si elle juge

qu'à Paris, vous devez trouver le bonheur.

— Ma mère ne me laisserait plus repartir, bien qu'elle n'ait pas, elle, autrement besoin de ma présence ; mais elle m'aime, à sa manière, et n'accepterait pas de me voir l'abandonner pour marraine.

Les traits de Jean-Noël prirent leur expression impérieuse :

— Tant pis pour elle, — pardon de mon irrévérence ! — si elle n'a pas su vous envelopper assez étroitement de tendresse, pour que ceux qui désirent votre présence ne puissent vous saisir et vous garder.

Sylvie tressaillit toute, sans tourner la tête vers lui. Son regard s'enfuyait vers le large horizon qu'envahissait la brume diaphane, mais une soif éperdue d'être désaltérée brûlait soudain ses lèvres.

— Chut, ne parlez pas ainsi, murmura-t-elle. Il ne faut pas. Je ne mérite pas que vous me traitiez comme Maryse !

Il se pencha, jeté vers elle d'un élan souverain.

— Vous ne permettez pas que je vous demande de partager avec moi le cœur si chaud de ma mère? qui, je le devine, est prête à vous l'ouvrir...

— Votre mère, peut-être oui, elle est si généreuse, soigneuse avant tout de vous donner ce que vous demandez ! mais aussi, il y a votre père. Bien mieux que moi, vous connaissez ses projets quant à votre avenir... Son désir d'être dédommagé de ce qu'il appelle sa déception. Je suis plus exigeante que la musique..., je n'accepterais d'entrer chez vous que sur sa demande, la porte large ouverte... Et aussi, Jean-Noël, j'ai peur de vous ! Je pense à ce que, demain peut-être, vous pourriez regretter d'avoir dit : parce que vous subissez encore l'enchantement de tout ce qui nous a rapprochés un moment, mais pourrait vous paraître un obstacle dans l'avenir que vous jugiez devoir être le vôtre, il y a peu de temps. Et vous le savez aussi bien que moi !

Jean-Noël écoutait stupéfait et meurtri d'entendre la jeune voix prononcer, de son accent convaincu, ces paroles décevantes qui révoltaient ce qu'il y a de meilleur en lui, culbutant son besoin avide de liberté, sa terreur des entraves et des responsabilités.

— Sylvie, vous ne voulez pourtant pas dire que je n'ai pas su vous attirer, me faire

aimer de vous, que vous me jugez trop mal pour me confier votre vie...

— Je n'ai jamais pensé ces sortes de choses, dit-elle faiblement. Ses lèvres tremblaient un peu...

Désespérément, elle précisa :

— La vérité, c'est que vous êtes bien trop riche pour moi..., le temps des contes de fées est fini ! Je sais ce que le monde dirait, et je ne peux l'accepter !

Presque en colère, il articula :

— Trop riche ! C'est mon père qui est riche, pour parler comme vous, pas moi ! Vous savez bien, d'ailleurs, le cas que je fais de cette fameuse richesse !

Cette fois, elle se tourna vers lui. Le visage radieux était résolu et tendre, et sa main effleura le bras de Jean-Noël...

— Je vous en prie, soyez sage pour notre bonheur. Demain, vous partez avec votre mère ; aux Ifs, vous pourrez causer avec elle, avec votre père, réfléchir loin de moi... Alors vous discernerez qui de nous deux voit juste... S'il est mieux que nous restions seulement des amis, de très bons amis, incapables de nous oublier, comme l'indique la sagesse selon le monde... Ou bien vous viendrez me

chercher, si grand'mère veut bien vous donner sa petite Joie sans en trop souffrir... Et puis, et puis, maintenant, rentrons vite ! Il doit être très tard !

Il haussa les épaules.

Juste à ce moment, de l'église, tintait la cloche de l'angélus, toute vibrante dans le ciel obscurci où pointait une première étoile.

— Bah !... Oui, peut-être, nos mères nous ont attendus ; mais elles sont si bonnes qu'elles nous pardonneront !

Et sa bouche brûla de baisers les mains que, seules, il osait encore saisir.

XXI

UN PEU PLUS AVANT DANS LA SAISON FINISSANTE.

à N...

Protégée par son masque de sereine douceur, sans trahir le frémissement joyeux que sa volonté maîtrisait, Mme Herblay mère attendait chez elle la jeune voyageuse que tout son cœur appelait, après les longs jours de séparation dont nul n'avait pu mesurer l'épreuve, pour elle demeurée absolument solitaire.

Mais combien peu elle avait profité de l'enfant depuis son retour, Mme Lucienne s'étant tout de suite montrée soucieuse de reprendre possession de ses droits et de son autorité maternelle... Tant et si bien que sa belle-mère désireuse d'avoir *plus et mieux* que les hâtives visites qui lui étaient oc-

troyées, avait fini par demander que Sylvie lui fût enfin confiée le jour que sa mère consacrait à ses visites de rentrée d'automne.

Un peu confuse, Mme Lucienne s'était inclinée devant ce « désir bien naturel », avait-elle reconnu.

C'est pourquoi, attentive, Mme Herblay écoutait les rares bruits qui animaient le silence des rues désertes. Puis, tout à coup, une sonnerie haletante, joyeuse, du timbre, auquel répondit le pas lourd d'Amélina allant vers la porte... Des exclamations de la vieille servante :

— Ah ! Dieu bon ! la voilà enfin notre demoiselle ! Quelle bonne mine elle a ! M'est avis qu'elle est encore plus jolie qu'au jour où elle nous a quittées !

De cela, Mme Herblay eût été bien en peine d'en pouvoir juger... Tout juste, elle avait pu entrevoir un petit visage éblouissant de fraîcheur et de joie qui cherchait sa caresse, entendu la voix chaude lui murmurer :

— Oh ! grand'mère ! quelle joie de nous retrouver seule à seule, comme j'aime... de pouvoir enfin ! mieux que par lettre, jeter mon cœur dans le vôtre... Il y a si longtemps

que je n'ai pu le faire. Il me semble que depuis des siècles, je vous ai quittée ! Vous retrouver, c'est encore meilleur que je ne l'espérais !

Et plus étroitement, Sylvie se serrait contre le cœur si absolument plein d'elle ; comme avant le départ pour Bex, le sien était tout entier donné à Mme Herblay... Tout entier... encore?

Aujourd'hui, les premières paroles de sa grand'mère ressuscitaient l'image d'un maigre et brun visage, brûlé par des yeux de flamme, ardents, volontaires et amoureux qui la faisaient frémir d'un bonheur inouï, jadis inconnu, dont elle était pénétrée toute. Et, tressaillant, elle retrouvait sur ses cheveux délivrés du chapeau envoyé au hasard sur le tapis, la bonne caresse des jours anciens, tandis que la douce voix fatiguée s'exclamait :

— Et maintenant, petite chérie, vite, entamons le cours des récits. Tu as revu sans trop de regrets ta vieille province? Je sais que, pour te souhaiter la bienvenue, ta mère t'attendait à la gare avec les petits.

— Plus, M. le trésorier, flanqué, à mon intention, de violettes embaumantes.

Sylvette s'arrêta court. Une ombre avait

tout à coup voilé l'éclat radieux de son visage. Mme Herblay la considéra soucieuse et questionna :

— Ta mère n'a pas été contrariée que tu l'abandonnes aujourd'hui à cause de moi?

— Contrariée? Pourquoi?... J'ai, au contraire, l'impression qu'elle n'était pas autrement fâchée de se retrouver en pleine liberté comme à Paramé, sans devoir promener derrière elle, à la façon d'une dame d'honneur, la grande fille, un brin encombrante, qui constate, un peu effarée, l'évidente admiration de M. le trésorier à son égard. Vraiment il la considère comme papa autrefois! et cela m'a semblé très... douloureux!...

Soudain, la voix de Sylvie résonnait presque dure, tandis qu'elle finissait :

— Certes, cette admiration, je la comprends! Jamais maman ne s'est montrée plus en beauté. J'en ai été frappée dès que je l'ai aperçue à la gare, habillée à ravir, les joues délicatement frottées de rose, juste à point, les yeux brillants, ses lèvres souriantes, entr'ouvertes par les propos qu'elle déversait, joyeuse, sur M. le trésorier qui tenait la main de Claude, Martine pendue à son bras.

Ainsi groupés, ils avaient un tel « air fa-

mille », que si je ne m'étais, à temps, raidie de toute ma volonté, j'aurais, au lieu de sourire, ridiculement éclaté en sanglots pour célébrer mon retour, tant j'avais la sensation de voir se dresser le fantôme de père, qui, peut-être, lui aussi près de moi, voyait et comprenait...

D'un jet, Sylvie s'était levée frémissante, et ses prunelles sombres plongeaient passionnément dans le regard triste de Mme Herblay qui, la voix lente, répondait :

— Les morts sûrement sont plus indulgents, plus généreux que nous. Tu es toujours excessive, ma Sylvie. Dans l'infini où ton père est entré, les mesquines jalousies de la terre ne doivent plus exister. Je pense que si son pauvre cœur est demeuré vivant, il est heureux parce qu'il aimait ta mère pour elle-même, avant tout ; il est heureux qu'elle connaisse de nouveau les joies qu'il ne peut plus lui donner !

— Grand'mère, vous espérez, vous croyez qu'il ne souffre pas de se voir remplacé si vite et si facilement?

Sylvie serra les lèvres pour retenir les vaines paroles qui se pressaient sur sa bouche. Pour qu'elle les articulât, trop proche était

le souvenir du drame poignant qu'elle avait vu se jouer entre Jocelyne et sa mère. Elle ne pouvait oublier les conseils de renoncement avec lesquels elle avait, si sincère, tenté d'endormir le désespoir de Jocelyne. Mais il est plus facile de conseiller aux autres que d'accepter quand on est soi-même en jeu. Elle interrogea seulement :

— Vous ne vous doutiez pas, grand'-mère, de l'accueil que maman faisait à l'admiration de M. le trésorier.

Mme Herblay inclina la tête. La peine qu'elle dominait semblait ciseler ses traits affinés par tant de souffrances éprouvées dans sa vie déjà longue.

— Ta mère, à son retour, a été très franche avec moi ; cela était mieux pour tous et je l'en ai remerciée.

Cette fois, les mots jaillirent irrésistibles de la bouche de Sylvie :

— Sans avoir, au contraire, envie de la maudire pour la punir d'avoir été si misérablement fragile !

— Chut, chut, petite fille, tu ne dois pas parler ainsi ! Chacun donne ce qu'il peut, Sylvie. Ta mère souffrait beaucoup d'être seule ; elle ne pouvait se résigner, se sentant

encore très séduisante, à demeurer murée dans l'isolement. Vois-tu, chérie, ensemble, dans nos cœurs, nous continuerons notre culte à ton père disparu, pour lui épargner la misère des oubliés. Il ne pourrait que se réjouir de voir ta mère recherchée selon ses goûts... et par un galant homme qui lui offre l'affection, le dévouement, la protection pour elle et ses enfants...

« Et qui, de plus, est très riche », acheva l'impitoyable pensée de Sylvie. Mais la dure réflexion, ses dents serrées ne la prononcèrent pas, sa révolte domptée par la douceur de Mme Herblay ; et elle dit seulement :

— Oui, pour Martine et Claude, cette protection peut être précieuse. Pas pour moi, je n'en ai pas besoin !

— Parce que toi, je le sais, tu as Jean-Noël !

— Grand'mère, vous savez?... Oh ! qui vous a dit?...

Les mots s'étaient échappés de son cœur même en un cri d'allégresse éperdue ; et, les mains jointes, elle reprit :

— Qui vous a dit? Marraine?...

— Tu crois donc que, de loin, j'avais perdu la notion de ce qui agitait le cœur

de ma « petite »?... Que j'étais devenue incapable de deviner même ce qu'elle ne disait pas... D'ailleurs, c'est vrai, ta marraine si clairvoyante avait bien vite prévu ce qui allait arriver... et puis Mme Daubert lui avait parlé de toi...

— Oh! grand'mère, vous n'êtes pas fâchée?

— Fâchée de quoi? ma petite aimée.

— Que j'aie été si folle!... que je me sois ainsi laissé conquérir quand je me croyais si forte, si sûre de me garder... indépendante aussi longtemps que je le voudrais...

Mme Herblay sourit un peu et dit d'un accent de moquerie tendre :

— Vous étiez trop orgueilleuse, petite fille, et le ciel s'est chargé de vous rappeler que celui qui aime le danger y périra...

— Grand'mère, je ne savais pas combien ce danger est attirant et comme il est bon d'y succomber! C'était la première fois... alors j'ai un peu perdu la tête... Mais M. le curé, en toute innocence, a été le premier coupable en nous rapprochant pour sa messe... Sans y penser, lui, Jean-Noël et moi, nous avons été imprudents! Pourtant il a fallu la folie de Jocelyne pour culbuter les bar-

rières derrière lesquelles nous restions cantonnés prudemment...

— Oui, oui, je comprends. Et, petite fille chérie, achève-moi ta confession... Tu as reçu des nouvelles de Jean-Noël depuis que vous êtes séparés?

Elle secoua la tête, mais la divine foi nimbait son visage.

— Comme je le lui ai demandé, il doit vous écrire seulement après son retour à Paris. Il viendra alors causer avec vous, et vous dire s'il a le plein consentement de son père, celui plus facile de sa mère..., ce que lui-même aura décidé... librement! après notre séparation... J'avais raison, n'est-ce pas, à cause de sa gênante fortune?

— Sûrement oui... J'aurais agi comme toi, ma Sylvette.

— Alors, puisque vous m'approuvez, c'est que j'ai bien fait!

Il y eut un léger silence. Puis Mme Herblay demanda :

— Et s'il n'écrivait pas?

Sylvie ne répondit pas tout de suite. Un frémissement l'avait fait tressaillir toute. Puis elle prononça, et sa voix était devenue grave, tremblant un peu :

— Alors je verrais que je m'étais trompée dans ma foi en lui... Et j'espère que ma déception serait si cruelle qu'elle me rendrait capable d'accepter...

— Bien, dit simplement Mme Herblay, et elle contempla le jeune visage, ardent et fier.

— Donc, attendons. Mais du moins, encore ceci... Ce mariage avec Jean-Noël, tu le désires beaucoup?

— Oui, fit-elle tout bas, avec la même gravité fervente.

— Pourtant, depuis que les circonstances vous ont éloignés l'un de l'autre, tu as réfléchi? Tu as pu comprendre vers quel avenir gros de dangers tu vas?... Te demander, comme moi, une vieille femme rendue sceptique par l'expérience, si tu trouveras le bonheur que tu espères, là où tu le cherches?

— Pourquoi non? grand'mère. Oh! Pourquoi?

— Pourquoi? Parce que Jean-Noël, chérie, vit dans un milieu où le bonheur est très difficile à garder quand on l'a rencontré...

Un sourire de malice gamine glissa sur les lèvres de Sylvie.

— Oui, je l'ai chanté, « le bonheur est

chose légère ! » C'est une pauvre clarté frêle sur laquelle soufflent tous les vents.

— Toi aussi, tu les sentiras !

Elle haussa des épaules insouciantes.

— Moi? Qu'importe? Il est certain que nous vivrons dans un monde hérissé de tentations, de dangers... Je sais bien que Jean-Noël est terriblement séduisant, bien d'autres que moi le trouveront et chercheront à me le disputer. Je sais qu'il est fragile comme tous les autres ; loyalement il m'en a avertie. D'ailleurs, je l'ai vu à Bex, près de Maryse, et il rencontrera, sur sa route, bien d'autres Maryses. Je sais que pour défendre, pour garder mon trésor, *notre* amour, il me faudra faire l'abandon de ma sécurité ; que je devrai aimer Jean-Noël dans l'inquiétude, le souci constant d'être assez forte pour le retenir toujours. Et c'est très orgueilleux à moi, de croire que je serai capable d'y réussir devant des périls de tous les jours, de tous les instants même... Mais, sans doute, je suis très brave, ou très imprudente, puisque l'exemple si voisin même de marraine n'a pu me faire peur ! Je sais que tout bonheur se paye... Eh bien, cette lutte incessante, soit, je l'accepte... comme aussi le supplice

possible de ma défaite... parce que Jean-Noël, je l'aime !

— Oh ! ma folle et terrible petite-fille, murmura Mme Herblay, qui sentait sur elle les paroles de feu, montées de l'âme même de Sylvie.

« ...Pourtant, bien d'autres jeunes hommes pourraient t'offrir ce que tu désires.

— Ceux-là, sans doute, je ne les ai pas rencontrés ! Ici, ils sont prudents, calmes, raisonnables, bien trop pour ma courte sagesse... Je serais incapable de leur donner ce qu'ils attendent de moi... Ils m'ennuient. Je ne les rendrais sûrement pas heureux... Et il ne faut jamais risquer de faire souffrir, surtout en connaissance de cause ! Vous êtes de mon avis, dites? grand'mère.

— Certes oui, enfant... mais écoute encore ceci. Durant ces derniers mois, quand tu étais loin, je me réfugiais dans l'espoir que Philippe découvrirait enfin le secret de te prouver tout ce qu'il vaut et saurait alors te retenir près de nous...

— Grand'mère, Philippe est pour moi un cher vieux camarade d'enfance et je lui suis très attachée. Mais de l'amour, je n'en ai pas. Près de Jean-Noël, pour moi, il n'existe

pas, malgré ses qualités dont je sais toute la valeur et que, peut-être, Jean-Noël ne possède pas du tout ! Mais sait-on jamais pourquoi l'on aime? Ainsi, le vent souffle où il veut et culbute à son gré les pierres les plus solidement campées par la raison... Cela me semble terriblement dur de ne pas dire « oui » à ce que vous souhaitez. Mais je ne peux pas !... Je ne *peux pas* ; malgré le besoin que j'ai toujours de votre chère présence...

La voix de Sylvie se brisa. Au plus intime d'elle-même, une abominable vérité clamait que sa bouche devait taire. Si ardente que fût son affection filiale, elle découvrait une certitude qui la révoltait et l'indignait... A l'appel de Jean-Noël, elle avait la soif éperdue de répondre ; dût-elle pour le faire, piétiner au passage un cœur cependant très cher.

Parce que c'est la loi qui domine misérablement les jeunes... Et, désespérée, elle s'épouvantait que Mme Herblay pût lire en elle, craintive devant le regard pénétrant qui l'enveloppait.

A l'enfant, seule, cependant la vieille femme songeait dans son infini détachement. Elle savait trop bien les périls que rencontre-

rait dans le milieu où elle souhaitait vivre, cette petite, attirante par sa beauté que l'amour allait épanouir ; avide de vivre pleinement en tout son être, les lèvres gourmandes pour mordre à tous les fruits qui tenteraient son âme et son cerveau, quand bien même elle devrait après, en souffrir, déçue ou comblée... Cette enfant était ainsi. Il fallait la prendre telle que le destin la présentait. Peut-être, *elle et lui*, l'un par l'autre, ils se tortureraient, amenés à maudire le jour qui les avait réunis. Mais cela, c'était l'effrayant secret de l'avenir auquel ni prévoyance, ni humaine sagesse ne pouvaient rien. Force était d'accepter cet inconnu dont l'ombre s'étendait sur le cœur douloureux de la femme vieillie, n'effrayait pas l'audacieuse confiance de l'enfant qu'il ne faisait pas reculer.

La jeune voix chaude s'éleva dans le silence de la pièce lourd de pensées ; et, suppliante, Sylvie interrogea, son clair visage modelé par la brûlante lumière du regard :

— Il me semble que je n'ai pas tort d'aller sans hésiter vers le mystérieux avenir?... Ce serait si lâche, par crainte de

souffrir, de ne pas le saisir quand il s'offre, désirable, à ma portée !

Mme Herblay inclina la tête.

— Tu as raison, Sylvie. Puisque tu en as le courage, sois belle joueuse devant la vie, prends-la avec ses périls, telle que tu la choisis.

. . . . . .

A la fin du même jour, le courrier du soir apporta à Mme Herblay une lettre dont l'écriture masculine lui était inconnue et que ses doigts ouvrirent, soudain tremblants.

Tout de suite, elle alla vers la signature dont elle ne doutait pas. Alors elle lut. Jean-Noël avait écrit :

« Madame,

« Voulez-vous me faire l'honneur de me recevoir dès que vous le pourrez. J'ai si vif désir d'être connu de vous dont Sylvie m'a tant parlé qu'il me semble déjà — pardonnez mon irrévérence — mériter de vous appeler, moi aussi, « grand'mère ». Alors, très bientôt, permettez-moi d'aller, avant que mon père vienne lui-même en faire la demande, vous

supplier de me confier le soin du bonheur de votre Sylvie.

« Très respectueusement, je vous en adresse l'instante prière... »

Mme Herblay lut la lettre, la relut et le papier tomba sur ses genoux.

Son cœur, tant de fois atteint par la vie, battait à larges coups. L'heure du nouveau sacrifice était venue bien vite. Sur elle, passait en rafale, le sentiment complexe de l'allégresse qui allait pénétrer Sylvie — qu'elle accueillerait comme un don sans prix... — et en même temps, la pleine et douloureuse conscience que, désormais, l'enfant lui échappait ; ainsi qu'elle l'avait compris malgré le silence de Sylvie. Mais sa clairvoyance lisait à livre ouvert dans ce cœur de vingt ans.

Il devait en être ainsi.

Mme Herblay eût souffert toute la première qu'il en fût autrement. Mais au plus intime de son âme, elle sentait l'épreuve nouvelle de perdre sa petite Joie, le viatique de sa vie dénuée, qui lui était à jamais enlevé et désormais vivrait loin d'elle, abandonnée toute au triomphant amour.

C'était bien ! oui, mais combien dur aussi.

Le sourire de l'enfant ne viendrait plus quotidiennement la réchauffer, l'aider à supporter son inaction grandissante, la monotonie des jours tous pareils, longs à passer, si occupée sût-elle être. Elle eut la vision des cruelles journées de solitude qui allaient devenir son partage. Pour le bonheur de l'enfant, elle se résignait à ce qu'il en fût ainsi et saurait ne rien trahir du nouveau déchirement de son cœur, tant de fois meurtri.

Pour la soutenir, il n'y avait plus que le Dieu infiniment consolateur qui pouvait la prendre en pitié. Tout bas, elle prononça les mots du livre sacré qui montaient en son souvenir :

« Restez avec moi, Seigneur, il se fait tard... Je n'ai plus que vous... »

Une voix soudain la fit tressaillir, la rejetant dans la réalité. Amélina entrait, s'écriant :

— Comment, Madame est dans l'ombre? elle n'a pas allumé ! C'est triste !

Lentement, Mme Herblay répondit, voulant se reprendre :

— J'étais fatiguée, le silence et la nuit me font du bien... Dans quelques minutes, vous viendrez me donner de la lumière...

XXII

— Grand'mère, voici Jean-Noël !

L'accent de Sylvie s'élevait triomphant et tendre ; le visage semblait nimbé par la flamme qui irradiait l'azur sombre des yeux.

— Que Jean-Noël soit le bienvenu, prononça le timbre un peu assourdi de Mme Herblay ; son regard, qui avait reflété tant de peines, se posa sur les deux jeunes gens qui approchaient de la bergère, et s'arrêta sur Jean-Noël. Quelques secondes, leurs yeux se confondirent. Puis, se courbant très bas, il arrêta sa bouche sur la peau délicatement fanée de la main au parfum d'iris, qu'enserrait seule, avec l'anneau nuptial, la bague des fiançailles reçue jadis que jamais, depuis lors, elle n'avait quittée.

Un sourire très bon illumina son visage et elle dit :

— Ainsi, cette enfant, Jean-Noël, vous voulez me la prendre?

Il corrigea doucement :

— Je viens vous prier de me la confier pour son bonheur, pour *notre* bonheur... J'en ai la confiance si sincère qu'il est impossible, grand'mère...

Elle tressaillit à l'appellation familière qui semblait une aimante prise de possession.

— ...qu'il est impossible que nous soyons déçus !

— Cela, mon cher enfant, dépend de vous et d'elle. Sylvette chérie, veux-tu un instant, nous laisser causer, cœur à cœur, Jean-Noël et moi, pour que nous fassions tout à fait connaissance. Va chercher dans le jardin les fleurs que je t'ai demandé de me cueillir. Bien vite, je te le promets, j'enverrai Jean-Noël te chercher.

Sylvie mit un baiser sur la main abandonnée dans les plis de la robe noire, mais obéit tout de suite. Lui, la regardait disparaître vers les allées où errait le tiède soleil d'automne, et il eut un léger sursaut quand il entendit s'élever la voix fatiguée :

— Jean-Noël, vous n'avez pas peur de l'engagement que vous prenez en emme-

nant, pour la rendre heureuse, cette enfant prête à vous suivre, toute foi et amour?... Vous acceptez la responsabilité de lui *donner* autant qu'elle vous donnera elle-même?

— Toute ma volonté, tout mon désir, c'est de m'y employer ardemment, je vous le promets ; conscient certes, de ma fragilité que je lui ai avouée, celle de la plupart des hommes... Mais aidé par elle, fort de ma loyauté, de ma résolution de ne pas la décevoir, ni vous-même qui me la confiez, je crois que je puis oser vous la demander...

— C'est vrai, je vous la confie, elle, ma petite Joie, qui sera désormais sous votre seule protection, parce que, dans l'avenir, ma tendresse comptera si peu...

Indigné sincèrement, il proteste, étreint par tout ce qui révélait l'accent de la voix mélancolique :

— Grand'mère ne parlez pas ainsi !... Vous êtes injuste ! Vous connaissez trop bien le cœur de Sylvie, pour admettre qu'elle vous devienne jamais lointaine. Elle est incapable d'oublier le sentiment unique qu'elle a pour vous.

— D'oublier, non, vous avez raison, je la connais ; et, pour cela, je la sais de celles qui

se donnent toutes à leur amour et souffrent cruellement de le voir déçu ou brisé ; même simplement, d'avoir à pardonner... Tout cela, vous le savez mieux encore qu'une vieille femme. C'est pourquoi, Jean-Noël, confiante en vous, je vous la donne comme tous deux vous le souhaitez, acceptant les risques que vous pourrez courir l'un et l'autre, parce que, en somme, ces risques-là, c'est la vie, bonne ou mauvaise, comme il nous appartient de la créer.

Mme Herblay s'interrompit, songeuse, un instant ; puis, elle finit, un frêle sourire glissait sur sa bouche :

— Et maintenant, mon cher garçon, mon sermon est fini. Pardonnez-le-moi... Vous savez, les vieilles gens sont incorrigibles devant la tentation de conseiller les jeunes, dans l'espoir que c'est pour leur bonheur... Allez trouver Sylvie.

Et ses yeux, profonds, considéraient le jeune visage volontaire, ardent et loyal, dont les prunelles la regardaient bien en face.

Lente, sa moisson fleurie retenue dans les plis de sa robe un peu soulevée, Sylvie marchait, la tête penchée.

Sans doute, elle entendit le pas de Jean-

Noël sur le sable... car, soudain, elle s'arrêta court, au milieu de l'allée, sans s'apercevoir même que les branches coupées glissaient comme une pluie odorante de la robe qui ne les retenait plus.

Lui, venait vers elle et elle le regardait avancer, ses lèvres souriantes entr'ouvertes. Le bras impérieux de Jean-Noël enserra la forme svelte. Il se pencha et sa bouche, follement, chercha la bouche qui s'abandonnait enfin...

Les fleurs achevèrent de ruisseler sur le sable où la brise soulevait les pétales.

Alors les paupières abaissées de Mme Herblay voilèrent son regard embué d'où jaillissait une bénédiction, tandis que la déchirait le sentiment d'une *fin*, pareille, à une mort, acceptée pour la joie de l'enfant.

A quoi bon se rebeller devant le renoncement, imposé et fatal?

Ainsi, avait soufflé le vent !...

FIN

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

VERIFICAT 1987

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1934. 45668.

VERIFICAT 2007